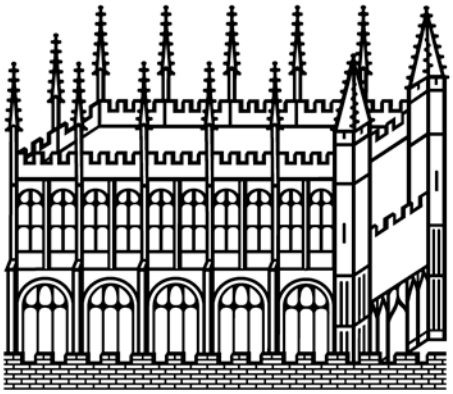


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

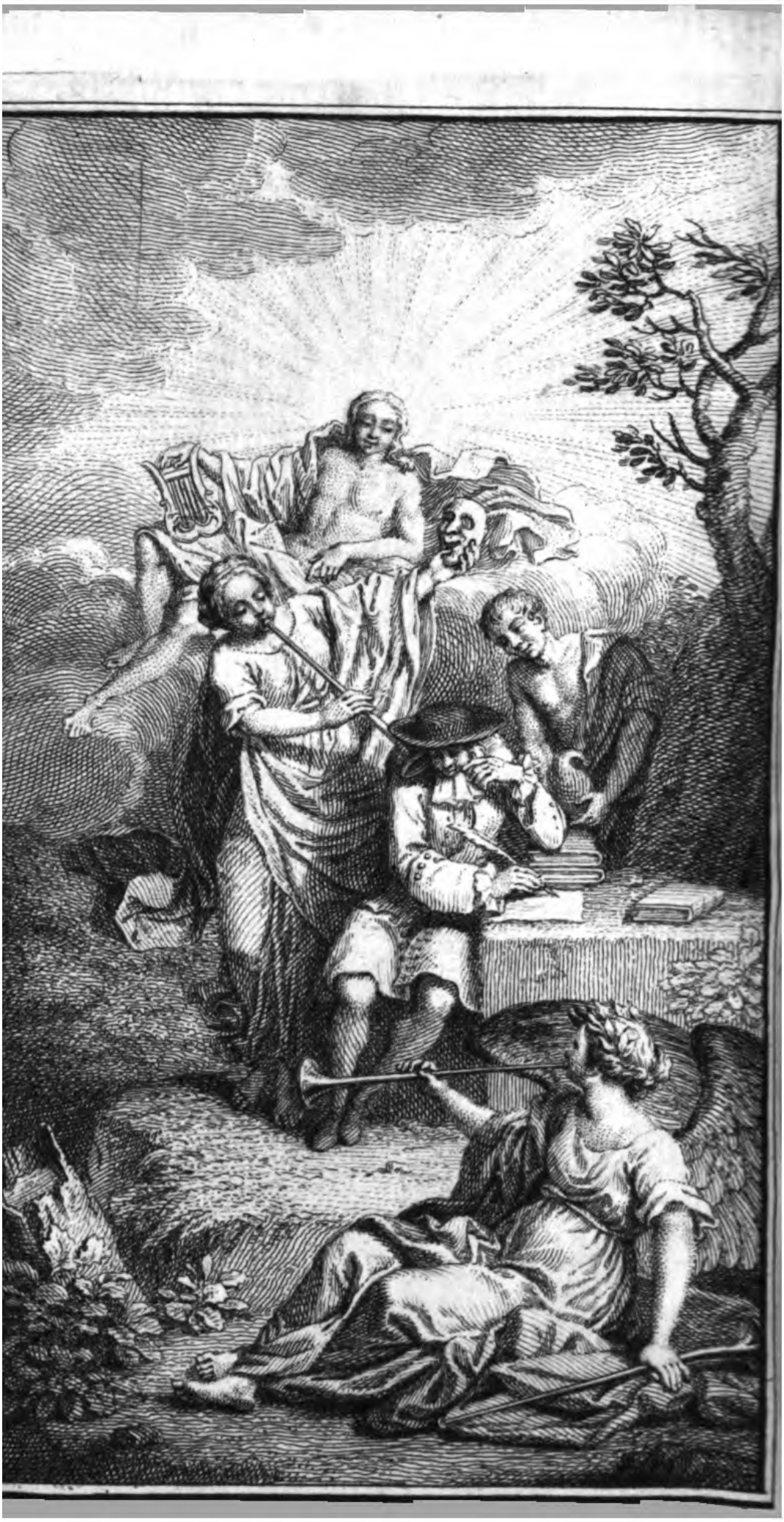
Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

Ex libris
J.L. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



OEUVRES
DE MONSIEUR
SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de quantité de Pièces omiſes dans les Editions précédentes.

TOME NEUVIEME,

Qui contient

LA MAZARINADE.
LA BARONADE.
ET LES DEUX SUITES DU ROMAN COMIQUE.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

LA
MAZARINADE,
EN VERS
BURLESQUES.

LA MAZARINADE.

MUſe, qui pinces, & fais rire,
Viens à moi, de grace, & m'inſpire
L'eſprit qui Catule inſpira,
Quand il entreprit Mamura.
J'en veux, auſſi bien que Catule,
Au Tiran qui s'appelle Jule;
Mais mon Jule n'eſt pas Céſar:
C'eſt un caprice du hazard,
Qui nâquit garçon, & fut garce;
Qui n'étoit né que pour la farce,
Pour les cartes & pour les dés,
Et pour les plaiſirs debordés,
Et pour la perte du Royaume,
Si quelque Maitre Jean Guillaume
Ne nous en délivre à la fin:
Et ma foi, il ſera bien fin,
S'il s'en ſauve, le galant-homme;
Haï dans Paris & dans Rome,
Où Diable pourra-t-il trouver
Un lieu qui le puiſſe ſauver?
Bon, je ſens échauffer ma verve,
Ça, ne diſons rien qui ne ſerve,
Et que chaque vers ait ſon trait,
Pour bien achever le portrait
De ce prodige de Fortune,
Sans en oublier choſe aucune.

A toi donc, Calabrois Romain,
Bon pié, bon œil, & bonne main:
Pare le coup que je te porte,
Ou que le grand Diable t'emporte.
Et toi, mon brave Marigni,
Qui plus qu'aucun ſur le Zani
As décoché mainte Balade,
Ecoute ma Mazarinade.
A la malheure, Mazarin,
Du Païs d'où vint Tabarin,
Es-tu venu troubler le nôtre!
On te prenoit bien pour un autre;
On t'avoit fort mal deviné,
Lorſqu'on te croyoit rafiné
Et de ſcience, & de pratique:
Tu n'ès pas un grand Politique,
Tous tes deſſeins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'Etat.
Singe du Prélat de Sorbonne,
Ma foi, tu nous la bailles bonne!
Tu n'ès à ce Cardinal-Duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illuſtre en ta partie honteuſe,
Ta ſeule braguette eſt fameuſe.
Outre cette vertu de Coq
On te tient Inventeur du Hoc,
Ou beau Jeu de trente & quarante;
De certaine Chaiſe-courante,
Autre Cheval de Pacolet;
Et de plus de ce cher Balet,
Ce beau, mais malheureux Orphée,
Ou, pour mieux parler, ce Morphée,
Puiſque tant de monde y dormit:
Ma foi, ce beau chef-d'œuvre mit
En grand crédit ton Eminence,
Ou plûtôt ton impertinence:
Tes Courtiſanes, tes Châtrés,
Y furent des mieux chapitrés.
Pour avoir fermé tes bougetes
Aux Gueux qu'on appelle Poëtes,

Si chers au feu Rouge-Bonnet,
Qui ſavoit le mal qu'un Sonnet,
Qu'on a mal récompenſé, cauſe,
Et qui craignoit ſur toute choſe,
Que par ces divins Affamés
Ses beaux faits fuſſent diffamés:
Pour avoir, dis-je, au verd Pégaſe
Eté par trop raquedenaſe,
N'en as-tu pas bien dans le cu?
Au-lieu qu'en donnant quelque écu,
Ton immortelle renommée
Par l'Europe eût été ſemée,
Et ne paſſerois point par-tout
Pour un Forfanté, & haye-au-bout.
Au lieu des vertus Cardinales,
Tu n'as rien que les Animales,
Le vain Orgueil d'un Pantalon,
Et tu n'ès qu'un franc Etalon,
Un vieil Bougre enté ſur Bardache,
Et par-deſſus tout, un Gavache.
Ton Eſprit, Eſprit de coyon,
Pour quelque froide alluſion,
Que par hazard il a ſu faire,
Dont on a fait un grand myſtere,
T'a fait, mais je ne ſai comment,
Succeder à feu Maitre Armand.
Ha, ne tranche plus du Miniſtre,
Tu n'étois né que pour le Siſtre;
Mais la Fortune en bonne humeur
T'a fait Prince, de Parfumeur.
Caſſe ta Garde de ſoudrilles,
Va-t-en travailler en paſtilles,
Va-t-en travailler en jaſmin,
Digne emploi de ta blanche main,
Et que ta tête chauve & blonde
Se mette à couvert de la Fronde:
Fui les Arrêts du Parlement,
Trouſſe bagage, & vitement;
Que ton Alteſſe Mazarine
Craigne le deſtin de Concine.

Va, va-t'en dans Rome étaler
Les biens qu'on t'a laiſſé voler:
Va, va-t'en, Gredin de Calabre,
Filocabron, ou Filocabre,
Va, va-t'en, repaſſe les Monts,
Va vîte, & fai rompre les Ponts:
Car s'il faut que quelqu'un te ſuive,
Que l'on te demande, QUI VIVE?
Que tu répondes, MAZARIN,
C'eſt fait de toi, cher Tabarin,
On te coupera, pauvre Jule,
Et l'un & l'autre teſticule:
Et lors, ô Cardinal pelé,
Cardinal déteſticulé,
N'étant plus ni Femme, ni Homme,
Comment paroitras-tu dans Rome,
Mutilé du fatal boudin,
Qui t'a fait Prince, de Gredin?
De tes fautes dans la Police,
De tes ordres pour la Milice,
Je ne te reprocherai rien:
Mais je te veux, Homme de bien,
Reprocher la cruelle guerre
Que tu fais vivre en cette Terre,
Où tu prétens malgré les dents
De tant & tant de braves gens,
Tenir contre vent & marée.
Ton ignorance eſt averée,
Et tu n'ès, pour trancher le mot,
Quoi qu'un grand Prélat, qu'un grand ſot.
Te ſouviens-tu bien, Seigneur Jule,
Du raiſonnement ridicule
Que tu fis un jour ſur des Glands?
Cela te mit en beaux draps blancs;
Depuis, la Nation Françoiſe
A mépriſé la Calabroiſe.
Te ſouvient-il bien d'Alcala,
Quand, Ganimede, ou Quinola,
L'Amour de certaine Fruitiere
Te cauſa maints coups d'étriviere?

Quand

Quand le Cardinal Colona
De paroles te mal-mena,
Et qu'à beaux pieds comme un Bricone,
Tu te ſauvas à Barcelone;
De Barcelone tu gagnas
Ton Païs, où tu beſognas
Si bien, que tu devins la Gouge
D'un autre Bougre à Bonnet rouge?
O, que s'il t'eût abandonné,
Ou bien, s'il ne t'eût rien donné,
Ton incroyable deſtinée
Par ce très-ſortable hymenée,
De toi Prince des Maquignons,
Avec la vendeuſe d'oignons,
Eût été bornée en Eſpagne
A revendre quelque chatagne,
Sans nous faire un Prince, d'un Fou,
Et nous le mettre ſur le cou.
Mais ton Alteſſe Mazarine
N'eſt qu'une Alteſſe Triveline;
La Fortune ſe changera,
Et ſon ouvrage défera,
Par quelque rude coup de Fronde
Faiſant raiſon à tout le monde.
O que l'aveugle rêvoit bien,
Quand, au malheur des gens de bien,
Elle fit du Val de Mazare
Sortir ce Miniſtre ſi rare!
De Mazare, vient Mazarin;
Des Canaries, Canarin:
Comme on dit le Manceau, du Maine;
Le Tourangeau, de la Touraine;
Baſque, Champagne, ou le Picart,
Ou quelque autre nom d'autre part,
Comme en uſent en notre France
Les Faquins de baſſe naiſſance.
Tu nous as, par adreſſe ou non,
Eſcamoté quelque renom;
Moi, je croi que c'eſt par Fortune:
Ne m'en porte point de rancune,

Je défere à la Vérité
Plus qu'à la Cardinalité.
Va, va-t'en donc ou l'on t'envoie,
Qu'ici jamais on ne te voie;
Va rendre compte au Vatican,
De tes meubles mis à l'encan,
Du vol de nos Tapiſſeries,
De celui de nos Pierreries,
Du ſale trafic de Mondin,
Autre Gredin fils de Gredin,
De tes deux-cens robes de chambre,
De tes extraits de muſc & d'ambre,
De tes habits vieux & nouveaux,
Du beau Palais de tes chevaux;
D'être cauſe que tout ſe perde,
De tes caleçons pleins de merde,
De tous tes manquemens de foi,
De la nourriture du Roi,
De l'impudente Simonie
Que tu fais ſans cérémonie;
De tes conſeils ſi violens,
De tes procédés inſolens;
Du deſordre de nos Armées,
De nos Provinces affamées,
De Courtrai, d'où par trahiſon
Tu fis ſortir la garniſon;
De Lérida deux fois manquée,
Quoique deux fois bien attaquée;
Du fruit du grand Combat de Lens,
Perdu par tes conſeils trop lents;
De la Catalogne réduite
Au deſeſpoir par ta conduite;
Du Duc de Guiſe mal logé
Dans Naples, qu'on a négligé;
De la diſette des Provinces;
Du péril que courent nos Princes,
Qui ſont à la guerre, tandis
Qu'en ton Palais tu t'ébaudis;
Du Duc de Beaufort mis en cage,
Digne effet de ton grand courage;

D'un

D'un Maréchal de France pris,
Pour la récompenſe & le prix
D'avoir bien fait à Barcelone;
Du vol du Duché de Cardone;
D'avoir fait prendre un faux bouillon
Au feu Préſident Barillon;
De la Reine perſuadée
De ta ſincérité fardée;
Des Anglois qui n'ont point de pain,
Que tu laiſſes mourir de faim;
Et de leur Reine déſolée,
De ſes bagues par toi volée;
Du vénérable Parlement
Traité par toi peu dignement;
Et de la pauvre France étique
Par ton avarice hydropique;
De l'argent qu'on a détourné
Au nom de Portolongoné:
D'avoir, Couretier de Priape,
Suprimé les Neveux du Pape,
Pour plaire à ce beau Cardinal
A qui tu ſervois d'urinal;
De la Paix que tu pouvois faire,
A l'Europe ſi néceſſaire,
Et qui fut par toi néanmoins
Refuſée aux yeux de témoins,
Qui, comme ils ſont tous gens notables,
Ne peuvent être reprochables;
De notre Monarque enlévé,
En quoi ton Alteſſe a rêvé;
De la grande Ville bloquée,
De toute la France attaquée,
Laquelle te l'a bien rendu,
Dont je te tiens très confondu;
D'avoir apaiſé la Guienne
Selon ta méthode ancienne;
Et de Richon qui fut pendu,
Plaiſe à Dieu qu'il te ſoit rendu!
Comme auſſi du pauvre Canole;
Puiſſes-tu perdre la parole,

De la façon qu'il la perdit,
Quand à Bourdeaux on le pendit!
D'avoir perdu par ignorance
L'autorité des Rois de France;
D'avoir au ſoldat étranger
Offert la France à ſacager;
Mais par grand bonheur Léopolde
S'eſt défié d'un manigolde,
Dont la parole & le cachet
Ne ſervent que de trébuchet,
Et (défendez-lui la Cabale)
Qui n'eſt qu'un Miniſtre de bale:
D'avoir fait éloigner Séguier,
Ce grand, ce digne Chancelier;
De Gondi, dont tu prens outrage
Pour ſon eſprit & ſon courage,
Et cent vertus que tu n'as point;
De toi différent en ce point,
Que la dignité Cardinale
D'un Cardinal Sardanapale,
En tous ſes plaiſirs criminel,
Reçoit un oprobre éternel;
Et que de ce Prélat illuſtre
La Pourpre recevoit du luſtre:
D'avoir oſé choquer Gaſton,
Prince en ſageſſe un vrai Caton,
En valeur un autre Alexandre;
Etoit-ce à toi de l'entreprendre?
Pauvre rat qu'on vit autrefois
En petit pourpoint de chamois,
Quand de Sacheti Secretaire,
Honorable emploi pour un here,
Tu ſervois aux plus débauchés
Au miniſtere des péchés?
De Crémone, & de ſon ſot ſiege;
De la Principauté de Liege,
Dont eût été Coadjuteur
Le Frere de ton Protecteur,
Si par mille pratiques ſourdes
Ton eſprit trop fertile en bourdes

N'eût

N'eût traitreuſement éludé
Les deſſeins du vaillant Condé,
Qui depuis, ô ! le plus grand traître
De ceux qui ſe mêlent de l'être,
Pour t'avoir ſi bien protegé
Se voit dans le Havre logé:
Lui, dont le bras fut ton Egide,
Qui te tira, comme un Alcide,
Des mains du peuple une autre Hydra,
Lequel enfin ſe prévaudra
Des fureurs dont il eſt capable:
Et lors, Miniſtre déteſtable,
Bougre, des Bougres le majeur,
Des Politiques le mineur,
Par qui la France eſt décriée,
De ſes Amis deſalliée,
Par qui le Commerce eſt perdu,
Enfin, tout l'Etat confondu;
Alors, dis-je, le plus ſot homme
Qui ſoit jamais ſorti de Rome,
Rejetton de feu Conchini,
Pour tout dire, Mazarini,
Ta carcaſſe desentraillée,
Par la Canaille tiraillée,
Enſanglantera le pavé;
Ton Priape haut élevé
A la perche ſur une gaule,
Dans la Capitale de Gaule,
Sera le jouet des Laquais,
L'objet de mille ſobriquets,
De mille peintures grotesques,
Et mille Epitaphes burlesques.
Hé-bien, ô Cardinal pelé !
N'eſt-ce pas à moi bien parlé?
Tu ne ſauras pas qui te tire
Par derriere cette Satire.
Jule jadis l'Omnipotent,
Tu voudrois bien m'en faire autant,
Et tu me voudrois bien pis faire.
Prince malgré toi débonnaire,

Pouvant bien faire à tous, di-moi,
Pourquoi n'as-tu fait bien qu'à toi?
Sergeant à verge de Sodome,
Exploitant par tout le Royaume,
Bougre bougrant, Bougre bougré,
Et Bougre au ſuprême degré,
Bougre au poil, & Bougre à la plume,
Bougre en grand & petit volume,
Bougre ſodomiſant l'Etat,
Et Bougre du plus haut carat,
Inveſtiſſant le monde en poupe,
C'eſt-à-dire, baiſant en croupe;
Bougre à chevres, Bougre à garçons,
Bougre de toutes les façons,
Bougre venant en droite ligne
D'Onan, maſtuprateur inſigne;
Bougre Docteur *in utroque*,
Pipeur, Magicien *quoque*!
Homme aux Femmes, & Femme aux Hommes,
Pour des poires, & pour des pommes,
Comme défunt Jean Foutaquin,
Fils & petit-fils d'un Faquin,
Qui diffames la Caſe Urſine
Par l'Alliance Mazarine,
Qui de Marauts fais des Abbés,
Aux Livres préferes les Dés,
A tous les gens d'eſprit ès rogue,
Et pourtant d'un Roi Pédagogue.
Ha, que ne puis-je d'un revers
Accompagner ces petits Vers,
Ou ſur ta tête chauve & fole
Appliquer une craquignole!
Mais le tems tout amenera,
Et la Fronde t'achevera.
Miniſtre à la tête de courges,
En fauteuil les Armes de Bourges,
On te reverra dans Paris,
Et là comme au trébuchet pris,
Et de ta rapine publique,
Et de ta fauſſe Politique,

Et de ton ſot Gouvernement,
Au redoutable Parlement,
Dont tu faiſois ſi peu de compte,
Ultramontain, tu rendras compte;
Puis après ton compte rendu,
Cher Jule, tu ſeras pendu
Au bout d'une vieille Potence,
Sans remors & ſans repentance,
Sans le moindre mot d'examen,
Comme un Incorrigible. *Amen.*

COPIE D'UNE LETTRE

d'un Ami à un autre.

MOnſieur, Vous ſaurez que la nuit de Lundi dernier, le Cardinal ſortit de cette Ville en habit déguiſé, & étoit atendu hors du Fauxbourg par cinq cens chevaux, qui l'eſcorterent juſqu'à Saint-Germain en Laie; & voulant entrer dans le Château, on lui en refuſa l'entrée; & les Habitans du Bourg prirent les armes, & fut contraint de loger dans une hôtelerie. Mais peu de tems après, ceux du Château reçurent ordre de le recevoir. Le lendemain le Parlement s'aſſembla, & fut déliberé que l'on iroit remercier la Reine, de ce que

le Cardinal s'étoit éloigné de Paris: & fut très-humblement ſupliée de le faire ſortir hors du Royaume. De-ſorte que ſe voyant ainſi ſollicitée, elle donna ſon conſentement; & le lendemain on donna Arrêt contre ledit Cardinal, ſes parens & domeſtiques étrangers, pour vuider le Royaume, ainſi qu'il s'y voit au long. Pendant ce jour-là, on fit courir le bruit, que la Reine devoit ſortir de cette Ville, & emmener nuitamment le Roi; de quoi elle voulut deſabuſer le peuple, & pour cet effet elle manda hier au ſoir les ſix Corps des Marchands, & les aſſura qu'elle n'avoit jamais eu la penſée de le faire, & qu'elle demeureroit à Paris avec le Roi. Cependant, au préjudice de cette parole, on l'a voulu enlever cette nuit derniere, & le Roi étoit déja ſorti de ſa chambre pour monter en caroſſe, ſans que quelques perſonnes l'ayant aperçu, & voyant tous les préparatifs que l'on faiſoit pour cette ſortie, en ſont venus avertir ſon Alteſſe Royale, Monſieur de Beaufort, & autres, leſquels ſont montés à cheval avec quantité de Nobleſſe, qui ont empêché cette ſortie. Pendant ce tems là, pluſieurs Quartiers ont été en alarme, & pluſieurs Compagnies de Bourgeois ont été ſous les armes, & l'on a fait garde à quelques Portes juſqu'à l'aube du jour. Ce matin,

tin, le Duc d'Epernon ſortant du Palais Royal en caroſſe, a été rencontré par la populace, qui s'eſt jettée avec grande violence ſur ſon carroſſe, qu'ils ont briſé en morceaux & emmené les chevaux; de ſorte qu'il n'a eu que le loiſir de s'enfuir au plus vîte audit Palais. Depuis, le Comte de Harcourt ſortant quelque tems après dudit Palais Royal, a été rencontré pareillement; mais comme il avoit du monde réſolu & armé, ils ont mis l'épée à la main, & ont bleſſé trois ou quatre perſonnes de baſſe condition. Enſuite de quoi il s'eſt retiré audit Palais. Depuis ce que deſſus écrit, la Reine a mandé le Prévôt des Marchands, & Echevins & Conſeillers de Ville, à qui elle a confirmé la bonne volonté qu'elle avoit, de ne point ſortir de Paris; & que ſi l'on ne vouloit pas s'aſſurer ſur ſa parole, qu'elle conſentoit que l'on fît garde la nuit de douze perſonnes ſeulement, pour ne point alterer les eſprits. Ce que l'on a commencé d'exécuter cette nuit. La Reine a envoyé à Son Alteſſe Royale une Lettre de Cachet pour la liberté de Meſſieurs les Princes; Meſſieurs de la Rochefoucault, de Cominges, & la Vrilliere ſont partis pour le Havre; deſorte qu'on les attend ici Jeudi au plus tard. Monſeigneur le Duc d'Orleans a

aſſiſté

aſſiſté en perſonne dans toutes les Aſſemblées du Parlement, où il a déclaré, que ſon avis ne fut jamais de faire empriſonner les Princes, & que pour éviter d'en venir à une extrémité dangereuſe, il avoit toleré beaucoup de choſes, ſur l'eſperance qu'elles ſeroient remédiées avec un peu de tems, par les voies de douceur, qui ſe ſont malheureuſement trouvées inutiles, à cauſe des mauvais conſeils dont leurs Majeſtés ont été toujours prévenues.

De Paris, le Vendredi
dixieme de Fevrier,
1651.

EXTRAIT
DES REGITRES
DE PARLEMENT.

CE jour la Cour, toutes les Chambres aſſemblées, aiant déliberé ſur le Récit fait par les Gens-du-Roi, de ce qui leur a été dit par ledit Seigneur Roi & la Reine Régente, ſur l'execution

cution des Arrêtés des ſept & huitieme des mois & an ; & déclaration de la volonté dudit Seigneur Roi & de ladite Dame Reine, que l'éloignement dudit Cardinal Mazarin eſt ſans eſperance de retour; Et ouï ſur ce lesdits Gens-du-Roi : A arrêté & ordonné en conſéquence de ladite déclaration & volonté dudit Seigneur Roi & de ladite Dame Reine Régente, que dans quinzaine du jour de la publication du préſent Arrêt, ledit Cardinal Mazarin, ſes parens & domeſtiques Etrangers, vuideront le Royaume de France, Terres & Places de l'obeïſſance du Roi; Et faute de ce faire, ledit tems paſſé, ſera contre eux procédé extraordinairement, permis aux Communes, & tous autres, de leur courir ſus ; ſans qu'ils puiſſent revenir pour quelque prétexte, cauſes, emploi & occaſions que ce ſoit. Fait défenſes, ledit tems paſſé, à tous Gouverneurs de Provinces, Maires & Echevins des Villes, & autres Sujets du Roi, de le retirer & recevoir. Ordonne, que le préſent Arrêt ſera affiché, lu & publié à ſon de trompe & cri public par tous les carrefours de cette Ville & Fauxbourgs, & envoyé aux Bailliages, Sénéchauſſées & Sieges de ce Reſſort, pour y être pareillement lu, publié & exécuté

à la

à la requête du Procureur-Général du Roi, & diligence de ſes Subſtituts. Et qu'il en ſera donné avis aux autres Parlemens. Fait en Parlement, le neuvieme Fevrier mil ſix cens cinquante & un.

Signé,

GUIET.

SATI-

SATIRE
DE M. SCARRON,
CONTRE
UN NOMME' BARON.

BARONADE. *

O Muse! donne-moi, non du ſtyle plaiſant,
Mais du chagrin, du médiſant,
De celui qui tranche, & qui pique,
Et qui de loin, comme de près,
Lance d'inévitables traits,
Dont les coups, quoi qu'on leur applique,
Et fût-ce un remede magique,
Laiſſent des marques pour jamais.

Non, ne me donne point de Vers trop ſérieux;
Les plaiſans ſe répandront mieux
Par toute la France habitable.
Le Vers comique & l'enjouement,
Au vrai, mais ſcandaleux Roman
Rendront le Lecteur favorable;
Et le Héros très-bâtonnable,
En enragera doublement.

Maranne

* *On avoit mis dans l'Edition de Paris* Baroneïde; *mais Scarron dans ſes Lettres l'apelle la* Baronade.

Maranne ſous le chaume autrefois l'enfanta.
Le mou Teton qui l'allaita,
De toutes les mains fut la proye:
Et ſon Géniteur indigent,
Sourd à l'honneur, âpre à l'argent,
Fut un Sbirre, & mourut de joye,
De voir cheminer ſur ſa voye,
Un fils plus larron qu'un Sergent.

Mais un Bourg fut un lieu peu digne & trop petit,
Pour l'inſatiable appétit,
De notre chouette publique;
Il alla donc en Oleron,
Etre ce qui rime à Baron,
C'eſt-à-dire, afin que j'explique,
Qu'il s'y fit un fameux Larron.

Entre pluſieurs larcins, un lui fut glorieux:
Il vola le cœur par les yeux
D'une paillarde Matelotte,
Qui dans ce jeune pied d'eſcot,
Crut retrouver ſon Matelot,
Mais elle s'y trompa la ſotte;
Car il mangea juſqu'à ſa cotte,
Et la quitta ſans dire mot.

On dit, mais que ſait-on? qu'avant que la quitter
L'ingrat époux lui fit tâter
D'une meneſtre empoiſonnée;
Quoi qu'il en ſoit, elle mourut,
Déteſtant ſon funeſte rut;
Et le patibulaire Enée,
Loin de ſa Didon ſurannée,
Se mocqua du bruit qui courut.

Autre

Autre vieille en chaleur, & qui ſous deux Cocus,
Avoit acquis quelques écus,
Moitié larcin, moitié ménage,
Le prit pour ſon troiſiéme époux:
Mais ſes enfans, deux jeunes fous,
Vinrent troubler le mariage,
Et la grêle ſuivit l'orage;
Ils lui donnerent mille coups.
(beaucoup,
On dit, qu'il en eut moins; mais c'eſt toûjours
Puiſqu'il ne faut ſouvent qu'un coup
Pour envoyer un homme en terre.
Craignant donc de recevoir pis
De ces trop coleres beaux-fils,
Qui lui faiſoient ainſi la guerre,
Il rompit l'Hymen comme un verre,
Et de ſon pied vint à Paris.

Dans cette vaſte Mer de differens poiſſons,
Où, juſqu'aux vendeurs de chanſons,
Chacun trouve ſa ſubſiſtance,
Notre Héros, en peu de jours,
Se fit connoître par cent tours
D'excroquerie, & d'impudence,
Pour le plus grand fripon de France,
Et fit de nouvelles amours.

Il ſe trouvoit alors dans l'Hôtel d'Aiguillon
Une Nymphe ſans cotillon,
Qui le regarda pour ſa duppe;
Lors ſes attraits on aiguiſa,
On ſe céruſa, ſe raſa,
On friſa ſa tête de huppe,
On bourſilla pour une juppe,
On fit ſi bien qu'on épouſa.

O Muſe!

O Muſe! dis-moi bien qui fut la ***
Devant qu'un licite congrès
En eût fait une maltotiere:
Apprens-moi quel âge elle avoit,
Pendant le tems qu'elle ſervoit
De ſoubrette non Roturiere,
Et ſur-tout de quelle maniere
La bonne Donſelle vivoit.

Où les eaux de la Loire abreuvent l'Angevin,
Sous un Côteau fertile en vin,
S'étend une longue vallée:
Là chacun vit à peu de frais
Du revenu de ſes guerets:
Là nâquit la tête pelée,
Et la peau noire & tavelée,
La ſans pareille ****

Son Pere, grand mangeur de Liévres en civé,
Dans le village de Long-vé,
Avoit une Gentil-hommiere;
Sa fille au viſage d'Oiſon,
Servoit toûjours dans la ſaiſon
D'épouventail de cheneviere;
Et par-fois étoit Dindonniere
De la paternelle maiſon.

Cette Infante s'étoit endurcie au travail,
Elle ne mangeoit rien ſans ail,
Couroit auſſi vîte qu'un Baſque,
Réclamoit en mille façons,
Les grands & les petits Cochons;
Hauſſoit & rabaiſſoit un maſque,
Comme la viſiere d'un caſque,
Et ne portoit point de chauſſons.

Sur une juppe jaune un corps de damas bleu,
A manches de couleur de feu,
Etoit ſon habit du Dimanche.
Les autres jours elle filoit,
Et tous ornemens mépriſoit
Et ſur-tout la chemiſe blanche:
Mais ſouvent la main ſur ſa hanche,
Faiſoit bien voir ce qu'elle étoit.

La Nymphe campagnarde abondante en bon ſens,
S'étoit dès ſes plus jeunes ans,
Renduë admirable en léſine:
Le bruit par-tout s'en étendit,
Une Dame qui l'entendit,
Voulut avoir cette Angevine,
Pour regler ſa froide cuiſine,
Paya ſon voyage, & la prit.

En peu de tems ſon train, par la faim combattu,
Devint ſans force, & ſans vertu,
Tant la léſine fut extrême:
Dans les viſages differens,
Des ſerviteurs petits & grands,
La mort parut difforme & blême:
La Dame mourut elle-même,
Et lui laiſſa ſoixante francs.

Auprès d'une Ducheſſe un Seigneur la plaça;
Un Ecuyer la careſſa,
Et reçut quelques faveurs d'elle;
On l'en chaſſa les pieds au cu,
Elle étoit ſans un quart-d'écu:
Grand malheur quand on n'eſt pas belle!
La mort prit ſon Amant fidele,
Et l'empêcha d'être cocu,

Elle crut la campagne un mal-plaiſant ſéjour,
Où la Fortune, ni l'Amour,
Ne pouvoit rien faire pour elle.
Elle fit ſon petit paquet,
Mit quelque argent ſous ſon gouſſet,
Je veux dire ſous ſon aiſſelle,
Et vint malgré ſa parentelle,
A Paris planter le piquet.

Je n'ai point ſû comment elle en fit le chemin,
Aucuns ont dit ſur un Rouſſin,
Juchée entre deux groſſes malles:
Qu'importe? il ſuffit qu'elle y vint,
Qu'avec Baron elle convint,
Après quelques douceurs verbales,
De s'entre-donner les mains ſales,
Et cependant qu'il l'entretint.

Il prend de tous côtez des meubles à crédit,
Et tous les jours change d'habit,
(S'entend habit de Fripperie)
Fait à ſa Dame de beaux dons,
Entr'autres les premiers chauſſons
Qu'elle eût jamais mis en ſa vie,
Et d'une eau faite au Bain-Marie,
Pour lui ſeicher quelques bourgeons.

Le beau jour de l'Hymen des Amans deſiré,
Le bien-heureux couple paré
Se ſoûmit au ſacré Myſtere:
La fête vrai-ſemblablement
Devoit ſe paſſer plaiſamment;
Chacun s'efforçoit d'y bien faire:
Mais Dieu permit tout le contraire,
Et je vais vous dire comment.

Com-

geoit,
Comme on étoit à table, & que chacun man-
Et bien ou mal goguenardoit,
Comme on fait en pareilles fêtes,
Un Créancier deſobligeant,
Accompagné de maint Sergent,
La moins pitoyable des Bêtes,
Et deux Tapiſſiers malhonnêtes
Saiſirent tout, faute d'argent.

Lors le lit nuptial, quoique bien défendu,
Par un Sergent fut détendu;
L'un détapiſſe, l'autre emballe:
Enfin, comme un enchantement,
Tout diſparut en un moment,
Et tantôt rouge, tantôt pâle,
Baron vit marcher vers la halle
Son fugitif ameublement.

Ainſi fut le feſtin des Lapithes troublé,
Quand le Centaure écervelé
Porta trop loin l'incontinence.
Cependant le vin mis au frais,
Fut bû par l'inſolent Laquais:
Baron déteſta l'inſolence,
Et fit venir en diligence,
De nouveau vin ſur nouveaux frais.

Le feſtin s'acheva; mais s'acheva debout,
Car la Juſtice enleva tout,
Hormis le couvert & la table:
Et pour le troiſiéme malheur,
On prit un baſſin au Traiteur;
Baron en fut crû le coupable,
Et le Traiteur, homme intraitable,
Fit une terrible rumeur.

Le voilà poſſeſſeur de la jeune beauté,
Qu'il appelloit ſa Deïté,
Bien qu'elle eût l haleine un peu forte:
Si le Seigneur l'avoit auſſi,
A ſa femme en eſt le ſouci,
Ce n'eſt pas choſe qui m'importe,
Mais parlons de la cotte-morte,
D'un riche Moine de Blancy.

Eſt-il un Croniqueur qui ne s'abuſe point,
Alors qu'il n'a pas bien à point
Les mémoires de ſa Cronique?
J'avouerai donc ingénument,
D'avoir oublié lourdement
L'action la plus héroïque,
Où notre moderne Angélique
Ait plus fait voir de jugement.

Quand le pauvre Ecuyer qui s'appelloit l'Auné,
Mourut, jurant comme un damné,
De voir éloigner ſon bel Ange;
Ce bel Ange qu'on mit dehors,
N'avoit ſur ſon très-vilain corps,
Qu'une juppe, ou plûtôt qu'un lange;
Et dans cet équipage étrange,
La Seine le vit ſur ſes bords.

L'héritiere d'Armand, la Ducheſſe aux beaux yeux,
De qui les ſoins toûjours pieux
Ont ſecouru le miſerable,
La prit dans l'Hôtel d'Aiguillon,
Vit par les trous de ſon haillon
Que ſon linge étoit effroyable,
Et lui fit donner, charitable,
Chemiſe, Robbe, & Cottillon.

Un

Un Moine de Blancy ſon deſtin termina;
La bonne Ducheſſe donna,
A Monſieur tel, ſa cotte-morte,
A la Baron, trois mille francs:
Elle acquiert le droit des parens,
Et de ce droit chicane en ſorte,
Que ſur Monſieur tel elle emporte
La cotte-morte avec dépens.

Comme l'argent comptant, & les proſperitez,
Erigent en Divinitez
Les Guenons les plus effroyables,
Quantité de Godelureaux,
Pour la laide firent les beaux,
Intereſſez comme des Diables.
Hors Baron, tous ces miſérables,
Tirerent leur poudre aux Moineaux.

Diſons après cela qu'il eſt des nœuds ſecrets;
Et que les amoureux progrès
Sont purs effets de ſympathie.
Baron alors comme aujourd'hui,
Etoit ſans bien, & ſans appui:
Mais le Ciel de ces deux parties,
Avoit les Ames aſſorties:
Il fut pour elle, elle pour lui.

Arnaudet de Niort, de ſon Oncle héritier,
A Baron confie un papier,
Pour lui conſerver un Office.
Baron ſans honneur, & ſans foi,
Conſerva l'Office pour ſoi.
Arnaudet l'appelle en Juſtice;
L'or ſauva Baron du ſupplice,
Et fit perdre un Rameur au Roi.

Biou de qui le linge eſt toûjours ſale & noir,
Biou fort mal-plaiſant à voir,
Les cheveux gras, & ſans manchette,
Obtint le parti des Débets.
Cette affaire étoit de grands frais,
Il avoit beaucoup de diſette,
Etoit mal avec ſa planette,
Et n'y faiſoit pas grands progrès.

Baron en oit parler, & ce fourbe maudit
Lui vante ſi bien ſon crédit
Auprès des Maîtres des Finances,
Que Biou n'ayant pas un ſou,
Cede ſon affaire au filou,
Sans bien prendre ſes aſſûrances.
Baron ayant fait ſes avances,
Ne connoît plus Monſieur Biou.

Lors Baron & ſa femme ont de l'argent comptant.
Tandis que Biou mécontent
Fait contre eux des deſſeins tragiques,
Les tapis Chinois ſont foulez,
Dans leurs Alcoves bien meublez:
Et ces deux figures comiques
Font traîner deux Chars magnifiques,
Par des Chevaux gris pommelez.

Mais il n'eſt rien de pur dans ce bas Univers,
Et la Médaille a ſon revers.
Soit faute d'argent, ſoit ſottiſe,
Celle qui ſur le cuir vilain
De ſon pendantiſſime ſein
Fait eclater la perle exquiſe,
Et dépenſe en points de Veniſe,
N'a qu'une ſaliere d'étain.

Change

Change en bon plats d'argent l'inutile bijou:
Et ſi tu veux parer ton cou,
Attaches-y quelques Reliques:
Ceſſe de nous bleſſer les yeux,
D'un luxe auſſi ſot qu'odieux:
Tes ameublemens magnifiques,
Et les atours que tu t'appliques,
Sont bons, mais de l'argent vaut mieux.

Baron traitoit un jour des Nobles Angevins,
Et leur prônoit entre deux vins,
Sa richeſſe, & ſes eſpérances:
Il juroit, leur ſerrant les poings,
Et prenant ſes gens à témoins,
Qu'on lui devoit des récompenſes,
Et qu'on l'alloit voir des Finances
Premier Directeur pour le moins.

Dans le tems qu'il leur tient ce diſcours fanfaron,
De Sergens un gros eſcadron
L'a bloqué devant & derriere,
On le lui vint dire: il pâlit,
Et ſe cacha derriere un lit;
Sa femme gagne la goutiere,
Et d'une effroyable maniere,
Leur train en demeure interdit.

Mais le Neveu de Richelieu
Sy trouva, puisqu'il plut à Dieu,
Apprit l'avanie inhumaine,
Et fit retirer les Sergens:
La Baron appella ſes gens,
Deſcendit du toit à grand' peine,
Et du toit baiſſant dans la plaine,
Fit à l'Abbé ſes complimens.

Ainſi ſouvent Baron s'enfuit, triſte & pantois,
Devant le Sergent diſcourtois,
Qui de tems en tems le relance.
Ainſi ſouvent ce Financier
Eprouve que le Créancier,
Qu'on excroque ſans conſcience,
Se vange quand moins on y penſe,
D'un perfide Banqueroutier.

Ici le Croniqueur attend que ſon Héros
Fourniſſe en détail comme en gros,
Aſſez de quoi ſe faire pendre.
Ce n'eſt pas que le Croniqueur
Manque de matiere ou de cœur,
Il n'a que trop de quoi s'étendre;
Mais on ne perd rien pour attendre,
Qu'on exécute le voleur.

LES DEUX SUITES DU ROMAN COMIQUE.

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA
PREMIERE SUITE
DU
ROMAN COMIQUE.

CHAP. I. *Qui fait l'ouverture de cette troiſieme Partie.* Page 9

CHAP. II. *Où vous verrez le deſſein de Ragotin.* 16

CHAP. III. *Deſſein de Léandre. Harangue, & reception de Ragotin à la Troupe Comique.* 22

CHAP. IV. *Départ de Léandre, & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon. Disgrace de Ragotin.* 32

CHAP.

CHAP. V. *Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrace de Ragotin.* 43
CHAP. VI. *Mort de Saldaigne* 54
CHAP. VII. *Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.* 64
CHAP. VIII. *Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.* 71
CHAP. IX. *La Rancune desabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile. Et l'arrivée d'un caroſſe plein de Nobleſſe, & autres avantures de Ragotin.* 77
CHAP X. *Hiſtoire du Prieur de St. Louis, & l'arrivée de Mr. de Verville.* 89
CHAP. XI. *Réſolution des mariages du Deſtin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.* 108
CHAP. XII. *Ce qui arriva au voyage de la Freſnaye. Autre disgrace de Ragotin.* 112
CHAP. XIII. *Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de St. Louis.* 117
CHAP. XIV. *Retour de Verville, accompagné de Mr. de la Garouſiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres avantures de Ragotin.* 157
CHAP. XV. *Hiſtoire des deux Jalouſes.* 167
CHAP. XVI *Hiſtoire de la capricieuſe Amante.* 177
CHAP. XVII. *Deſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.* 190

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA
SECONDE SUITE
DU
ROMAN COMIQUE.

CHAP. I. *Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lu les volumes précédens.* 205

CHAP. II. *L'Operateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.* 210

CHAP. III. *Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.* 215

CHAP. IV. *Le Singe en Cornette.* 220

CHAP. V. *Comment le Poëte fut délivré de la fureur du Singe.* 227

CHAP. VI. *La Payſanne de Freſcati, Nouvelle.* 231

CHAP. VII. *Qui traite d'une nouvelle matiere.* 253

CHAP. VIII. *Comment la Guiardiere tomba dans un égoût.* 258

CHAP.

CHAP. IX. *Ragotin inviſible.* 261
CHAP. X. *Le malheureux ſuccès de la Chemiſe enchantée* 264
CHAP XI. *L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'Hôtellerie & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.* 269
CHAP. XII *Frayeur du Doyen qui voit enlever ſon Valet en l'air* 272
CHAP XIII *Hiſtoire d'Inezille.* 277
CHAP. XIV. *Comment l'Hiſtoire d'Inezille fut interrompue.* 291
CHAP. XV. *Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.* 295
CHAP. XVI. *Suite de l'Hiſtoire d'nezille* 298
CHAP. XVII. *Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Etoile.* 312
CHAP. XVIII. *Retour de Ragotin au Mans.* 316
CHAP. XIX. *La fidelle Bretonne.* 320
CHAP. XX. *Où il eſt parlé de Verville & de Saldaigne.* 341

LE ROMAN COMIQUE.

TROISIÈME

ET

DERNIERE PARTIE.

NOUVELLE EDITION.

A MONSIEUR BOULLIOUD,

ECUYER ET CONSEILLER du Roi en la Sénéchauſſée & Siege Préſidial de Lyon.

ONSIEUR,

Je ne ſai ſi c'eſt vous donner une grande marque de mon reſpect, que de vous intereſſer dans le bon, ou dans le mauvais accueil que le Public pourra faire à cet Ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas prétendre que vous me ſuſſiez gré de mon préſent, & puiſqu'il n'eſt peut-être pas digne de vous, il eſt encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oſerai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, Vous pourriez bien Vous faire le Juge d'une choſe dont je ne vous fais que le Protecteur, & deſavouer le deſſein de celui qui vous la préſente, ſi vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expoſe beaucoup en l'expoſant aux yeux d'un Homme auſſi ſage, & auſſi éclairé que vous, & toute la bonne opinion que j'en ai conçue, ne me perſuade pas que vous en deveniez plus favorable à

un Roman Comique. *Car enfin ce n'eſt pas dans ces ſortes de Livres que l'on recherche le ſolide, ou le délicat ; il ſemble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre ; & tout l'avantage que l'on ſe propoſe dans leur lecture, c'eſt d'y perdre aſſez agréablement quelques momens, & de s'y délaſſer l'eſprit d'une occupation ou plus importante ou plus ſérieuſe. Ainſi comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élevation, ne vous ſurprendrai-je point lorſque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un eſprit enjoué, & que je l'autoriſerai de votre nom pour la rendre recommandable ? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous deſaprouviez ce témoignage public de ma reconnoiſſance. Je vous ai de ſi ſingulieres obligations, & je ſuis à vous en tant de manieres, qu'il me falloit ſatisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon reſſentiment des marques de la fidelle paſſion que je vous ai vouée. Ce n'étoit pas répondre tout à-fait à vos bontés, que d'en conſerver un juſte ſouvenir ; elles exigeoient de moi quelque choſe de plus particulier, & je n'ai pas cru enfin pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon reſpect, dans l'impuiſſance où je me vois de les reconnoître autant que j'y ſuis ſenſible. Auſſi oſai-je me flatter*

que

que vous la recevrez de fort bonne grace, & qu'elle achevera de vous perſuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zéle, ni avec une plus parfaite déference. Mais, MONSIEUR, aprés avoir agréé mon préſent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon Auteur? & le croirez-vous ſans mérite, puiſque je ne doute preſque plus que vous ne l'eſtimiez? Ses expreſſions ſont naturelles, ſon ſtyle eſt aiſé, ſes avantures ne ſont point mal imaginées, & pour s'accommoder à ſon ſujet, il étale par-tout un tour d'agrément qui lui tient lieu de force, & de délicateſſe. En un mot il vient de fournir une carriére qu'un Illuſtre de notre tems avoit laiſſée imparfaite, & il a fouillé juſques dans ſes cendres pour y reprendre ſon génie, & pour nous le redonner aprés ſa mort. C'eſt de la ſorte que l'on peut parler des deux premiers Volumes du Roman Comique, *& c'eſt dans ce troiſiéme que* Monſieur Scarron *revivra tout entier, ou du moins par la meilleure partie de lui-même. Il eſt peu de gens qui ne ſachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choſes au plaiſant, & qu'il s'eſt rendu inimitable dans cette ingénieuſe & charmante maniere d'écrire. Elle a été reçue avec applaudiſſement de tout le monde: les eſprits-forts qui s'offenſent de tout ce qui ſemble oppoſé à une vertu ſevere, n'ont pu s'empêcher de la goûter, & les moins raiſonnables ont été*

forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, MONSIEUR, d'eſperer un heureux ſuccès dans mon deſſein, & de croire, non ſeulement que ma liberté ne vous déplaira pas, mais même que vous appuierez avec joye la ſuite d'un Ouvrage dont la réputation eſt ſi bien établie. Après tout, ne ſera-ce pas votre interêt plûtôt que le mien? Et depuis que de mes mains elle ſera paſſée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder que comme une choſe qui eſt abſolument à vous? Auſſi n'aura-t'elle point de meilleur titre pour s'autoriſer, ou pour ſe produire avec avantage. Un Magiſtrat d'un Caractère tout-à fait ſingulier, & qui dans un âge ſi peu avancé, poſſede des lumieres & des qualités que l'on admire, fera ſa plus grande recommendation, & ſon aveu lui procurera celui de tous les eſprits raiſonnables. Mais puiſqu'elle peut ſervir à votre gloire, & qu'elle publiera à ſon tour les bontés & le mérite de ſon Protecteur, ſouffrez qu'elle ſoit aujourd'hui un hommage que je vous rends, & un témoignage éclatant de la reſpectueuſe paſſion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur,

A. OFFRAY.

AVIS AU LECTEUR.

LEcteur, qui que tu ſois, qui verras cette troiſième Partie du Roman Comique paroître au jour après la mort de l'incomparable Monſieur Scarron, Auteur des deux premieres, ne t'étonne pas ſi un génie beaucoup au deſſous du ſien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avoit promis de te le faire voir revû, corrigé & augmenté : mais la mort le prévint dans ce deſſein, & l'empêcha de continuer les Hiſtoires du Deſtin & de Leandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paroître au Mans, ſans dire de quelle maniere elle & ſa Mere ſortirent du Château du Baron de Sigognac, & c'eſt ſur quoi tu ſeras éclairci dans cette troiſiéme Partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuſe de témérité, d'avoir voulu en quelque ſorte donner la perfection à l'Ouvrage d'un ſi grand homme: mais ſache que pour peu d'eſprit que l'on ait, on peut bien inventer des Hiſtoires fabuleuſes, telles que ſont celles qu'il nous a données dans les deux premieres Parties de ce Roman. J'avoue franchement que ce que tu y ver-

ras n'eſt pas de ſa force, & qu'il ne répond pas ni au ſujet ni à l'expreſſion de ſon diſcours ; mais ſache du moins que tu y pourras ſatisfaire ta curioſité, ſi tu en as aſſez pour déſirer une concluſion au dernier Ouvrage d'un eſprit ſi agréable & ſi ingénieux. Au reſte j'ai attendu long-tems à la donner au Public, ſur l'avis que l'on m'avoit donné qu'un homme d'un mérite fort particulier y avoit travaillé ſur les Mémoires de l'Auteur. S'il l'eût entrepris, il auroit ſans doute beaucoup mieux réuſſi que moi ; mais après trois années d'attente ſans en avoir rien vu paroître, j'ai hazardé le mien, nonobſtant la Cenſure des Critiques. Je te le donne donc tout défectueux qu'il eſt, afin que quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.

LA SUITE DU ROMAN COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troiſiéme Partie.

VOus avez vu en la ſeconde Partie de ce Roman, le petit Ragotin, le viſage tout ſanglant du coup que le Belier lui avoit donné, quand

quand il dormoit aſſis ſur une chaiſe baſſe, dans la Chambre des Comédiens, d'où il étoit ſorti ſi fort en colere, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais : mais il étoit trop picqué de Mademoiſelle de l'Eſtoille, & il avoit trop d'envie de ſavoir le ſuccès de la magie de l'Opérateur ; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner ſur ſes pas, pour voir quel effet auroit la promeſſe d'el Signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut d'avoir trouvé en la perſonne d'un Avocat qu'il rencontra, & qui alloit au Palais. Il étoit ſi étourdi du coup du Belier, & avoit l'eſprit ſi troublé de celui que l'Eſtoille lui avoit donné au cœur, ſans y penſer, qu'il ſe perſuada facilement que cet Avocat étoit l'Opérateur : auſſi il l'aborda fort civilement, & lui tint ce diſcours: Monſieur je ſuis ravi d'une ſi heureuſe rencontre; je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre ſcience magique vous a pu ſuggerer, pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes ; auſſi ne ſerai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc ſi cette miraculeuſe Eſtoille me départira de ſes benignes influences ? L'Avocat qui n'entendoit rien en

tout

tout ce beau diſcours, non plus que de raillerie, l'interrompit auſſi tôt, & lui dit fort bruſquement: Monſieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes yvre ; mais il faut que vous ſoyez fou tout-à-fait : hé ! à qui penſez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie, & d'influence des Aſtres ? Je ne ſuis ni Sorcier, ni Aſtrologue ; he quoi ! ne me connoiſſez-vous pas ? Ha Monſieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le remede. Ha ! je... Il alloit pourſuivre, quand l'Avocat le laiſſa là, en lui diſant: Vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme; adieu. Ragotin le vouloit ſuivre ; mais il s'apperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux ; auſſi il ne s'en vanta pas ; & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois appriſe de l'Avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis. Ce petit fou continua ſon chemin, & alla au logis des Comédiens, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouït la propoſition que la Caverne & le Deſtin faiſoient de quitter la Ville du Mans, & de chercher quelqu'autre poſte ; ce qui le démonta ſi fort, qu'il penſa tomber de ſon haut, & dont la chûte n'eût pas été périlleuſe (quand cet accident lui fût arrivé) à cauſe de la modification de

ſon individu. Mais ce qui l'acheva tout-à fait, ce fut la réſolution qui fut priſe de dire adieu le lendemain à la bonne Ville du Mans, c'eſt-à-dire, à ſes habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fidelles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, ſur l'aſſûrance qu'ils avoient euë que le bruit de peſte, qui avoit couru, étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette ſorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du Soleil dans le Zodiaque. En ce païs-là ils viennent de Tours à Angers: d'Angers à la Fléche: de la Fléche au Mans: du Mans à Alençon: d'Alençon à Argenten, ou à Laval, ſelon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en ſoit, cela ne fait guères à notre Roman. Cette délibération ayant été priſe unanimement par les Comédiens & Comédiennes, ils ſe réſolurent de repréſenter le lendemain quelque excellente Piéce pour laiſſer bonne bouche à l'Auditoire Manceau. Le Sujet n'en eſt pas venu à ma connoiſſance. Ce qui les obligea de quitter ſi promptement, ce fut que le Marquis d'Orſé (qui avoit obligé la Troupe à continuer la Comédie) fut preſſé de s'en aller en Cour: tellement que n'ayans plus de Bienfacteur, & l'Auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils ſe dif-

diſpoſerent à en ſortir. Ragotin voulut s'ingerer d'y former une oppoſition, apportant beaucoup de mauvaiſes raiſons, dont il étoit toûjours pourvû, auxquelles l'on ne fit nulle conſidération ; ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne ſortir point de la Province du Maine, ce qui étoit très-facile, en prenant le Jeu de Paulme qui eſt au Fauxbourg de Mont-Fort, lequel en dépend, tant au ſpirituel qu'au temporel; & que de là ils pourroient aller à Laval (qui eſt auſſi du Maine) d'où ils ſe rendroient facilement en Bretagne, ſuivant la promeſſe qu'ils en avoient fait à Monſieur de la Garouffiére. Mais le Deſtin lui rompit les chiens, en diſant que ce ne ſeroit point le moyen de faire affaire ; car ce méchant tripot étant comme il eſt, fort éloigné de la Ville & au deçà de la Riviere, la belle Compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cauſe de la longueur du chemin : que le grand Jeu de Paulme du Marché aux Moutons étoit environné de toutes les meilleurs maiſons d'Alençon, & au milieu de la Ville, que c'étoit là où il ſe falloit placer, & payer plutôt quelque choſe de plus que de ce malotru tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel étoit une des plus fortes raiſons de Ragotin: ce qui

fut déliberé d'un commun accord, & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charette pour le bagage, & des chevaux pour les Demoiſelles. La charge en fut donnée à Leandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'eſt pas difficile à un honnête homme de faire en peu de tems des connoiſſances. Le lendemain l'on repréſenta la Comédie, Tragédie-Paſtorale, Tragi-Comédie, car je ne ſai laquelle ; mais qui eut pourtant le ſuccès que vous pouvez penſer. Les Comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Deſtin y réuſſit à merveilles, ſur-tout au compliment duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnoiſſance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendreſſe, qui furent ſuivies de tant de grands remercimens, qu'il charma toute la Compagnie. L'on m'a dit que pluſieurs perſonnes en pleurerent ; principalement les jeunes Demoiſelles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint ſi immobile, que tout le monde étoit déja ſorti, qu'il demeuroit toûjours dans ſa chaiſe, où il auroit peut-être encore demeuré, ſi le Marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus perſonne ; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il ſe leva enfin, & s'en alla

dans

dans ſa maiſon, où il prit la réſolution d'aller trouver les Comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit ſur le cœur, & dont il s'étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le deſſein de Ragotin.

LEs Crieurs d'eau de vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond ſommeil, (qui eſt ſouvent interrompu par cette canaille, qui eſt à mon avis, la plus importune engeance, qui ſoit dans la République humaine,) que Ragotin étoit déja habillé, à deſſein d'aller propoſer à la Troupe Comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des Comédiens & Comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la diſcrétion de les laiſſer repoſer: mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de ſe lever, pour faire une promenade juſques à la Couſture, qui eſt une très-belle Abbaye ſituée au Fauxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeûner à la grande Eſtoille d'or, où il l'avoit fait apprêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repûes franches, fut auſſi-tôt habillé, que

que la propoſition en fut faite; ce qui ne vous ſera pas difficile à croire, ſi vous conſiderez que ces gens-là ſont ſi accoûtumés à s'habiller & deshabiller, derriére les tentes du théâtre, ſur-tout quand il faut qu'un ſeul Acteur repréſente deux Perſonnages, que cela eſt auſſi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune, s'acheminerent à l'Abbaye de la Couſture: il eſt à croire qu'ils entrerent dans l'Egliſe, où ils firent courte priere, car Ragotin avoit bien d'autres choſes en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune, pendant le cours du chemin: jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeûner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ſes complimens. Ils entrerent dans le logis, où le petit homme commença à crier, de ce que l'on n'avoit pas encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés: à quoi l'hôteſſe (ſans ſe bouger de deſſus le ſiége où elle étoit) lui repartit: Vraiment, Monſieur Ragotin, je ne ſuis pas devine, pour ſavoir l'heure que vous deviez venir ici; à préſent que vous y êtes, les pâtés y ſeront bien-tôt: paſſez à la Sale, où l'on a mis la nape; il y a un jambon, donnez deſſus en attendant le reſte. Elle dit cela d'un ton ſi gravement cabaretique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raiſon: & s'adreſſant

à Ragotin, lui dit : Monſieur, paſſons deçà, & bûvons un coup en attendant ; ce qui fut fait. Ils ſe mirent à table, qui fut un peu de tems après couverte, & ils déjeûnerent à la mode du Mans, c'eſt à dire, fort bien ; ils bûrent de même, & ſe le porterent à la ſanté de pluſieurs perſonnes. Vous jugez bien, mon Lecteur, que celle de l'Eſtoille ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt ſans bouger de ſa place, tantôt debout, & le chapeau à la main ; mais la derniere fois il la but à genoux & tête nuë, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque Egliſe. Ce fut alors qu'il ſupplia très-inſtamment la Rancune, de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être ſon guide & ſon protecteur, en une entrepriſe ſi difficile, telle qu'étoit la conquête de Mademoiſelle de l'Eſtoille : ſur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere, ou feignant de l'être : Sachez, Monſieur Ragotin, que je ſuis homme qui ne m'embarque point ſans biſcuit, c'eſt-à-dire, que je n'entreprens jamais rien que je ne ſois aſſûré d'y réuſſir ; ſoyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous ſervir utilement. Je vous le dis encore, j'en ſai les moyens, que je mettrai en uſage quand il ſera tems. Mais je vois un grand obſtacle à votre

deſ-

deſſein, qui eſt votre départ; & je ne vois point de jour pour vous, ſi ce n'eſt en exécutant ce que je vous ai déja dit une autre fois, de vous réſoudre à faire la Comédie avec nous : vous y avez toutes les diſpoſitions imaginables : vous avez grand' mine, le ton de voix agréable, le langage fort bon, & la mémoire encore meilleure, vous ne reſſentez du tout point le Provincial ; il ſemble que vous ayez paſſé toute votre vie à la Cour ; vous en avez ſi fort l'air, que vous le ſentez d'un quart de lieuë ; vous n'aurez pas repréſenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la pouſſiére aux yeux de nos jeunes Godelureaux, qui ſont tant les entendus, & qui ſeront obligés à vous céder les premiers rôles, & après cela laiſſez-moi faire ; car pour le préſent (je vous l'ai déja dit) nous avons à faire à une étrange tête : il faut ſe ménager avec elle avec beaucoup d'adreſſe ; je ſai bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes D'ailleurs raiſonnons un peu : ſi vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la Troupe, ce ſeroit le moyen de vous faire refuſer ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extaſié,

taſié, s'imaginant de tenir déja (comme l'on dit) le loup par les oreilles; quand, ſe réveillant comme d'un profond ſommeil, il ſe leva de table & paſſa de l'autre côté, pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même tems, & ſupplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner, que pour lui déclarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment, touchant la Comédie, à quoi il étoit tellement réſolu, qu'il n'y avoit perſonne au monde qui l'en pût divertir : qu'il ne falloit que le faire ſavoir à la Troupe, & en obtenir la faveur de l'aſſociation ; ce qu'il deſiroit faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôteſſe, Ragotin paya, & étant ſortis, ils prirent le chemin du logis des Comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les Demoiſelles habillées : mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin, de faire la Comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des Fermiers du Pere de Leandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il déſiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent : ce qui obligea tous ceux de la Troupe à conférer enſemble, pour déliberer ſur un événement ſi inopiné. Leandre tira

An-

Angelique à part, & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux ; ſi elle avoit la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit, qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choſes que vous verrez au Chapitre ſuivant.

CHA.

CHAPITRE III.

Deſſein de Leandre. Harangue, & Reception de Ragotin à la Troupe Comique.

LEs Jéſuites de la Fléche n'ayant rien pû gagner ſur l'eſprit de Leandre, pour lui faire continuer ſes études, & voyant ſon aſſiduité à la Comédie, jugerent auſſi-tôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des Comédiennes: en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la Troupe, ils apprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir ſon pere par un meſſager exprès, & qui arriva à même tems que la Lettre de Leandre lui fut renduë, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, & lui demandoit de l'argent, comme il l'avoit concerté avec le Deſtin, quand il lui découvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il étoit bleſſé. Son pere reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une furieuſe colere, qui jointe à une extrême vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais qui termina pourtant par la mort; de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un des Fermiers de chercher ſon

ſon fils, pour l'obliger de ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il le pourroit trouver en s'enquerant où il y avoit des Comédiens, (ce que le Fermier ſavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quitté le Collége.) Auſſi ayant appris qu'il y en avoit une Troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Leandre, comme vous avez vû au précedent Chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la Troupe, de les laiſſer conférer un moment ſur le ſujet du Fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit ſe retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Auſſitôt qu'il fut ſorti, Leandre fit entrer le Fermier de ſon pere, lequel leur déclara l'état où il étoit, & le déſir qu'il avoit de voir ſon fils devant que de mourir. Leandre demanda congé pour y ſatisfaire; ce que tous ceux de la Troupe jugerent très-raiſonnable. Ce fut alors que le Deſtin déclara le ſecret qu'il avoit tenu caché juſques alors, touchant la qualité de Leandre; ce qu'il n'avoit appris qu'après le raviſſement de Mademoiſelle Angelique, (comme vous avez vû en la ſecoude Partie de cette véritable hiſtoire) ajoûtant qu'ils avoient bien pû s'apercevoir qu'il n'agiſſoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faiſoit auparavant, puiſque même

même il avoit pris un autre valet ; que ſi quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas ; mais qu'a préſent il n'étoit plus tems de le céler, tant pour deſabuſer Mademoiſelle de la Caverne qui n'avoit pû ôter de ſon eſprit que Leandre ne fût complice de l'enlevement de ſa fille, ou peut être l'auteur, que pour l'aſſûrer de l'amour ſincere qu'il lui portoit, & pour laquelle il s'étoit réduit à lui ſervir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le ſecret, lorſqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de Mademoiſelle Angelique. Et tant s'en faut qu'il fût conſentant à ſon enlevement, qu'ayant trouvé les raviſſeurs, il avoit hazardé ſa vie pour la ſecourir : mais qu'il n'avoit pû réſiſter à tant de gens, qui l'avoient furieuſement bleſſé & laiſſé pour mort ſur la place. Tous ceux de la Troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité ſelon ſa qualité, mais qu'ils étoient excuſables, puiſqu'ils n'en avoient pas la connoiſſance. Mademoiſelle de l'Eſtoille ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de mérite en ſa perſonne, ce qui l'avoit fait long-tems ſoupçonner quelque choſe, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis ſon retour, à cela joint les Let-

tres

tres que la Caverne lui avoit fait voir: mais que pourtant elle ne ſavoit quel jugement en faire, le voyant ſi ſoumis au ſervice de ſon frere; mais qu'à préſent il n'y avoit pas lieu de douter de ſa qualité. Alors la Caverne prit la parole, & s'adreſſant à Leandre, lui dit: Vraiment, Monſieur, après avoir connu en quelque façon votre conditon par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juſte ſujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le deſſein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne aſſez; & en effet, Monſieur, quelle apparence qu'un Seigneur ſi relevé, comme vous eſperez d'être après la mort de Monſieur votre pere, voulût ſonger à épouſer une pauvre Comédienne de campagne! Je loue Dieu que le tems eſt venu que vous pourrez vivre content, dans la poſſeſſion de ces belles terres qu'il vous laiſſe, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouaſſiez quelque mauvais tour. Leandre qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce diſcours de la Caverne, lui répondit: Tout ce que vous dites, Mademoiſelle, que je ſuis ſur le point de poſſeder, ne ſauroit me rendre heureux, ſi je ne ſuis aſſuré à même

tems de la poſſeſſion de Mademoiſelle Angelique votre fille ; ſans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pere me donne : & je vous déclare que je ne m'en vai recueillir ſa ſucceſſion, qu'à deſſein de revenir auſſi-tôt pour accomplir la promeſſe que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que Mademoiſelle Angelique votre fille, pourvû qu'il vous plaiſe me la donner, & qu'elle y conſente, comme je vous en ſupplie très-humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'eſt à quoi je ne penſe point du tout ; j'ai trouvé tant de charmes en la vie Comique, que je ne m'en ſaurois diſtraire, non plus que de me ſéparer de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre Troupe. Après cette franche déclaration, les Comédiens & Comédiennes, parlans tous enſemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que Mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ſeroient bien délicates, ſi elles ne lui donnoient la ſatisfaction qu'il prétendoit. Angelique ne répondit qne comme une fille qui dépendoit de la volonté de ſa mere, laquelle finit la converſation en diſant à Leandre ; que ſi à ſon retour il étoit dans les mêmes ſentimens, il pouvoit tout eſperer

perer. Enſuite il y eut de grands embraſſemens, & quelques larmes jettées, les unes par un motif de joye, & les autres par la tendreſſe, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en ſont ſi ſuſceptibles qu'ils ne ſauroient s'en empêcher, quand ils voyent ou entendent dire quelque choſe de tendre. Après tous ces beaux complimens il fut conclu que Leandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de ſon Fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde, dit le Deſtin, que Mr. Ragotin s'impatiente, il le faut faire entrer; mais à propos, n'y a-t-il perſonne qui ſache quelque choſe de ſon deſſein? La Rancune, qui avoit demeuré ſans parler, ouvrit la bouche pour dire qu'il le ſavoit, & que le matin il lui avoit donné à déjeûner pour lui déclarer qu'il déſiroit de s'aſſocier à la Troupe, & faire la Comédie, ſans prétendre de lui être à charge: d'autant qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le dépenſer en voyant le monde, que de demeurer au Mans; à quoi il l'avoit fort perſuadé. Auſſi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poëtiquement, qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût, en étant des Poëtes comme des Femmes, quand il y en

a deux dans une maiſon il y en a une de trop : que deux Poëtes dans une Troupe y pourroient exciter des tempêtes, dont la ſource viendroit des contrarietés du Parnaſſe ; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit ſi défectueuſe, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au theâtre, il en ſeroit deshonoré; & puis quel perſonnage pourra-t-il faire ? Il n'eſt pas capable des premiers rôles, Monſieur le Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds ; il ne ſauroit repréſenter un Roi, non plus qu'une Confidente; car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque, qu'à viſage découvert; & partant je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je ſoûtiens qu'on le doit recevoir, & qu'il ſera fort propre pour repréſenter un Nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromede ; cela ſera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous aſſûrer que ce ſera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui. Dernierement quand nous cherchions Mademoiſelle Angelique, l'Olive & moi, nous le rencontrames monté ſur un muſet, ſemblable à lui, c'eſt-à-dire petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des Vers de Pirame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient

ſoient des ânes, s'approcherent du mulet & l'écouterent avec tant d'attention, qu'ils ôterent leurs chapeaux de leur tête, pour le mieux ouïr, & le ſuivirent juſques au logis, où nous nous arrêtames pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui ſont capables de faire le diſcernement des belles choſes. Cette ſaillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendu, & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella, il vint, il entra, & après avoir fait une douzaine de reverences, il commença ſa harangue en cette ſorte : Illuſtres perſonnages, auguſte Sénat du Parnaſſe ! (il s'imaginoit ſans doute d'être dans le Barreau du Préſidial du Mans, où il n'étoit guéres entré depuis qu'il y avoit été reçu Avocat, ou dans l'Academie des Puriſtes :) l'on dit en commun proverbe, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs ; & par un contraire, les bonnes diſſipent les mauvaiſes, & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. Cet Exorde ſi bien debité, fit croire aux Comédiennes qu'il alloit faire un Sermon ; car elles tournerent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque Critique gloſera peut-être ſur ce mot de Sermon ; mais pour-

quoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle ſotiſe, puiſqu'il avoit bien fait chanter des Chants d'Egliſe en ſerenade avec des Orgues? mais il continua: Je me trouve ſi deſtitué de vertus, que je déſire m'aſſocier à votre illuſtre Troupe, pour en apprendre & pour m'y façonner; car vous êtes les interprêtes des Muſes, les échos vivans de leurs chers nourriſſons: & vos merites ſont ſi connus à toute la France, que l'on vous admire juſques au-delà des Poles. Pour vous, mes Demoiſelles, vous charmez tous ceux qui vous conſiderent, & l'on ne ſauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix, ſans être ravi en admiration; auſſi, beaux Anges en chair & en os, tous les plus doctes Poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandres, & les Céſars, n'ont jamais égalé la valeur de Monſieur le Deſtin, & des autres Héros de cette illuſtre Troupe. Il ne faut donc pas vous étonner ſi je déſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile ſi vous me faites l'honneur de m'y recevoir; vous proteſtant au reſte, de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émolumens du Theâtre; mais ſeulement vous être très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on pût ré-

réſoudre ſur le ſujet de ſa harangue, & y procéder avec les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner, quand le Poëte ſe jetta à la traverſe, pour former une ſeconde oppoſition : mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin il fut conclu qu'il ſeroit reçû, pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appella, & quand il fut entré, le Deſtin prononça en ſa faveur ; l'on fit les céréſmonies accoûtumées, il fut écrit ſur le regiſtre, prêta le ſerment de fidélité, l'on lui donna le mot avec lequel tous les Comédiens ſe reconnoiſſent, & il ſoupa ce ſoir-là avec toute la Caravane.

CHAPITRE IV.

Départ de Leandre, & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon ; diſgrace de Ragotin.

APrès le ſouper, il n'y eut perſonne qui ne félicitât Ragotin, de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la Troupe; dequoi il s'enfla ſi fort, que ſon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Leandre prit occaſion d'entretenir ſa chere Angelique, à laquelle il reïtera le deſſein qu'il avoit fait de l'épouſer : mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laiſſa couler quelques larmes ; je ne ſai ſi ce fut de joye des belles promeſſes de Leandre, ou de triſteſſe de ſon départ : quoi qu'il en ſoit, ils ſe firent beaucoup de careſſes, la Caverne n'y apportant plus d'obſtacle. La nuit étant déja fort avancée. il fallut ſe retirer. Leandre prit congé de toute la compagnie, & s'en alla coucher. Le lendemain il ſe leva de bon matin, partit avec le Fermier de ſon Pere, & fit tant par ſes journées qu'il arriva en la maiſon de ſon Pere qui

qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien aiſe de ſa venuë, & ſelon que ſes forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit cauſé ſon abſence : & lui dit enſuite, qu'il avoit bien de la joye de le revoir, pour lui donner ſa derniere benediction, & avec elle tous ſes biens, nonobſtant l'affliction qu'il avoit euë de ſa mauvaiſe conduite, mais qu'il croyoit qu'il en uſeroit mieux à l'avenir : nous apprendrons la ſuite à ſon retour. Les Comédiens & Comédiennes étant habillés & habillées, chacun amaſſa ſes nipes, l'on remplit les coffres, l'on fit les bales du bagage Comique, & l'on prépara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des Demoiſelles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dédit ; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel ayant ouï cette propoſition, dit qu'il n'en étoit pas beſoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiſelle de l'Eſtoille ou Angelique en croupe, attendu qu'à ſon avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans : qu'en y mettant deux jours, comme néceſſairement il le falloit, ſon cheval ne ſeroit pas trop fatigué de porter deux perſonnes. Mais l'Eſtoille l'interrompant lui dit, qu'elle ne pourroit pas ſe tenir en croupe ; ce qui affli-

gea fort le petit homme, qui fut un peu conſolé, quand Angelique dit que ſi feroit bien elle. Ils déjeûnerent tous, & l'Operateur & ſa femme furent de la partie ; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner, Ragotin prit l'occaſion pour parler au Seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'Avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui : à laquelle il répondit, qu'il n'avoit rien oublié à mettre tous les ſecrets de la Magie en pratique, mais ſans aucun effet; ce qui l'obligeoit à croire que l'Eſtoille étoit plus grande Magicienne que lui n'étoit Magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiſſans que les ſiens, & que c'étoit une dangereuſe perſonne, qu'il avoit grand ſujet de craindre. Ragotin vouloit repartir, mais on les preſſa de laver les mains, & de ſe mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le déjeûner, Inezille témoigna à tous ceux de la Troupe, & principalement aux Demoiſelles, le déplaiſir qu'elle & ſon mari avoient d'un ſi promt départ, leur proteſtant qu'ils euſſent bien déſiré de les ſuivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur converſation plus longtems, mais qu'ils ſeroient obligés de monter en Theâtre pour débiter leurs Drogues, & par conſequent faire des farces ; que cela étant public & ne coû-

coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la Comédie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainſi au lieu de les ſervir ils leur pourroient nuire ; & que pour l'éviter ils avoient réſolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embraſſerent les uns les autres, & ſe dirent mille douceurs. Les Demoiſelles pleurerent, & enfin tous ſe firent de grands complimens, à la reſerve du Poëte, qui en d'autres occaſions eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet ; la ſeparation d'Inezille lui ayant été un ſi furieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobſtant qu'il s'eſtimât tout couvert des Lauriers du Parnaſſe. La charette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vû au commencement de ce Roman. L'Eſtoille monta ſur un cheval que le Deſtin conduiſoit, & Angelique ſe mit derriere Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un ſecond accident de ſa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oublié, car il l'avoit penduë à ſa bandoliere ; tous les autres allerent à pied, au même ordre que quand ils arriverent au Mans. Quand ils furent dans un petit Bois qui eſt au bout du pavé, environ à une lieuë de la Ville, un cerf qui étoit pourſuivi par les Gens de Monſieur le Marquis de

Lavardin, leur traverſa le chemin, & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, & mettre en même tems la main à ſa carabine : mais comme il le fit avec précipitation, le talon ſe trouva juſtement ſous ſon aiſſelle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à bale, elle repouſſa ſi furieuſement qu'elle le renverſa par terre ; & en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angelique, qui tomba auſſi, mais ſans ſe faire aucun mal, car elle ſe trouva ſur ſes pieds ; pour Ragotin, il donna de la tête contre la ſouche d'un vieil arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit un aſſez groſſe boſſe au deſſus de la temple ; l'on y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la Troupe, ce qu'ils n'euſſent peut-être pas fait, s'il y eût eû un plus grand mal ; encore ne ſait-on, car il eſt bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occaſions : auſſi ils s'en regalerent comme il faut, ce qui penſa faire enrager le petit homme, lequel fut remonté ſur ſon cheval, & ſemblablement Angelique, qui ne lui permit pas de recharger ſa carabine, comme il le vouloit faire : & l'on continua de mar-

marcher juſqu'à la Guerche, où l'on fit repaître la charette, c'eſt-à-dire les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les Comédiens goûterent ; pour les Demoiſelles elles ſe mirent ſur un lit, tant pour ſe repoſer que pour conſiderer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux, & ſur-tout la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit repercuté la contuſion) qui ſe le portoient à une ſanté qu'ils s'imaginoient que perſonne n'entendoit, ce qui obligea Angelique de crier à Ragotin, Monſieur, prenez garde à vous, & ſongez à bien conduire votre voiture ; ce qui démonta un peu le petit Avocat encomédienné, lequel fit auſſi-tôt ceſſion d'armes, ou plûtôt de verres, avec la Rancune. L'on paya l'hôteſſe, l'on remonta à cheval, & la Caravane Comique marcha. Le tems étoit beau, & le chemin de même, ce qui fut cauſe qu'ils arriverent de bonne heure à un Bourg qu'on appelle Vivain. Ils deſcendirent au Coq hardi qui eſt le meilleur logis ; mais l'hôteſſe (qui n'étoit pas la plus agréable du païs du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, diſant quelle avoit beaucoup de monde : entr'autres un Receveur des Tailles de la Province, & un autre Receveur des Epices du

Préſidial du Mans, avec quatre ou cinq Marchands de Toile. La Rancune qui ſongea auſſi-tôt à faire quelque tour de ſon mêtier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les Demoiſelles, & que pour les hommes ils ſe coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bien-tôt paſſée; ce qui adoucit un peu la fierté de la Dame Cabaretiere. Ils entrerent donc, & l'on ne déchargea point la charette : car il y avoit dans la baſſe-cour une remiſe de caroſſe où on la mit, & on la ferma à clef ; & l'on donna une chambre aux Comédiennes, où tous ceux de la Troupe ſouperent, & quelque tems après les Demoiſelles ſe coucherent dans deux lits qu'il y avoit, ſavoir l'Eſtoille dans un, & la Caverne & ſa fille Angelique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquerent pas à fermer la porte, auſſi-bien que les deux Receveurs qui ſe retirerent auſſi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valiſes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils ſe précautionnerent bien ; mais les Marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs bales. Il y avoit trois lits, dont les Marchands en occupoient deux, & l'Olive

ve & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des Marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce Logis, & qui en ſavoit toutes les iſſuës, alla par la porte qui conduiſoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaiſe odeur aux venerables Comédiens.) Quand il ſe fut vuidé, il retourna au bout de la galerie; mais au lieu de prendre le chemin qui conduiſoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté & deſcendit dans la chambre où les Receveurs étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient diſpoſées de la ſorte:) il s'aprocha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le ſien, & une voix à lui inconnue lui demanda, qui eſt là? Il paſſa ſans rien dire à l'autre lit où on lui dit le même, mais d'un ton plus élevé, & en criant : l'Hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre. L'Hôte fit lever une ſervante, mais devant qu'elle fût

en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere, le Marchand eut loiſir de remonter, & de deſcendre par où il étoit allé. La Rancune qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une ſimple cloiſon d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas tems, mais dénoua habilement les cordes de deux bales, dans chacune deſquelles il prit deux pieces de toile, & renoua les cordes, comme ſi perſonne n'y eût touché; car il ſavoit le ſecret qui n'eſt connu que de ceux du métier, non plus que leur numero & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre, quand le Marchand entra dedans la chambre, & y ayant ouï marcher, dit: qui eſt là? La Rancune qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre pieces de toile dans le lit) dit, que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piſſer. Le Marchand qui n'étoit pas encore recouché, lui dit: Attendez, Monſieur, je la vais ouvrir, car je ſai mieux où elle eſt que vous; il l'ouvrit & ſe remit au lit. La Rancune s'aprocha de la fenêtre, par laquelle il piſſa auſſi copieuſement que quand il arroſa un Marchand du bas Maine, avec lequel il étoit couché dans un Cabaret de la Ville du Mans, comme vous avez vû dans le ſixiéme Chapitre de la premie Partie de ce Roman; après quoi

quoi il ſe retourna coucher ſans fermer la fenêtre. Le Marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiſſée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit : que pour lui il n'eût pas pû retrouver ſon lit dans l'obſcurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la Lune luiſoit bien fort dans la chambre. Le Marchand appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, ſe leva ſans lui repartir, ferma la fenêtre & ſe remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit : car ſa bale n'eût pas eû meilleur marché que les deux autres. Cependant l'Hôte & l'Hôteſſe crioient à la Chambriere d'allumer vite la chandelle : elle s'en mettoit en devoir, mais comme il arrive ordinairement, que plus l'on s'empreſſe, moins l'on avance, auſſi cette miſerable ſervante ſouffla les charbons plus d'une heure, ſans la pouvoir allumer ; l'Hôte & l'Hôteſſe lui diſoient mille maledictions, & les Receveurs crioient toûjours plus fort, de la chandelle. Enfin quand elle fut allumée, l'Hôte & l'Hôteſſe & la ſervante monterent à leur chambre, où n'ayant trouvé perſonne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainſi tous ceux du logis en allarme ; eux ſoûtenoient toûjours d'avoir vû & ouï un homme, & de lui avoir parlé. L'Hôte paſſa de l'autre

côté,

côté, & demanda aux Comédiens & aux Marchands ſi quelqu'un d'eux étoit ſorti ? ils dirent tous que non, à la reſerve de Monſieur, dit un des Marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre : car l'on n'a point donné de pot de chambre. L'Hôte cria fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les Receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé ; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils ſe retirerent. Si-tôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre pieces de toile qu'il avoit dérobées, & qu'il mit dans une des balés de la charette.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre diſgrace de Ragotin.

TOus les Heros & Heroïnes de la Troupe Comique partirent de bon matin, & prirent le grand chemin d'Alençon, & arriverent heureuſement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînerent & ſe repoſerent quelque tems, pendant lequel l'on mit en avant ſi l'on paſſeroit par Arſonnay, qui eſt un village à une lieue d'Alençon, ou ſi l'on prendroit de l'autre côté, pour éviter Barrée, qui eſt un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'Eté il y a de la bouë, où les chevaux enfoncent juſques aux ſangles; l'on conſulta là-deſſus le charetier, lequel aſſûra qu'il paſſeroit par-tout, ſes quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans; d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cens pas de mauvais chemin, & que celui des Communes de S. Pater, où il faudroit paſſer, n'étoit guéres plus beau & beaucoup plus long; qu'il n'y auroit que les

chevaux

chevaux & la charette qui entreroient dans la bouë, parce que les gens de pied paſſeroient dans les champs; quittes pour enjamber certaines faſcines, qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puiſſent pas entrer; on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilerent donc ce chemin-là. Mademoiſelle de l'Eſtoille dit qu'on l'avertît quand l'on en ſeroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angelique en dit autant, & ſemblablement la Caverne, qui apprehenda que la charette ne versât. Quand ils furent ſur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angelique deſcendit de la croupe du cheval de Ragotin, le Deſtin fit mettre pied à terre à l'Eſtoille, & l'on aida à la Caverne à deſcendre de la charette. Roquebrune monta ſur le cheval de l'Eſtoille & ſuivit Ragotin qui alloit après la charette: quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'eſpace que pour la charette, quoique le chemin fût fort large, ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou ſix païſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charetier de reculer. Le charetier leur crioit encore plus fort, Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aiſément que moi. De détourner ni à droit ni à gauche cela

ne

ne ſe pouvoit nullement ; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrieres inſondables. Les Voituriers voulant faire les mauvais, s'avancerent ſi bruſquement contre la charette, en criant ſi fort que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits & ſe jetterent dans les fondrieres ; le timonier ſe détourna tant ſoit peu ſur la gauche, ce qui fit avancer la rouë du même côté, qui pour ne trouver point de ferme, fit verſer la charette. Ragotin tout bouffi d'orgueil, & de colere, crioit comme un démoniaque contre les voituriers, & croyant de pouvoir paſſer au côté droit, où il ſembloit y avoir du vuide : car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de ſa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais ſon cheval s'embourba ſi fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de deſétriner promptement & deſarçonner à méme tems, & de mettre pied à terre : mais il enfonça juſques aux aiſſelles, & s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé juſques au menton. Cet accident ſi imprevû, fit arrêter tous ceux qui paſſoient dans les champs, pour penſer à y remedier. Le Poëte qui avoit toûjours bravé la Fortune, s'arrêta doucement, & fit reculer ſon cheval juſques à ce qu'il eût trouvé le ſec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fuſil

ſur

ſur l'épaule, & une épée au côté, reculerent ſans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut ſonger à remedier à tout ce deſordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par Monſieur Ragotin, & par ſon cheval, car ils étoient tous deux en grand peril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir; mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncerent juſques aux cuiſſes, & ils auroient encore enfoncé s'ils euſſent avancé davantage : tellement qu'après avoir ſondé en pluſieurs endroits ſans y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toûjours des expediens d'un homme de ſon naturel, dit, ſans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour ſortir Monſieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charette (qu'auſſi bien il la falloit décharger) & la lui attacher au col, & le faire tirer par les chevaux, qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette propoſition fit rire tous ceux de la compagnie; mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme quand la Rancune lui vouloit couper ſon chapeau ſur le viſage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le Charetier qui s'étoit hazardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin; il s'approcha de lui, & à diverſes repriſes

priſes le ſortit & le conduiſit dans le champ où étoient les Comédiennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en ſi bel équipage; elles s'en contraignirent pourtant tant quelles purent. Cependant le Charetier retourna ſon cheval, qui étant aſſez vigoureux ſortit avec un peu d'aide, & alla trouver les autres : enſuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même Charetier, qui étoient déja tous gâtez de la bouë, déchargerent la charette, la remuerent & la rechargerent. Elle fut auſſitôt réateleé, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine, car le harnois étoit tout rompu: mais Angelique ne voulut pas ſe remettre derriere lui, pour ne point gâter ſes habits. La Caverne dit quelle iroit bien à pied, ce que fit auſſi l'Eſtoille, que le Deſtin continua de conduire juſques aux Chênes verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve, en venant du Mans au Fauxbourg de Montfort, où ils s'arrêterent, n'oſant pas entrer dans la Ville, dans un ſi étrange deſordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bû, ils employerent le reſte du jour à faire ſecher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargez: car ils en avoient eu chacun en preſent de la Nobleſſe Mancelle. Les Comédiennes

nes ſoûperent legerement, à cauſe de la laſſitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea auſſi à ſe coucher de bonne heure. Les Comédiens ne ſe coucherent qu'après avoir bien ſoupé. Les uns & les autres étoient à leur premier ſommeil, environ les onze heures, quand une troupe de Cavaliers fraperent à la porte de l'Hôtellerie ; l'Hôte répondit que ſon logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à fraper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Deſtin, qui avoit toûjours Saldaigne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Eſtoille : mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la Lune, un homme qui avoit les mains liées par derriere, ce qu'ayant dit fort bas à ſes compagnons, qui étoient tous auſſi-bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit aſſez haut que c'étoit Monſieur de la Rapiniere qui avoit pris quelque voleur, car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion, quand ils ouïrent faire commandement à l'Hôte d'ouvrir de par le Roi. Mais pourquoi diable (dit la Rancune) ne l'a-t-il pas mené au Mans, ou à Beaumont le Vicomte, ou au pis aller à Freſnay ? car encore que ce Fauxbourg ſoit du Maine, il n'y a point

point de priſons ; il faut qu'il y ait là du myſtere! L'Hôte fut contraint d'ouvrir à la Rapiniere, qui entra avec dix Archers, leſquels menoient un homme attaché comme je vous viens de dire, & qui ne faiſoit que rire, ſur-tout quand il regardoit la Rapiniere, ce qu'il faiſoit fixement, contre l'ordinaire des Criminels; & c'eſt la premiere raiſon pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or vous ſaurez que la Rapiniere ayant appris que l'on avoit fait pluſieurs voleries, & pillé quelques maiſons champêtres, il ſe mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui & ſes Archers approchoient de la Forêt de Perſaine, ils virent un homme qui en ſortoit; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du Bois, ce qui fit juger à la Rapiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua ſi fort & ſes gens auſſi, qu'ils attraperent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rapiniere lui fit; mais qui ne parut point de l'être, au contraire il ſe mit à rire & à regarder fixement la Rapiniere, lequel tant plus il le conſideroit, tant plus il s'imaginoit de l'avoir vû autrefois, & il ne ſe trompoit pas: mais du tems qu'ils s'étoient vûs, l'on portoit les cheveux courts, & de grandes barbes, & cet homme-là avoit

la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits differens; tout cela lui en ôtoit la connoiſſance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuiſine qui étoit à doſſier à l'antique, & le laiſſa en la garde de deux Archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain le Deſtin ſe leva le premier, & en paſſant par la cuiſine, il vit les Archers endormis ſur une méchante paillaſſe, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit ſigne de s'approcher, ce qu'il fit; mais il fut fort étonné quand le priſonnier lui dit: Vous ſouvient-il quand vous futes attaqué à Paris ſur le Pont-neuf, où vous futes volé, & principalement d'une boëte de portrait? J'étois alors avec le Sieur de la Rapiniere, qui étoit notre Capitaine; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous ſavez tout ce qui ſe paſſa. J'ai appris que vous avez tout ſu de Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rapiniere vous a rendu votre boëte. Vous avez une belle occaſion de vous vanger de lui: car s'il me mene au Mans, comme il fera peut-être, j'y ſerai pendu ſans doute; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe. Il ne faudra que joindre votre dépoſition à la mienne; & puis vous ſavez comme va la Juſtice du Mans. Le

Deſ-

Deſtin le quitta & attendit que la Rapiniere fût levé. Ce fut pour-lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif, car il l'avertit du deſſein du Criminel en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla de s'en retourner, & de laiſſer ce miſerable. Il vouloit attendre que les Comédiennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour; mais le Deſtin lui dit franchement que l'Eſtoille ne le pourroit pas voir ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice Il lui dit de plus, que ſi le Vi-Bailly d'Alençon (qui eſt le Prévôt de ce Bailliage-là) ſavoit tout ce manege, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le priſonnier qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes Archers, & s'en alla ſans payer l'Hôteſſe (ce qui lui étoit aſſez ordinaire) & ſans remercier le Deſtin, tant il étoit troublé. Après ſon départ le Deſtin appella Roquebrune, l'Olive & le Décorateur, qu'il mena dans la Ville, & ils allerent directement au grand Jeu de Paume, où ils trouverent ſix Gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le Maître du tripot, & ceux qui étoient dans la Galerie ayant connu que c'étoient des Comédiens, dirent aux Joueurs que c'étoient des Comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les Joueurs acheverent leur partie, &

monterent dans une chambre pour ſe faire froter. tandis que le Deſtin traitoit avec le Maître du Jeu de Paume. Ces Gentilshommes étant deſcendus à demi vêtus, ſaluerent le Deſtin & lui demanderent toutes les particulïarités de la Troupe, de quel nombre de perſonnes elle étoit compoſée ? s'il y avoit de bons Acteurs ? s'ils avoient de beaux habits, & ſi les femmes étoient belles ? Le Deſtin répondit ſur tous ces chefs, enſuite de quoi ces Gentilshommes lui offrirent ſervice, & prierent le Maître de les accommoder, ajoûtant que s'ils avoient patience qu'ils fuſſent tout à fait habillez, qu'ils boiroient enſemble, ce que le Deſtin accepta pour faire des amis, en cas que Saldaigne le cherchât encore ; car il en avoit toûjours de l'apprehenſion. Cependant il convint du prix pour le louage du Tripot : Et enſuite le Decorateur alla chercher un Menuiſier pour bâtir le theâtre ſuivant le modelle qu'il lui bailla ; & les Joueurs étant habillez, le Deſtin s'approcha d'eux de ſi bonne grace, & avec ſa grand'mine leur fit paroître tant d'eſprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la Troupe étoit logée, & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes verts en Mont ſorts, ils lui dirent : Allons boire dans un qui ſera votre fait : nous voulons vous aider

der à faire le marché. Ils y allerent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de Vers & de Pieces de theâtre, enſuite de quoi ils firent grande amitié, & allerent avec lui voir les Comédiennes qui étoient ſur le point de dîner, ce qui fut cauſe que ces Gentilshommes ne demeurerent pas long-tems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent, ils leur offrirent ſervice & protection : car c'étoient des principaux de la Ville. Après le dîner l'on fit porter le Bagage Comique à la Coupe d'or, qui étoit le logis que le Deſtin avoit retenu, & quand le theâtre fut en état, ils commencerent à repreſenter. Nous les laiſſerons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentifs, & retournerons voir ce que fait Saldaigne depuis ſa chute.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne.

VOus avez vu dans le douziéme Chapitre de la ſeconde Partie de ce Roman, comme Saldaigne étoit demeuré dans un lit malade de ſa chûte, dans la maiſon du Baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ſes valets ſi yvres dans une Hôtellerie d'un Bourg diſtant de deux lieuës de ladite maiſon, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la Demoiſelle s'étoit ſauvée, & que l'autre homme que ſon Maitre leur avoit donné la ſuivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils ſe furent bien frotté les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'étirant, ils ſe mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il ſavoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, ſuivant l'ordre que ſon Maître lui en avoit donné: auſſi ils roulerent trois jours, au bout deſquels ils s'en retournerent trouver Saldaigne, qui n'étoit pas encore guéri de ſa chûte, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit ſauvée, mais

que

que l'homme que Monſieur de Verville leur avoit baillé la ſuivoit à cheval. Saldaigne penſa enrager à la reception de cette nouvelle, & bien prit à ſes valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe ; car s'il eût été debout, ou s'il eût pû ſe lever, ils n'euſſent pas ſeulement eſſuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton ; car il peſta ſi furieuſement contre eux, leur diſant toutes les injures imaginables, & ſe mit ſi fort en colere que ſon mal augmenta, & la fievre le reprit ; en ſorte que quand le Chirurgien vint pour le panſer, il appréhenda que la gangrene ne ſe mît à ſa jambe, tant elle étoit enflammée ; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il conta cet accident, lequel ſe douta bien de ce qui l'avoit cauſé, & qui alla auſſi-tôt voir Saldaigne, pour lui demander la cauſe de ſon alteration, ce qu'il ſavoit aſſez : car il avoit été averti par ſon valet de tout le ſuccès de l'affaire ; & l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla ſa douleur, en lui diſant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece, pour lui éviter la plus mauvaiſe affaire qui lui pût jamais arriver ; car, lui dit il, vous voyez bien que perſonne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que

ſi j'ai ſouffert que ma femme votre ſœur l'ait logée ceans, ce n'a été qu'à deſſein de la remettre entre les mains de ſon frere & de ſes amis. Dites-moi un peu, que ſeriez-vous dévenu ſi l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui eſt un crime capital, & que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la baſſeſſe de ſa naiſſance, & la profeſſion qu'elle fait, vous auroit excuſé de cette licence, & en cela vous vous flattez ; car apprenez qu'elle eſt fille de Gentilhomme & de Demoiſelle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte; & après tout, quand les moyens de la Juſtice auroient manqué, ſachez qu'elle a un frere qui s'en ſeroit vengé : car c'eſt un homme qui a du cœur, & vous l'avez éprouvé en pluſieurs rencontres; ce qui vous devroit obliger à avoir de l'eſtime pour lui, plûtôt que de le perſecuter, comme vous faites. Il eſt tems de ceſſer ces vaines pourſuites, où vous pourriez à la fin ſuccomber : car vous ſavez bien que le deſeſpoir fait tout hazarder ; il vaut donc mieux pour vous le laiſſer en paix. Ce diſcours qui devoit obliger Saldaigne à rentrer en lui-même, ne ſervit qu'à lui redoubler ſa rage, & à lui faire prendre d'étranges réſolutions, qu'il diſſimula en préſence de Verville, & qu'il tâcha depuis

à executer. Il ſe dépêcha de guerir, & ſi-tôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, & à même tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit de trouver la Troupe ; mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il ſe reſolut d'y aller. Il paſſa par Vivain, où il fit repaître ſes gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au Logis du Coq-hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur ; c'étoient les Marchands de toile qui étans allés au Marché à Beaumont, s'étoient apperçûs du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'Hôteſſe, qui en criant bien fort, leur ſoûtenoit qu'elle n'en étoit pas reſponſable, puiſqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs bales à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres ; & les Marchands repliquoient : Cela eſt vrai, mais que diable aviez-vous à faire d'y mettre coucher ces Bâteleurs ? car ſans doute c'eſt eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'Hôteſſe, trouvâtes-vous vos bales crevées, ou les cordes défaites ? Non, diſoient les Marchands, & c'eſt ce qui nous étonne ! car elles étoient nouées comme ſi nous-mêmes l'euſſions fait. Or allez-vous promener, dit l'Hôteſſe. Les Marchands vouloient

repliquer, quand Saldaigne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres Marchands, voyant tant de gens, & de ſi mauvaiſe mine, furent contraints de faire ſilence, & attendirent leur départ, pour recommencer leur diſpute avec l'Hôteſſe. Après que Saldaigne & ſes gens & ſes chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penſer aux moyens de ſe venger ſur le Deſtin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi ſa proye; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des reſolutions brutales. Le lendemain il alla à la Comédie avec ſes Compagnons qu'il fit paſſer devant, & paya pour quatre: ils n'étoient connus de perſonne, ainſi il leur fut facile de paſſer pour étrangers; pour lui il entra le viſage couvert de ſon manteau, & la tête enfoncée dans ſon chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'aſſit & aſſiſta à la Comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de ſatisfaction: car tous admirerent l'Eſtoille, qui repréſenta ce jour-là la Cleopatre de la pompeuſe Tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldaigne & ſes gens demeurerent dans le jeu de paume, reſolus d'y attaquer le Deſtin. Mais cette Troupe avoit

avoit ſi fort gagné les bonnes graces de toute la Nobleſſe, & de tous les honnêtes Bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la compoſoient n'alloient point au Theâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec grand Cortége. Ce jour-là une jeune Dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit Madame de Villefleur, convia les Comédiennes à ſouper; (ce que Saldaigne put facilement entendre:) elles s'en excuſerent civilement; mais voyant qu'elle perſiſtoit de ſi bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enſuite elles ſe retirerent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces Gentilshommes qui jouoient à la paume quand le Deſtin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres: ce qui rompit le mauvais deſſein de Saldaigne, qui n'oſa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec leſquels il n'eût pas trouvé ſon compte. Mais il s'aviſa de la plus inſigne méchanceté que l'on puiſſe imaginer, qui fut d'enlever l'Eſtoille quand elle ſortiroit de chez Madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y oppoſer à la faveur de la nuit. Les trois Comédiennes y allerent ſouper & paſſer la veillée. Or, comme je vous ai déja dit, cette Dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit à ſa maiſon toute la belle com-

pagnie, qui augmenta ce ſoir-là, à cauſe des Comédiennes. Or Saldaigne s'étoit imaginé d'enlever l'Eſtoille avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie lors que le valet du Deſtin la conduiſoit, ſuivant la maudite invention de la Rapiniere. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de ſes laquais, lequel il poſta à la porte de la maiſon de ladite Dame de Villefleur, qui étoit ſituée dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui ſeroit facile de faire ſortir l'Eſtoille ſous quelque prétexte, & la monter promptement ſur le cheval, avec l'aide de ſes trois hommes qui battoient l'eſtrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il ſe repaiſſoit de ces vaines chimeres, & tenoit déja la proye en imagination; mais il arriva qu'un homme d'Egliſe, qui n'étoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout, & bien ſouvent de rien; car il frequentoit les honorables compagnies, & aimoit ſi fort la Comédie qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les Comédiens qui venoient à Alençon, & l'avoit fait fort étroitement avec ceux de notre illuſtre Troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez Madame de Villefleur: & ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride: & l'ayant enquis à qui il étoit, & ce qu'il

qu'il faiſoit là, & ſi ſon Maître étoit dans la maiſon? & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes réponſes, il monta à la Salle où étoit la Compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vû, & qu'il avoit ouï marcher des perſonnes à l'entrée de la petite ruë. Le Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toûjours l'imagination frapée de Saldaigne, ne douta point que ce ne fût lui : pourtant il n'en avoit rien dit à perſonne, mais il avoit mené tous ſes Compagnons chez Madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux Demoiſelles qui y veilloient : mais ayant appris de la bouche de l'Eccleſiaſtique ce que vous venez d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldaigne, qui vouloit hazarder un ſecond enlevement de ſa chere Eſtoille. L'on conſulta ce que l'on devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'évenement, & que ſi perſonne ne paroiſſoit devant l'heure de la retraite, l'on ſortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occaſions. Mais l'on ne demeura pas long tems, qu'un homme inconnu entra & demanda Mademoiſelle de l'Eſtoille, à laquelle il dit qu'une Demoiſelle de ſes amies lui vouloit dire un mot à la ruë, & qu'elle la prioit de deſcendre pour un moment. L'on jugea

alors que c'étoit par ce moyen que Saldaigne vouloit réuſſir en ſon deſſein : ce qui obligea tous ceux de la Compagnie à ſe mettre en état de le bien recevoir. L'on ne trouva pas bon qu'aucune des Comédiennes deſcendît, mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de Madame de Villefleur, que Saldaigne ſaiſit auſſi-tôt, croyant que ce fût l'Eſtoille. Mais il fut bien étonné quand il ſe trouva inveſti d'un grand nombre d'hommes armés : car il en étoit paſſé une partie par une porte qui eſt ſur la grande place, & les autres par la porte ordinaire; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, & ſans conſiderer ſi ſes gens s'étoient joints à lui, il tira un coup de piſtolet, dont un des Comédiens fut bleſſé legerement, mais qui fut ſuivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea ſur lui. Ses gens qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le ſecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on employe pour aſſaſſiner quelqu'un, qui s'enfuyent quand ils trouvent de la reſiſtance : autant en firent les Compagnons de Saldaigne qui étoit tombé, car il avoit un coup de piſtolet a la tête, & deux dans le corps. L'on apporta de la lumiere pour le regarder, mais perſonne ne le connut que les Comédiens & Comédiennes qui aſſûrerent

que

que c'étoit Saldaigne; on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cauſe que l'on aida à ſon laquais à le mettre de travers ſur ſon cheval. Il le mena à ſon logis, où on lui reconnut encore quelque ſigne de vie, ce qui obligea l'Hôte à le faire panſer; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en ſon pays, où il fut reçû par ſes Sœurs & leurs Maris : elles le pleurerent par contenance; mais dans leur cœur elles furent très-aiſes de ſa mort. Et j'oſerois croire que Madame de S. Far eût bien voulu que ſon brutal de Mari eût eu un pareil ſort: & il le devoit avoir à cauſe de la ſympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire un jugement temeraire. La Juſtice ſe mit en devoir de faire quelques formalités : mais n'ayant trouvé perſonne, & perſonne ne ſe plaignant; d'ailleurs que ceux qui pouvoient être ſoupçonnés étoient des principaux Gentilshommes de la Ville ; cela demeura dans le ſilence. Les Comédiennes furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldaigne, dont elles ſe réjouïrent fort, étant alors en aſſûrance. Car par-tout elles n'avoient que des amis, & par-tout ce ſeul ennemi; car il les ſuivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Hiſtoire de la Caverne.

LE Deſtin avec l'Olive allerent le lendemain chez le Prêtre que l'on appelloit Monſieur le Prieur de Saint-Louis (qui eſt un titre plûtôt honorable que lucratif, d'une petite Egliſe qui eſt ſituée dans une Iſle que fait la Riviere de Sarthe entre les Ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par ſon moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui enſuite les avoit mis dans un parfait repos, puiſqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeſte du miſerable Saldaigne, qui continuoit toûjours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner ſi les Comédiens & Comédiennes de cette Troupe avoient reçû ce bien-fait d'un Prêtre, puiſque vous avez pu voir dans les Avantures Comiques de cette illuſtre Hiſtoire, les bons offices que trois ou quatre Curés leur avoient rendus, tant dans le Logis où l'on ſe battoit la nuit, & quel ſoin de loger & garder Angelique, après qu'elle fut retrouvée ; & autres que vous avez pu remarquer, & que

vous

vous verrez encore à la ſuite. Ce *Prieur* qui n'avoit fait que ſimplement connoiſſance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en ſorte qu'ils ſe viſiterent depuis, & mangerent ſouvent enſemble. Or un jour que Monſieur de S. Louis étoit dans la chambre des Comédiennes, (c'étoit un Vendredi que l'on ne repréſentoit pas) le Deſtin & l'Eſtoille prierent la Caverne d'achever ſon Hiſtoire ; elle eut un peu de peine à s'y reſoudre : mais enfin elle touſſa trois ou quatre fois, & cracha bien autant, l'on dit qu'elle ſe moucha auſſi & ſe mit en état de parler, quand Monſieur de S. Louis voulut ſortir, croyant qu'il y eût quelque ſecret myſtere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu ; mais il fut arrêté par tous ceux de la Troupe, qui l'aſſûrerent qu'ils ſeroient très-aiſes qu'il apprît leurs avantures : Et j'oſe croire, dit l'Eſtoille, (qui avoit l'eſprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu juſ. qu'à l'âge où vous êtes, ſans en avoir éprouvé quelques unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toûjours porté la Soutane. Ces paroles démonterent un peu le Prieur, qui leur avoua franchement que ſes avantures ne rempliroient pas mal une partie de Roman, au lieu des Hiſtoires fabuleuſes que l'on y met le plus ſouvent. L'Eſtoille lui repartit, qu'elle

qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la premiere requiſition qui lui en ſeroit faite : ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit ſon Hiſtoire en cette ſorte : Le Levrier qui nous fit peur, interrompit ce que vous allez apprendre : La propoſition que le Baron de Sigognat fit faire à ma Mere (par le Curé) de l'épouſer, la rendit auſſi affligée que j'en étois joyeuſe, comme je vous ai déja dit ; & ce qui augmentoit ſon affliction, c'étoit de ne ſavoir par quel moyen ſortir de ſon Château. De le faire ſeule, nous n'euſſions pû aller guére loin qu'il ne nous eût fait ſuivre & reprendre, & enſuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hazarder à perdre nos nipes, qui étoit le ſeul moyen qui nous reſtoit pour ſubſiſter ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plauſible. Ce Baron qui avoit toûjours été un homme farouche, & ſans humanité, ayant paſſé de l'excès de l'inſenſibilité brutale à la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'amour qu'il n'avoit jamais reſſentie; ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de ſa maladie ma Mere s'entremit de le ſervir, mais ſon mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de ſon lit; ce qu'elle ayant apper-

çû,

çû, (comme elle étoit femme d'eſprit) elle dit à ſes Domeſtiques, qu'elle & ſa fille leur étoient plutôt des ſujets d'empêchement que néceſſaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter, & une charette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y réſoudre ; mais le Curé ſurvenant, & ayant reconnu que Monſieur le Baron étoit en rêverie, ſe mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit néceſſaire. Le lendemain nous fimes charger notre équipage ; & après avoir pris congé des Domeſtiques, & principalement de cet obligeant Curé, nous allâmes coucher à une petite Ville de Perigord, dont je n'ai pas retenu le nom ; mais je ſai bien que c'étoit celle où l'on alla querir un Chirurgien pour panſer ma Mere, qui avoit été bleſſée quand les gens du Baron de Sigognat nous prirent pour les Bohémiens. Nous deſcendimes dans un Logis, où l'on nous prit auſſi-tôt pour ce que nous étions : car une Chambriere dit aſſez haut, Courage, l'on fera la Comédie, puiſque voici l'autre partie de la Troupe arrivée ; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déja quelque débris de Caravane Comique, dont nous fumes très aiſes ; parce que nous pourrions faire Troupe, & ainſi gagner notre vie. Nous ne nous trompames

pames point, car le lendemain (après que nous eûmes congedié la charette & les chevaux) deux Comédiens, qui avoient appris notre arrrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs Compagnons avec ſa femme les avoit quittés; & que ſi nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma Mere qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre Femme qui étoit reſtée, les ſeconds; & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous repréſentâmes environ quinze jours, cette Ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma Mere preſſa d'en ſortir, & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce Baron étant guéri, ne nous cherchât, & ne nous fît quelque inſulte. Nous fimes environ quarante lieues ſans nous arrêter: & à la premiere Ville où nous repréſentames, le Maître de la Troupe que l'on appelloit Bellefleur, parla de mariage à ma Mere; mais elle le remercia & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être ſon Galant, parce qu'elle étoit déja avancée en âge, & qu'elle avoit réſolu de ne ſe remarier jamais. Bellefleur ayant appris une ſi ferme

ferme reſolution, ne lui en parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec ſuccès; je devins grande, & ma Mere ſi valetudinaire qu'elle ne pouvoit plus repréſenter; comme j'avois exercé avec la ſatisfaction des Auditeurs & l'approbation de la Troupe, je fus ſubrogée en ſa place. Bellefleur qui ne l'avoit pû avoir en mariage, me demanda à elle pour être ſa Femme; mais elle ne lui répondit pas ſelon ſon déſir, car elle eût bien voulu trouver quelque occaſion pour ſe retirer à Marſeille. Mais étant tombée malade à Troye en Champagne, & appréhendant de me laiſſer ſeule, elle me communiqua le deſſein de Bellefleur. La néceſſité préſente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs, que c'étoit un fort honnête homme. Il eſt vrai qu'il eût pu être mon Pere. Ma Mere eut donc la ſatisfaction de me voir mariée, & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une Fille le peut être: mais comme le tems guérit tout nous reprimes notre exercice, & quelque tems après je devins groſſe Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angelique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verſer, ſi je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit pourſuivre,

ſuivre, le Deſtin l'interrompit, lui diſant, qu'elle ne pouvoit eſperer à l'avenir que toute ſorte de ſatisfaction, puiſqu'un Seigneur tel qu'étoit Leandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun Proverbe, que *Lupus in fabula*: excuſez ces trois mots de Latin aſſez faciles à entendre; auſſi comme la Caverne alloit achever ſon Hiſtoire, Leandre entra & ſalua tous ceux de la Compagnie. Il étoit vêtu de noir, & ſuivi de trois Laquais auſſi vêtus de noir; ce qui donna aſſez à connoître que ſon Pere étoit mort. Le Prieur de S. Louis ſortit, & s'en alla; & je finis ici ce Chapitre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.

APrès que Leandre eut fait toutes les cérémonies de ſon arrivée, le Deſtin lui dit qu'il le falloit conſoler de la mort de ſon Pere, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiſſez. Leandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de ſon pere il y avoit long-temps qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne ſeroit pas ſeant que je paruſſe ſur le Theâtre ſi tôt & ſi près de mon Païs natal; il faut donc s'il vous plaît que je demeure dans la Troupe ſans repreſenter juſques à ce que nous ſoyons éloignés d'ici. Cette propoſition fut approuvée de tous; enſuite de quo l'Eſtoille lui dit: Monſieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres & comme il vous plaît que nous vous appellions à preſent. Surquoi Leandre lui répondit: Le titre de mon pere étoit le Baron de Roche-pierre, lequel je pourrois porter; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Leandre: nom ſous lequel j'ai été ſi heureux que d'agréer à ma chere Angelique. C'eſt donc

donc ce nom-là que je veux porter juſques à la mort, tant pour cette raiſon que pour vous faire voir que je veux executer ponctuellement la réſolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la Troupe. Enſuite de cette declaration, les embraſſades redoublerent, beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, & tous approuverent la reſolution de Leandre, lequel s'étant approché d'Angelique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle répondit avec tant d'eſprit, que Leandre en fut d'autant plus confirmé en ſa reſolution. Je vous aurois volontiers fait le recit de leur entretien & de la maniere qu'il ſe paſſa; mais je ne ſuis pas amoureux comme ils étoient. Leandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des Fermiers dans toutes ſes Terres, & qu'il leur avoit fait avancer chacun ſix mois, ce qui pouvoit monter à ſix mille livres, qu'il avoit apporté afin que la Troupe ne manquât de rien. A ce diſcours, grands remercimens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers Chapitres, s'avança pour dire, que puiſque Monſieur Leandre ne vouloit pas repreſenter en ce Païs, qu'on pouvoit bien lui bailler

ſes

ſes rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune (qui *étoit* ſon antipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux, qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie; enſuite de quoi le Deſtin dit que l'on y aviſeroit, & qu'en attendant la Caverne pourroit achever ſon Hiſtoire, & qu'il ſeroit bon d'envoyer querir le Prieur de S. Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la ſuite; & afin que plus facilement il nous debitât la ſienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas neceſſaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainſi.

Je ſuis demeurée au temps de mon accouchement d'Angelique. Je vous ai dit auſſi que deux Comédiens nous vinrent trouver pour nous perſuader de faire Troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnumes notre Poëte; mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repreſenter la Comédie du Menteur, de l'incomparable Monſieur Corneille, dans une Ville de Flandres, où nous étions alors; un laquais d'une Dame qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller

yvrogner, & auſſi tôt une autre Dame prit place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y aſſeoir, & la trouva priſe, elle dit civilement à celle qui l'occupoit, que c'étoit-là ſa chaiſe, & qu'elle la prioit de la lui laiſſer. L'autre répondit, que ſi cette chaiſe étoit ſienne, qu'elle la pourroit prendre; mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmenterent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les Dames ſe tiroient les unes les autres, ce qui auroit été peu; mais les hommes s'en mêlerent, les parens de chaque Parti en formerent un chacun: l'on crioit, l'on ſe pouſſoit, & nous regardions le Jeu, par les ouvertures des tentes du theâtre. Mon mari qui devoit faire le perſonnage de Dorante, avoit ſon épée au côté; quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il ſauta du theâtre en bas, & ſe jetta dans la mêlée ayant auſſi l'épée à la main, tâchant d'appaiſer le tumulte: quand quelqu'un de l'un des Partis (le prenant ſans doute pour être du contraire au ſien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer: car s'il s'en fût apperçû, il lui eût bien baillé le change, car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur, il tomba & tout le monde

monde s'enfuit. Je me jettai en bas du theâtre & m'approchai de mon mari, que je trouvai ſans vie. Angelique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) ſe joignit à moi, avec tous ceux de la Troupe; notre recours fut à verſer des larmes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari, après qu'il eut été viſité par la Juſtice, qui me demanda ſi je voulois me faire partie, à quoi je répondis que je n'en avois pas le moyen. Nous ſortimes de la Ville, & la neceſſité nous contraignit de repreſenter pour gagner notre vie, bien que notre Troupe ne fût pas guéres bonne, le principal Acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois ſi affligée que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angelique qui ſe faiſoit grande, ſuppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une Ville de Hollande, où vous nous vintes trouver, vous Monſieur le Deſtin, Mademoiſelle votre Sœur & la Rancune. Vous vous offrites de repreſenter avec nous, & nous fumes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre Compagnie. Le reſte de mes avantures a été commun entre nous, comme vous ne ſavez que trop, au moins depuis Tours, où notre Portier tua un des Fuſiliers de l'Intendant, juſques en cette Ville d'Alençon. La Caverne finit

ainſi ſon hiſtoire, en verſant beaucoup de larmes, ce que fit auſſi l'Eſtoille en l'embraſſant, & la conſolant du mieux qu'elle put, de ſes malheurs, qui veritablement n'étoient pas mediocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit ſujet de ſe conſoler, attendu l'alliance de Leandre. La Caverne ſanglotoit ſi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce Chapitre.

CHA-

CHAPITRE IX.

La Rancune deſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Eſtoille. Et l'arrivée d'un Caroſſe plein de Nobleſſe, & autres Avantures de Ragotin.

LA Comédie alloit toûjours avant, & l'on repreſentoit tous les jours avec grande ſatisfaction de l'Auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun deſordre, parce que Ragotin tenoit ſon rang derriere la Scéne, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle & dont il grondoit ſouvent; mais on lui donnoit eſperance, que quand il ſeroit temps, qu'on le feroit repreſenter: il s'en plaignoit preſque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus méfiable de tous les hommes. Mais comme il l'en preſſoit une fois extraordinairement, la Rancune lui dit, Monſieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore: car apprenez qu'il y a grande difference du Barreau au Theâtre; ſi l'on n'y eſt bien hardi, l'on s'interrompt facilement: & puis la de-

clamation des vers eſt plus difficile que vous ne penſez. Il faut obſerver la ponctuation des periodes ; & ne faire pas paroître que ce ſoit de la Poëſie, mais les prononcer comme ſi c'étoit de la Proſe : & il ne faut pas les chanter, ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaiſe grace ; & il y faut être bien aſſûré, & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps, & pour vous accoûtumer au theâtre, repreſentez ſous le maſque à la farce : vous y pourrez faire le ſecond Zani : nous avons un habit qui vous ſera fort propre ; (c'étoit celui d'un petit garcon qui faiſoit quelquefois ce perſonnage-là, & que l'on appelloit Godenot) il en faut parler à Monſieur le Deſtin & à Mademoiſelle de l'Eſtoille, ce qu'ils firent le jour même, & il fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce perſonnage-là. Il fut inſtruit par la Rancune (qui, comme vous avez vû au premier tome de ce Roman, s'enfarinoit à la farce) de ce qu'il devoit dire. Le ſujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuſe, que la Rancune démêloit en faveur du Deſtin. Comme il ſe preparoit à executer ce negoce, Ragotin parut ſur la Scéne, auquel la Rancune demande en ces termes : Petit garçon, mon

mon petit Godenot, où vas-tu ſi empreſſé? puis s'adreſſant à la compagnie (après lui avoir paſſé la main ſous le menton, & trouvé ſa barbe) Meſſieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la metamorphoſe des Fourmis en Pigmées (auxquelles les gruës ſont la guerre) étoit une fable; mais à preſent je change de ſentiment: car ſans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme reſſuſcité, pour lequel l'on a fait (il y a environ ſept ou huit cens ans) une chanſon que je ſuis reſolu de vous dire: écoutez bien.

CHANSON.

Mon Pere m'a donné mari.
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?
Il n'eſt pas plus grand qu'une Fourmi.
Hé! qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? qu'eſt ce?
Qu'eſt-ce que d'un homme,
S'il n'eſt, s'il n'eſt homme?
Qu'eſt-ce que d'un homme ſi petit?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin, & faiſoit des poſtures qui faiſoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reſte de la Chanſon, comme choſe ſuperfluë à notre Roman.

Après que la Rancune eut achevé ſa Chanſon, il montra Ragotin, & dit:

le voici reſſuſcité; & en diſant cela il dénoua le cordon avec lequel ſon maſque étoit attaché, de ſorte qu'il parut à viſage decouvert, non pas ſans rougir de honte & de colere tout enſemble. Il fit pourtant de neceſſité vertu; & pour ſe venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de ſa Chanſon en i, comme cribli, trouvi, &c. & que c'étoit très-mal parlé, qu'il falloit dire, trouva ou trouvai. Mais la Rancune lui répartit, C'eſt vous, Monſieur, qui êtes un grand ignorant, pour un petit homme: car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'étoit une Chanſon ſi vieille, que ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les Chanſons que l'on a fait en France, depuis que l'on y a fait des Chanſons, ma Chanſon ſeroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'eſt l'Idiome de cette Province de Normandie, où cette Chanſon a été faite? & qui n'eſt pas ſi mal à propos, comme vous vous imaginez. Car puiſque ſelon ce fameux Savoyard Monſieur de Vaugelas qui a reformé la langue Françoiſe, l'on ne ſauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver: ceux du temps que l'on fit cette Chanſon étoient en uſage; & comme ce qui eſt le plus ancien eſt toûjours

le meilleur, ma Chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, Monſieur Ragotin, pourquoi eſt-ce que puiſque l'on dit de quelqu'un, il monta à cheval, & il entra en ſa maiſon, que l'on ne dit pas *il deſcenda & il ſorta*, mais il deſcendit, & il ſortit? Il s'enſuit donc que l'on peut dire, il entrit, & il montit, & ainſi de tous les termes ſemblables. Or puiſqu'il n'y a que l'uſage qui leur donne le cours, c'eſt auſſi l'uſage qui fait paſſer ma Chanſon. Comme Ragotin vouloit repartir, le Deſtin entra ſur la Scéne ſe plaignant de la longueur de ſon valet la Rancune, & l'ayant trouvé en differend avec Ragotin, il leur demanda le ſujet de leur diſpute, qu'il ne put jamais apprendre; car ils ſe mirent à parler tous à la fois, & ſi haut qu'il s'impatienta, & pouſſa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle ſorte qu'ils le baloterent long-temps d'un bout du theâtre à l'autre, juſques à ce que Ragotin tomba ſur les mains, & marcha ainſi juſqu'aux tentes du theâtre, ſous leſquelles il paſſa. Tous les Auditeurs ſe leverent pour voir cette badinerie, & ſortirent de leurs places, proteſtans aux Comediens que cette ſaillie valoit mieux que leur farce, qu'auſſi-bien ils n'auroient pû achever: car les Demoi-

ſelles, & les autres Acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du theâtre, rioient ſi fort, qu'il leur eût été impoſſible. Nonobſtant cette boutade, Ragotin perſecutoit ſans ceſſe la Rancune, de le mettre aux bonnes graces de l'Eſtoille, & pour ce ſujet il lui donnoit ſouvent des repas, ce qui ne deplaiſoit pas à la Rancune, qui tenoit toûjours le bec en l'eau au petit homme: mais comme il étoit frapé d'un même trait, il n'oſoit parler à cette belle, ni pour lui, ni pour Ragotin, lequel le preſſa une fois ſi fort, qu'il fut obligé de lui dire: Monſieur Ragotin, cette Eſtoille eſt ſans doute de la nature de celles du Ciel, que les Aſtrologues appellent errantes; car auſſi tôt que je lui ouvre le diſcours de votre paſſion, elle me laiſſe ſans me répondre. Mais comment me répondroit-elle, puiſqu'elle ne m'écoute pas? Mais je crois avoir découvert le ſujet qui la rend de ſi difficile abord. Ceci vous ſurprendra ſans doute; mais il faut être preparé à tout évenement. Ce Monſieur le Deſtin qu'elle appelle ſon frere, ne lui eſt rien moins que cela: je les ſurpris il y a quelques jours, ſe faiſant des careſſes fort éloignées d'un frere & d'une ſœur ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plûtôt ſon Galand: & je ſuis le plus trompé du monde,

ſi quand Leandre & Angelique ſe marieront, ils n'en font le même. Sans cela elle ſeroit bien dégoûtée de mépriſer votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de merite, ſans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chaſſer de votre cœur cette paſſion, puiſqu'elle ne peut ſervir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut ſi aſſommé de ce diſcours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en diſant ſept ou huit fois à ſon ordinaire, ſerviteur, ſerviteur, &c. Enſuite Ragotin s'aviſa d'aller faire un voyage à Beaumont le Vicomte, petite Ville diſtante d'environ cinq lieuës d'Alençon, & où l'on tient un beau Marché tous les lundis de chaque ſemaine; il voulut choiſir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit ſavoir à tous ceux de la Troupe, leur diſant que c'étoit pour retirer quelque ſomme d'argent qu'un des Marchands de cette Ville-là lui devoit, ce que tous trouverent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire? car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter. Il n'importe (dit Ragotin) j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des Marchands de cette

Ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. Il en chercha un par-tout, ſans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un Marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit le lundi prochain au Marché à Beaumont, & ayant appris que c'étoit ſa reſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le Marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſi-tôt que la lune ſeroit levée, qui étoit environ une heure après minuit; ce qui fut executé. Or un peu devant qu'ils ſe miſſent en chemin, il étoit parti un pauvre Cloutier, lequel avoit accoûtumé de ſuivre les Marchez pour debiter ſes cloux, & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit ſur ſon dos dans une beſace. Ce Cloutier étant en chemin, & n'entendant, ni ne voyant perſonne devant ni derriere lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le ſaiſit, quand il penſa qu'il lui falloit paſſer tout proche des Fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus, ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, & ſe coucher ſur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un paſſât, & où il s'endormit. Quelque peu de temps après, le Marchand & Ragotin paſſerent; ils alloient au petit

tit pas & ne diſoient mot ; car Ragotin rêvoit au diſcours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du Gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le Marchand s'accorda par complaiſance. Ils avancerent juſques au milieu des pilliers pour compter & auſſi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort ſec. Ragotin qui avoit toûjours des penſées dignes de ſon eſprit, dit au Marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des pilliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton; car comme j'ai dit, il étoit roide & fort ſec; & après avoir vû qu'il y en avoit quatorze de pendus, ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuerent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le Marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort Hola ho, veux tu venir avec nous ? Le Cloutier, qui ne dormoit pas ferme, ſe leva auſſi-tôt de ſon poſte, & en ſe levant cria auſſi bien fort, J'y vais, j'y vais, attendez-moi; & ſe mit à les ſuivre. Alors le Marchand & Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, ſe mirent à courir bien fort; & le Cloutier ſe mit auſſi à courir, en criant toûjours plus fort, attendez moi;

& comme il couroit, les fers & les cloux qu'il portoit faiſoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du Marchand ; car ils crûrent pour lors que c'étoit veritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'Ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de ſpectre qui n'en traîne après ſoi ;) ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant ſaiſis en telle ſorte, que leurs jambes ne les pouvant plus ſoutenir, ils furent contraints de ſe coucher par terre, où le Cloutier les trouva, & qui fit deloger la peur de leur cœur, par un bon jour qu'il leur donna, ajoûtant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à ſe raſſûrer, mais après avoir reconnu le Cloutier, ils ſe leverent & continuerent heureuſement leur chemin juſques à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la Troupe qui ſortoient de table, auxquels il raconta ſon avanture, qui les penſa faire mourir de rire : les Demoiſelles en faiſoient de ſi grands éclats, qu'on les entendoit de l'autre bout de la ruë, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un caroſſe rempli de Nobleſſe Campagnarde. C'étoit un Gentilhomme qu'on appelloit

Mon-

Monſieur de la Freſnaye. Il marioit ſa fille unique, & il venoit prier les Comédiens de repreſenter chez lui le jour de ſes Nôces. Cette fille qui n'étoit pas des plus ſpirituelles du monde, leur dit qu'elle deſiroit que l'on jouât la Silvie de Mairet. Les Comédiennes ſe contraignirent beaucoup pour ne rire pas, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une; car ils ne l'avoient plus. La Demoiſelle répondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoûtant qu'elle avoit toutes les Paſtorales, celles de Racan, la belle Pêcheuſe, le Contraire en amour, Ploncidon, le Mercier, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, diſoit-elle, cela eſt propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maiſons aux champs; & d'ailleurs les habits ne coûtent gueres; il ne ſe faut point mettre en peine d'en avoir de ſomptueux, comme quand il faut repreſenter la mort de Pompée, le Cinna, Heraclius, ou la Rodogune. Et puis, les vers des Paſtorales ne ſont pas ſi ampoulez comme ceux des Poëmes graves: & ce genre paſtoral eſt plus conforme à la ſimplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillez que de feuilles de Figuier, même après leur peché. Son Pere & ſa Mere écoutoient ce diſcours avec admiration, s'imaginant que les

plus excellens Orateurs du Royaume n'auroient ſû debiter de ſi riches penſées, ni en termes ſi relevez. Les Comédiens demanderent du tems pour ſe preparer, & on leur donna huit jours. La Compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le Prieur de S. Louis entra. L'Eſtoille lui dit qu'il avoit bien fait de venir : car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'aquitter de ſa promeſſe ; à quoi il ne lui falloit guere de perſuaſion, puiſqu'il venoit pour ce ſujet. Les Comédiennes s'aſſirent ſur un lit, & les Comédiens dans des chaiſes. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit perſonne, s'il fût ſurvenu quelqu'un. L'on fit ſilence, & le Prieur debuta comme vous allez voir au ſuivant Chapitre, ſi vous prenez la peine de le lire.

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de Saint Louis, & l'arrivée de Monſieur de Verville.

LE commencement de cette Hiſtoire ne peut vous être qu'ennuieux, puiſqu'il eſt Généalogique ; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, neceſſaire, pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma Patrie; peut-être qu'ailleurs j'aurois pû paſſer pour autre que je ne ſuis, bien que ne l'aye jamais fait; j'ai toûjours été fort ſincere en ce point-là. Je ſuis donc natif de cette Ville: les femmes de mes deux grands Peres étoient Demoiſelles, & il y avoit du *de*, à leur ſur-nom. Mais comme vous ſavez que les fils aînez emportent preſque tout le bien, & qu'il en reſte fort peu pour les autres garçons, & pour les filles, (ſuivant l'ordre du Coûtumier de cette Province,) on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'Ordre Eccleſiaſtique ou Religieux, ou en les mariant à des perſonnes de moindre condition, pourvû qu'ils

qu'ils ſoient honnêtes gens, & qu'ils ayent du bien, ſuivant le proverbe qui court en ce pays, Plus de profit & moins d'honneur. Proverbe qui depuis long tems a paſſé les limites de cette Province, & s'eſt épandu par tout le Royaume. Auſſi mes grands-Meres furent mariées à des Marchands, l'un de Draps de laine, & l'autre de Toiles. Le Pere de mon Pere avoit quatre fils, dont mon Pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma Mere avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au ſecond fils de ce Marchand Drapier, lequel avoit quitté le commerce, pour s'adonner à la chicane; ce qui eſt cauſe que je n'ai pas eu tant de bien que j'euſſe pu avoir. Mon Pere qui avoit beaucoup gagné au commerce, & qui avoit épouſé en premieres noces une femme fort riche qui mourut ſans enfans, étoit déja fort avancé en âge quand il épouſa ma Mere, qui conſentit à ce mariage plutôt par obéïſſance que par inclination: auſſi il y avoit plutôt de l'averſion de ſon côté que de l'amour; ce qui fut ſans doute la cauſe, qu'ils demeurerent treize ans mariez, & quaſi hors d'eſperance d'avoir des enfans; mais enfin ma Mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire ſon fruit, ce fut avec une peine extrême: car elle demeura quatre jours

au mal de l'enfantement : à la fin elle accoucha de moi, ſur le ſoir du quatriéme jour. Mon Pere qui avoit été occupé pendant ce tems là, à faire condamner un homme à être pendu, (parce qu'il avoit tué un ſien frere) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joye, quand les femmes qu'il avoit laiſſées dans ſa maiſon pour ſecourir ma Mere, le feliciterent de la naiſſance de ſon fils. Ils les regala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc, en guiſe de cidre poiré; lui-même me l'a raconté pluſieurs fois. Je fus baptiſé deux jours après ma naiſſance : le nom que l'on m'impoſa ne fait rien à mon hiſtoire. J'eus pour Parrain un Seigneur de Place fort riche, dont mon Pere étoit voiſin, lequel ayant appris de Madame ſa femme la groſſeſſe de ma Mere, après un ſi long tems de mariage comme j'ai dit, il lui demanda ſon fruit, pour le preſenter au baptême : ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma Mere n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand ſoin, & un peu trop délicatement, pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne ſerois pas ſot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon Parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique ma-

mariée à un Gentilhomme Parent de ma Mere. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an; mais qui étoient auſſi brutaux, que je faiſois paroître d'eſprit; ce qui obligeoit mon Parrain à m'envoyer querir, quand il avoit quelque illuſtre compagnie, car c'étoit un homme ſplendide, & qui traitoit tous les Princes & grands Seigneurs qui paſſoient par cette Ville. Il me faiſoit chanter, danſer & caqueter, pour les divertir, & j'étois toûjours aſſez bien vêtu, pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, ſi la mort ne me l'eût ravi trop tôt à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reſſentis point alors cette mort, comme j'ai fait du depuis. Ma Mere me fit étudier & je profitois beaucoup; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'Egliſe, elle me retira du College, & me jetta dans le monde, où je penſai me perdre; nonobſtant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui conſacrer le fruit qu'elle produiroit, s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faiſoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres, qui ôtent à leurs enfans les moyens de ſe débaucher; car elle me bailloit (tous les Dimanches & Fêtes,) de l'argent pour jouer, & aller au cabaret. Neanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faiſois point d'excès, & tout ſe terminoit

minoit à me réjouir avec mes voiſins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon, âgé de quelques années plus que moi, fils d'un Officier de la Reine Mere du Roi Louïs treiziéme, de glorieuſe memoire, lequel avoit auſſi deux filles. Il faiſoit ſa réſidence dans une maiſon ſituée dans ce beau Parc, lequel (comme vous pouvez ſavoir) a été autrefois le lieu de délices des anciens Ducs d'Alençon. Cette maiſon lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la Reine ſa Maîtreſſe, qui jouïſſoit alors en appanage de ce Duché. Nous paſſions agréablement le tems dans ce Parc; mais comme des enfans, ſans penſer à ce qui arriva depuis. Cet Officier de la Reine que l'on appelloit Monſieur du Freſne, avoit un frere auſſi Officier dans la maiſon du Roi, lequel lui demanda ſon fils, ce que du Freſne n'oſa refuſer. Devant que de partir pour la Cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je reſſentis en ma vie. Nous pleurames bien fort en nous ſeparant; mais je pleurai bien davantage quand trois mois après ſon départ, ſa mere m'apprit la nouvelle de ſa mort. Je reſſentis cette affliction autant que j'en étois capable, & je m'en allai le pleurer avec ſes ſœurs, qui en étoient ſenſiblement touchées. Mais comme le

tems

tems modere tout, quand ce triſte ſouvenir fut un peu paſſé, Mademoiſelle du Freſne vint un jour prier ma Mere, d'agréer que j'allaſſe donner quelques exemples d'écritures à ſa jeune fille, que l'on appelloit Mademoiſelle du Lis, pour la diſcerner d'avec ſon aînée, qui portoit le nom de la maiſon: d'autant, lui dit-elle, que l'Ecrivain qui l'enſeignoit s'en étoit allé; ajoûtant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que ſa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excuſa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis, l'on en uſe facilement. Elle ajoûta que cela pourroit terminer à quelque choſe de plus important, ſous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis ſecretement entre elles. Ma mere ne m'eut pas plûtôt propoſé cet emploi, que l'après-dînée j'y allai, reſſentant déja quelque ſecrette cauſe qui me faiſoit agir, ſans y faire pourtant gueres de reflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis qui étoit la plus jolie des deux filles, ſe rendit fort familiere avec moi, & ſouvent par raillerie m'appelloit mon petit Maître. Ce fut pour-lors que je commençai à reſſentir quelque choſe dans mon cœur, qu'il

qu'il avoit ignoré juſques alors, & il en fut de même de la du Lis. Nous étions inſeparables, & nous n'avions point de plus grande ſatisfaction, que quand l'on nous laiſſoit ſeuls, ce qui arrivoit aſſez ſouvent. Ce commerce dura environ ſix mois, ſans que nous nous parlaſſions de ce qui nous poſſedoit; mais nos yeux en diſoient aſſez. Je voulus un jour eſſayer à faire des vers à ſa louange, pour voir ſi elle les recevroit agréablement: mais comme je n'en avois point encore compoſé, je ne pus pas y réuſſir. Je commençois à lire les bons Romans & les bons Poëtes, ayant laiſſé les Meluſines, Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, &c. qui ſont les Romans des enfans. Or en liſant les œuvres de Marot, j'y trouvai un Triolet, qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le tranſcrivis mot à mot. Voici comme il y avoit.

Votre bouche petite & belle,
Eſt de gracieux entretien;
Puis par fois ſon Maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retien:
Car ce m'eſt honneur, & grand bien.
Mais, quand vous me prites pour Maître,
Que ne diſiez-vous auſſi bien,
Votre Maîtreſſe je veux être?

Je

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joye, comme je connus ſur ſon viſage. Après quoi elle les mit dans ſon ſein, d'où elle les tomba un moment après, & qui furent relevez par ſa ſœur aînée, ſans qu'elle s'en apperçût, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda, & voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement en colere, & s'en plaignit à ſa mere, qui commanda à ſa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procedé me donna de bonnes eſperances, quoique ma condition me rebutât : or pendant que nous paſſions ainſi agréablement le tems, mon Pere & ma Mere, qui étoient fort avancez en âge, delibererent de me marier, & ils m'en firent un jour la propoſition. Ma Mere découvrit à mon Pere le projet qu'elle avoit fait avec Mademoiſelle du Freſne, comme je vous ai dit ; mais comme c'étoit un homme fort intereſſé, il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi ; & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, nonobſtant quoi elle voudroit trop trancher de la Dame. Comme j'étois fils unique, & que mon Pere étoit trop riche ſelon ſa condition, & ſemblablement un mien oncle, qui n'avoit point d'enfans, & duquel il n'y avoit que

moi

moi qui en pût être héritier, ſelon la coûtume de Normandie ; pluſieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême, avec des filles des meilleures maiſons de notre voiſinage, (qui eſt ordinairement par où l'on commence pour réuſſir aux mariages ;) mais je n'avois dans la penſée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins ſi perſecuté de tous mes Parens, que je pris réſolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'euſſe que ſeize ou dix-ſept ans. L'on fit des levées en cette Ville, pour aller en Dannemarc, ſous la conduite de Monſieur le Comte de Montgomeri. Je me fis enrôler ſecretement avec trois cadets mes voiſins, & nous partimes de même en fort bon équipage : mon Pere & ma Mere en furent fort affligez, & ma Mere en penſa mourir de douleur. Je ne pus ſavoir alors quel effet ce départ inopiné fit ſur l'eſprit de la du Lis ; car je ne lui en dis rien du tout : mais je l'ai ſu depuis par elle-même. Nous nous embarquames au Havre-de-Grace, & voguames aſſez heureuſement juſques à ce que nous fuſſions près du Sond ; mais alors, il ſe leva la plus furieuſe tempête que l'on ait jamais vû ſur la Mer Oceane : nos Vaiſſeaux furent jettez par la tour-

mente en divers endroits ; & celui de Monſieur de Montgomeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureuſement à l'embouchure de la Tamiſe, par laquelle nous montames à l'aide du reflux, juſques à Londres, capitale d'Angleterre, où nous ſéjournames environ ſix ſemaines, pendant lequel tems j'eus le loiſir de voir une partie des raretez de cette ſuperbe Ville, & l'illuſtre Cour de ſon Roi, qui étoit alors Charles Stuard premier du nom. Monſieur de Montgomeri s'en retourna dans ſa maiſon de Pontorſon en baſſe Normandie, où je ne voulus pas le ſuivre : je le ſuppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un Vaiſſeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureuſement, & de là je me mis ſur un bateau qui me remonta juſques à Paris, où je trouvai un mien Parent fort proche, qui étoit Ciergier du Roi. Je le priai, que par ſon moyen je puſſe entrer au Regiment des Gardes. Ils s'y employa, & fut mon répondant : car en ce tems là, il en falloit avoir pour y être reçû, ce que je fus en la Compagnie de Monſieur de la Rauderie. Mon Parent me bailla de quoi me remettre en équipage, (car en ce voyage de Mer, j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faiſoit parier avec une trentaine de cadets

dets de grand'maiſon, qui portoient tous le mouſquet auſſi bien que moi. En ce tems-là les Princes, & grands Seigneurs de France, ſe ſouleverent contre le Roi, & même Monſeigneur le Duc d'Orleans ſon frere : mais Sa Majeſté, par l'adreſſe ordinaire du grand Cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais deſſeins; ce qui obligea Sa Majeſté de faire un voyage en Bretagne avec une puiſſante Armée. Nous arrivames à Nantes où l'on fit la premiere execution des rebelles ſur la perſonne du Comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée : ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennerent leur Paix avec le Roi, lequel s'en retourna à Paris. Il paſſa par la Ville du Mans, où mon Pere me vint trouver, tout vieux qu'il étoit, (car il avoit été averti par mon couſin, ce Ciergier du Roi, que j'étois au Regiment des Gardes:) il me demanda à mon Capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revinmes en cette Ville, où mes Parens réſolurent que pour m'arrêter il me falloit lier avec une femme. Celle d'un Chirurgien voiſin d'une mienne Couſine germaine, fit venir pendant le Carême (ſous pretexte d'ouïr les prédications,) la fille d'un Lieutenant de Bailly, d'un Bourg diſtant de trois lieues d'ici : ma Couſine me vint querir à notre maiſon

pour me la faire voir : mais après une heure de converſation que j'eus avec elle dans la maiſon de madite Couſine, où elle étoit venuë, elle ſe retira ; & alors l'on me dit que c'étoit une Maîtreſſe pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût aſſez belle & riche ; mais toutes les beautez me ſembloient laides en comparaiſon de ma chere du Lis, qui ſeule occupoit toutes mes penſées. J'avois un oncle frere de ma mere, homme de Juſtice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un ſoir à notre maiſon, & après m'avoir fort bravé ſur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me réſoudre à l'aller voir chez elle, aux prochaines Fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perſonnes qui valoient plus que moi, qui ſe tiendroient bien honorez de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non : mais les Fêtes ſuivantes il fallut y aller avec ma Couſine, cette Chirurgienne, & un ſien fils. Nous fumes agréablement reçûs, & l'on nous regala trois jours durant. L'on nous mena auſſi à toutes les Metairies de ce Lieutenant, dans toutes leſquelles il y avoit feſtin. Nous fumes auſſi à un gros Bourg diſtant d'une lieuë de cette maiſon, voir le Curé du lieu, qui étoit frere de la mere de cette fille, lequel

quel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournames comme nous étions venus; c'eſt-à dire, pour ce qui me regardoit, auſſi peu amoureux que devant. Il fut pourtant réſolu que dans une quinzaine de jours, l'on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré j'y retournai, avec trois de mes Couſins germains, deux Avocats, & un Procureur en ce Preſidial; mais par bonheur l'on ne conclut rien, & l'affaire fut remiſe aux Fêtes de May prochaines. Mais le proverbe eſt bien veritable, que l'homme propoſe, & Dieu diſpoſe: car ma mere tomba malade quelques jours devant leſdites Fêtes, & mon pere quatre jours après : l'une & l'autre maladie ſe terminerent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi, & celle de mon pere le jeudi de la même ſemaine, & je fus auſſi fort malade ; mais je me levai pour aller voir cet oncle ſevere, qui étoit auſſi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du Lieutenant que j'étois allé voir; mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui euſſent droit de me commander. D'ailleurs que mon cœur étoit toûjours dans ce Parc, où je me promenois ordinairement ; mais bien plus ſouvent en imagination. Un matin que je ne croyois pas qu'il y eût en-

core perſonne de levé dans la maiſon du Sr. du Freſne, je paſſai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantoit ſur un balcon, cette vieille Chanſon qui a pour repriſe : *Que n'eſt-il auprès de moi, celui que mon cœur aime!* Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle, & à lui faire une profonde révérence, que j'accompagni de telles ou ſemblables paroles: Je ſouhaiterois de tout mon cœur, Mademoiſelle, que vous euſſiez la ſatisfaction que vous deſirez, & je voudrois y pouvoir contribuer; ce ſeroit avec la même paſſion, que j'ai toûjours été votre très-humble ſerviteur. Elle me rendit bien mon ſalut ; mais elle ne me répondit pas ; & continuant à chanter, elle changea la repriſe de la Chanſon en ces paroles: *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court, car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la Cour; & quoique le procedé fût capable de me démonter, je lui dis, J'aurai ſujet de le croire, ſi vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déja parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai & je fus reçû avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la ſœur aînée ; mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois ſi ſauvage, &

que

que je ne les viſitois pas ſi ſouvent que j'avois accoûtumé ? qu'il ne falloit pas que le deuil de mes Parens m'en empêchât, qu'il falloit ſe divertir comme auparavant, & en un mot que je ſerois toûjours le bien venu dans leur maiſon. Ma réponſe ne fut que pour faire paroître mon peu de merite, en diſant quelque peu de paroles auſſi mal rangées que celles que je vous debite. Mais enfin tout ſe termina à un déjeûner de laitage, qui eſt en ce Pays un grand regal, comme vous ſavez. Et qui n'eſt pas deſagréable, répondit l'Etoille; mais pourſuivez. Quand je pris congé pour ſortir, la mere me demanda ſi je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ſes filles chez un vieux Gentilhomme leur Parent, qui demeuroit à deux lieuës d'ici. Je lui répondis qu'elle me faiſoit tort de me le demander, & qu'un commandement abſolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maiſon. La fille aînée monta le cheval de ſon pere, & je portai en croupe ſur le mien qui étoit fort, ma chere du Lis. Je vous laiſſe à penſer quel fut notre entretien le long du chemin; car pour moi je ne m'en ſouviens plus. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que nous nous ſeparames la du Lis & moi fort amou-

reux. Depuis ce tems-là, mes viſites furent fort frequentes, ce qui dura tout le long de l'Eté, & de l'Autonne; de vous dire tout ce qui ſe paſſa, je vous ſerois trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous dérobions ſouvent de la Compagnie, & nous allions demeurer ſeuls à l'ombrage de ce bois de haute futaye, & toûjours ſur le bord de la belle petite riviere qui paſſe au milieu, où nous avions la ſatisfaction d'ouïr le ramage des oiſeaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs, que nous nous diſions, & nous faiſions enſuite autant d'innocentes careſſes. Ce fut là où nous primes réſolution de nous bien divertir le Carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire du cidre à un preſſoir du Fauxbourg de la Barre qui eſt tout joignant le Parc, la du Lis m'y vint trouver; à ſon abord je connus qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur, en quoi je ne me trompai pas: car après qu'elle m'eut un peu raillé ſur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le Gentilhomme dont la fille étoit chez Monſieur de Planche-Panette ſon beau-frere, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maiſon, dont elle s'étoit dérobée pour m'en venir avertir.

Ce

Ce n'eſt pas, ajoûta-t-elle, que je favoriſe jamais ſa recherche & que je conſente à quoi que ce ſoit; mais j'aimerois mieux que tu trouvaſſes quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors; Va-t'en, & lui fais bonne mine, pour ne rien alterer; mais ſache qu'il ne ſera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuſe, attendant l'évenement. Cependant je quittai tout, & abandonnai mon cidre à la diſcretion des valets, & m'en allai à ma maiſon, où je pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez ſavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre Maîtreſſe, & tellement unis, que qui en offenſoit un, avoit offenſé tous les autres; & nous étions tous reſolus, que ſi quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouïr, & auſſi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un Gentilhomme de la plus petite Nobleſſe du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allames donc à ſon logis, où il ſoupoit avec l'autre Gentilhomme ſon Conducteur. Nous ne marchandames point à lui dire qu'il ſe pouvoit bien retirer, & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce Pays.

Alors le Conducteur repartit que nous ne ſavions pas leur deſſein, & que quand nous le ſaurions, nous n'y avions aucun interêt. Alors je m'avançai, & mettant la main ſur la garde de mon épée, je lui dis, Si ai bien moi, j'y en ai, & ſi vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que ſi j'étois ſeul je ne parlerois pas ainſi. Alors je lui dis : Vous êtes deux, & je ſors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, ſuivez-nous. Ils s'en mirent en devoir ; mais l'Hôte, & un ſien fils les en empêcherent, & leur firent connoitre que le meilleur pour eux étoit de ſe retirer, & qu'il ne faiſoit pas bon de ſe frotter avec nous. Ils profiterent de l'avis, & l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'Hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les paſſions à jouer à des petits Jeux d'eſprit : ce qui étant ſouvent reïteré ennuya, ce qui me fit reſoudre à lui donner le bal; j'en conferai avec elle & elle s'y accorda. J'en demandai la permiſſion à Monſieur du Freſne ſon Pere, & il me la donna. Le Dimanche ſuivant nous danſames, & continuames pluſieurs fois ;

mais

mais il y avoit toûjours une ſi grande foule de monde, que la du Lis me conſeilla de ne faire plus danſer, mais de penſer à quelque autre divertiſſement. Il fut donc réſolu d'étudier une Comédie, ce qui fut executé. L'Eſtoille l'interrompit, en lui diſant : Puiſque vous en êtes à la Comédie, dites-moi ſi cette hiſtoire eſt encore guere longue ? car il ſe fait tard, & l'heure du ſoûper approche. Ha ! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois, pour donner du tems aux Acteurs d'etudier leurs Rôles : & quand ce n'eût pas été pour ces raiſons, il eût fallu ceſſer à cauſe de l'arrivée de Monſieur de Verville, qui entra dans la chambre facilement : car le portier s'étoit endormi. Sa venue ſurprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes careſſes à tous les Comédiens & Comédiennes, & principalement au Deſtin, qu'il embraſſa à diverſes repriſes, & leur dit le ſujet de ſon voyage, comme vous verrez au Chapitre ſuivant, qui eſt fort court.

CHAPITRE XI.

Reſolution des Mariages du Deſtin avec l'Eſtoille, & de Leandre avec Angelique.

LE Prieur de S. Louis voulut prendre congé ; mais le Deſtin l'arrêta, lui diſant, que dans peu de tems il faudroit ſouper, & qu'il tiendroit compagnie à Monſieur de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de ſouper avec eux. L'on demanda à l'Hôteſſe, ſi elle avoit quelque choſe d'extraordinaire ? elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on ſervit quelque tems après. L'on fit bonne chere, l'on but à la ſante de pluſieurs perſonnes, & l'on parla beaucoup. Après le deſſert, le Deſtin demanda à Verville le ſujet de ſon voyage en ces quartiers ; & il lui répondit, que ce n'étoit pas la mort de de ſon beau-frere Saldaigne, que ſes ſœurs ne plaignoient guéres non plus que lui ; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié : enſuite il fut informé du mauvais deſ-

ſein de Saldaigne & du ſuccès, & enfin de tout ce que vous avez vû au ſixiéme Chapitre. Verville plia les épaules, en diſant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de ſoin. Après ſouper Verville fit connoiſſance avec le Prieur, duquel tous ceux de la Troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il ſe retira. Alors Verville tira le Deſtin à part, & lui demanda pourquoi Leandre étoit vêtu de noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de même? il lui en apprit le ſujet, & le deſſein qu'il avoit fait d'épouſer Angelique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il eſt ce me ſemble tems de faire connoître au monde qui vous êtes, ce qui ne ſe peut que par un mariage: ajoûtant que s'il n'étoit preſſé, qu'il demeureroit pour aſſiſter à l'un & à l'autre. Le Deſtin dit qu'il falloit ſavoir le ſentiment de l'Eſtoille; ils l'appellerent & lui propoſerent le mariage, à quoi elle répondit qu'elle ſuivroit toûjours le ſentiment de ſes amis. Enfin il fut conclu, que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui ſeroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repaſſeroit par Alençon, & que l'on executeroit la propoſition. Il en fut autant conclu entre eux & la Caverne, pour Leandre & Angelique. Verville donna le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira

à ſon logis. Le lendemain il partit pour Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir Monſieur de la Garouſſiere, lequel après les complimens accoûtumés, lui dit qu'il y avoit dans la Ville une Troupe de Comédiens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la Caverne: ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la Comédie, où ayant vû le perſonnage, il fut tout perſuadé que c'étoit ſon parent (je dis de la Caverne.) Après la Comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-temps qu'il étoit dans la Troupe, & par quels moyens il y étoit venu? Il répondit ſur tous les chefs, en ſorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit le frere de la Caverne, qui s'étoit perdu quand ſon Pere fut tué en Perigord, par le Page du Baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement; en ajoûtant qu'il n'avoit jamais pû ſavoir ce que ſa ſœur étoit devenuë. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une Troupe de Comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de diſgraces; mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très-belle fille, qu'un Seigneur de douze mille livres de rentes étoit ſur le point d'épouſer, & qu'il faiſoit la Comédie avec eux; & qu'à ſon retour il aſſiſteroit

au

au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver, pour réjouïr ſa ſœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eû aucunes nouvelles depuis ſa fuite. Non ſeulement le Comédien accepta cette offre, mais il ſupplia inſtamment Monſieur de Verville de ſouffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires que nous lui laiſſerons negocier, & retournerons à Alençon. Le Prieur de S. Louïs alla le même jour que partit Verville, trouver les Comédiens & Comédiennes pour leur dire que Monſeigneur l'Evêque de Séés l'avoit envoyé querir, pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien marri de ne ſe pouvoir acquiter de ſa promeſſe; mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il ſeroit à Séés ils iroient à la Freſnaye, repreſenter Sylvie aux nôces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour, & du ſien, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les Comediens ſe diſpoſerent à partir.

CHA-

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva au Voyage de la Freſnaye. Autre diſgrace de Ragotin.

LA veille de la Nôce l'on envoya un Caroſſe, & des chevaux de ſelle aux Comédiens. Les Comédiennes s'y placerent dedans avec le Deſtin, Leandre & l'Olive; les autres monterent les chevaux, & Ragotin le ſien, qu'il avoit encore, pour n'avoir pû le vendre, & qui étoit gueri de ſon enclouûre. Il voulut perſuader à l'Eſtoille, ou à Angelique, de ſe mettre en croupe derriere lui, diſant qu'elles ſeroient plus à leur aiſe que dans le Caroſſe, qui ébranle beaucoup les perſonnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Freſnaye, il faut paſſer une partie de la Forêt de Perſaine qui eſt au Païs du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette Forêt, que Ragotin qui alloit devant cria au Cocher d'arrêter, parce, dit-il, qu'il voyoit une Troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva

trouva pas bon d'arrêter, mais de ſe tenir chacun ſur ſes gardes. Quand ils furent près de ces Cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rapiniere avec ſes Archers. L'Eſtoille pâlit; mais le Deſtin qui s'en apperçut, l'aſſûra en lui diſant qu'il n'oſeroit leur faire inſulte, en la preſence de ſes Archers, & des Domeſtiques de Monſieur de la Freſnaye, & ſi près de ſa Maiſon. La Rapiniere connut bien que c'étoit la Troupe Comique, auſſi il s'approcha du Caroſſe avec ſon effronterie ordinaire & ſalua les Comédiennes auxquelles il fit d'aſſez mauvais complimens, à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce Levrier de Bourreau; lequel leur dit qu'il cherchoit des Brigans qui avoient volé des Marchands du côté de Balon, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ſes Archers qui étoit fougeux, ſauta ſur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit ſi grand peur qu'il recula, & enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient ſéches, l'une deſquelles ſe trouva ſous le pourpoint de Ragotin, & qui lui piqua le dos, en ſorte qu'il y demeura pendu. Car voulant ſe dégager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons

talons à ſon cheval qui avoit paſſé, & l'avoit laiſſé ainſi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit, Je ſuis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins. L'on rioit ſi fort de le voir en cette poſture, que l'on ne ſongeoit à rien moins qu'à le ſecourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant ſon cheval gagnoit toûjours païs, ſans ſe laiſſer prendre. Enfin après avoir bien ri, le Cocher qui étoit un grand & fort garçon deſcendit de deſſus ſon ſiége, & s'approcha de Ragotin, le ſouleva & le dépendit. On le viſita & on lui fit accroire qu'il étoit fort bleſſé; mais qu'on ne pouvoit le panſer, que l'on ne fût au Village, où il y avoit un fort bon Chirurgien: en attendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le ſoulager. On le plaça dans le Caroſſe, dont l'Olive ſortit, tandis que les laquais paſſerent au travers du Bois, pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas ſe laiſſer prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta deſſus. La Rapiniere continua ſon chemin, & la Troupe arriva au Château, d'où l'on envoya querir le Chirurgien, auquel l'on donna le mot. Il fit ſemblant de ſonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le panſa de même

même qu'il l'avoit ſondé, après lui avoir dit que ſon coup étoit favorable, & que deux doigts plus à côté, il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le regime ordinaire & le laiſſa repoſer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination ſi frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toûjours d'être fort bleſſé. Il ne ſe leva point pour voir le Bal qui fut tenu le ſoir après ſouper: car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre Nôce à Argentan. L'on danſa à la mode du Païs, & les Comédiens & Comédiennes danſerent à la mode de la Cour. Le Deſtin & l'Eſtoille danſerent la Sarabande, avec l'admiration de toute la Compagnie, qui étoit compoſée de Nobleſſe Campagnarde, & des plus gros Manans du Village. Le lendemain l'on joua la Paſtorale, que l'Epouſe avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de nuit. Enſuite l'on fit bonne chere, & le lendemain après avoir bien déjeûné, l'on paya & remercia la Troupe. Le Caroſſe & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à desabuſer Ragotin de ſa prétenduë bleſſure; mais on ne lui put jamais perſuader le contraire, car il diſoit toûjours qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans le Caroſſe, & toute la Troupe arriva heu-

heureuſement à Alençon. Le lendemain l'on ne repreſenta point ; car les Comédiennes ſe voulurent repoſer. Cependant le Prieur de Saint Louis étoit de retour de ſon voyage de Séés. Il alla voir la Troupe, & l'Eſtoille lui dit qu'il ne trouveroit point d'occaſion plus favorable, pour achever ſon Hiſtoire : il ne s'en fit point prier, & il pourſuivit comme vous allez voir au ſuivant Chapitre.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Hiſtoire du Prieur de Saint Louis.

SI le commencement de cette Hiſtoire, (où vous n'avez vû que de la joie, & des contentemens) vous a été ennuyeux ; ce que vous allez ouïr le ſera bien davantage, puiſque vous n'y verrez que des revers de la Fortune, des douleurs & des deſeſpoirs, qui ſuivront les plaiſirs & les ſatisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit : Après que mes Camarades, & moi, eûmes appris nos rôles, & exercé pluſieurs fois ; un jour de Dimanche au ſoir, nous repreſentâmes notre Piece dans la Maiſon du Sieur du Freſne, ce qui fit un grand bruit dans le Voiſinage, quoique nous euſſions pris tous les ſoins de faire tenir les portes du Parc bien fermées ; nous fumes accablez de tant de monde, qui avoit paſſé le Château, ou eſcaladé les murailles, que nous eumes toutes les peines imaginables à gagner le Theâtre, que nous

nous avions fait dreſſer dans une Salle de mediocre grandeur. Auſſi il reſta les deux tiers du monde dehors: pour obliger ces gens-là à ſe retirer, nous leur fimes promeſſe que le Dimanche ſuivant nous la repreſenterions dans la Ville, & dans une plus grande Salle. Nous fimes paſſablement bien, pour des apprentifs, excepté un de nos Acteurs qui faiſoit le perſonnage du Secretaire du Roi Darius, (la mort de ce Monarque étoit le ſujet de notre Piece:) Car il n'avoit que huit Vers à dire, ce qu'il faiſoit aſſez bien entre nous: mais quand il fallut repreſenter tout à bon, il le fallut pouſſer ſur la Scéne par force, & ainſi il fut obligé de parler, mais ſi mal que nous eumes beaucoup de peine à faire ceſſer les éclats de rire. La Tragedie étant finie, je commencai le Bal avec la du Lis, & qui dura juſques à minuit. Nous primes goût à cet exercice, & ſans en rien dire à perſonne, nous étudiâmes une autre Piece. Cependant je ne déſiſtois point de mes viſites ordinaires. Or un jour que nous étions aſſis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place: après un quart-d'heure d'entretien, il ſortit de ſa poche une boëte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de ſa Maî-

Maîtreſſe. Après que toutes les Demoiſelles l'eurent vû, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour; & en le conſiderant avec attention, je m'imaginai qu'il reſſembloit à la du Lis, & que ce galand-là avoit quelque penſée pour elle. Je ne marchandai point à jetter cette boëte dans le feu, où la petite Statuë s'y fondit bien-tôt : car quand il ſe mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, & le menaçai de le jetter par la fenêtre. Monſieur du Freſne, (qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis,) jura qu'il lui feroit ſauter l'eſcalier, ce qui obligea ce malheureux à ſortir confuſément. Je le ſuivis ſans que perſonne de la Compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque choſe ſur le cœur, que nous avions chacun une épée, & que nous étions en beau lieu pour ſe ſatisfaire; mais il n'en eut pas le courage. Or le Dimanche ſuivant nous jouames la même Tragedie que nous avions déja repreſentée; mais dans la Salle d'un de nos Voiſins, qui étoit aſſez grande, & par ce moyen nous eumes quinze jours pour étudier l'autre Piece. Je m'aviſai de l'accompagner de quelques entrées de Balet, & je fis choix de ſix de mes Camarades qui danſoient le mieux, & je fis le ſeptiéme. Le ſujet du Balet étoit les Ber-

Bergers & Bergeres ſoumis à l'Amour : car à la premiere Entrée paroiſſoit un Cupidon, & aux autres des Bergers & des Bergeres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parſemez de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit les couleurs de la du Lis, & que j'ai auſſi toûjours porté depuis : il eſt vrai que j'y ai ajoûté le feuille-morte, pour les raiſons que je vous dirai à la fin de cette Hiſtoire. Ces Bergers & Bergeres faiſoient deux à deux chacun une Entrée, & quand ils paroiſſoient tous enſemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, & l'Amour décochoit une fléche à chaque Berger, & jettoit des flammes de feu aux Bergeres, & tous en ſigne de ſoûmiſſion fléchiſſoient le genouil. J'avois compoſé quelques Vers ſur le ſujet du Balet, que nous récitames : mais la longueur du temps me les a fait oublier, & quand je m'en ſouviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire; car je ſuis aſſûré qu'ils ne vous agréeroient pas à preſent que la Poëſie Françoiſe eſt au plus haut dégré où elle puiſſe monter. Comme nous avions tenu la choſe ſecrette, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui inſenſiblement & ſans que l'on s'en apperçût, entrerent dans le Pare, où nous repreſentames à notre aiſe, les Amours d'Angelique & de Sacripant

Roi

Roi de Circaſſie, ſujet tiré de l'Arioſte. Enſuite nous danſames notre Balet. Je voulus commencer le Bal à l'ordinaire; mais Monſieur du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous étions aſſez fatiguez de la Comédie & du Balet: il nous donna congé, & nous nous retirames. Nous reſolumes de rendre cette Comédie publique, & de la repreſenter dans la Ville, ce que nous fimes le Dimanche gras, dans la Salle de mon Parrein & en plein jour. La du Lis me dit, que ſi je commençois le Bal, que ce fût avec une fille de notre voiſinage, qui étoit vêtuë de taffetas bleu, tout de même qu'elle; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure ſourd dans la Compagnie, & il y en eut qui dirent aſſez haut, Il ſe trompe, il ſe manque, ce qui excita le rire à la du Lis & à moi; de quoi la fille s'étant appercue, me dit, Ces gens ont raiſon; car vous avez pris l'une pour l'autre. Je lui répondis ſuccinctement, Pardonnez-moi, je ſai fort bien ce que je fais. Le ſoir je me maſquai avec trois de mes Camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne ſerois pas connu, & nous allames dans le Parc. Quand nous fumes entrez dans la Maiſon, la du Lis regarda attentivement les trois maſques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte, où

je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles: Deguiſe-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toûjours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, ſur laquelle nous poſames nos boëtes de dragées, & jettames les dez. La du Lis me demanda à qui j'en voulois? Et je lui fis ſigne que c'étoit à elle. Elle me repliqua, qu'eſt-ce que je vouſois qu'elle mît au jeu? Et je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à preſent galant, & un braſſelet de Corail, qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le hazardât; mais elle éclata de rire, en diſant qu'elle n'apprehendoit pas de me le laiſſer. Nous jouames, & je gagnai, & je lui fis un preſent de mes dragées. Autant en firent mes Compagnons avec la fille aînée, & d'autres Demoiſelles qui y étoient venuës paſſer la veillée. Après quoi nous primes congé. Mais comme nous allions ſortir, la du Lis s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon maſque attaché, qu'elle dénoua promptement, en diſant, C'eſt ainſi que l'on fait, de s'en aller ſi vite? Je fus un peu honteux; mais pourtant bien aiſe d'avoir un ſi beau pretexte de l'entretenir. Les autres ſe démaſquerent auſſi,

auſſi, & nous paſſames la veillée fort agréablement. Le dernier ſoir du Carnaval je lui donnai le Bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la Nobleſſe. Pendant le Carême, il fallut faire trève de divertiſſement, pour vaquer à la pieté, & je vous puis aſſûrer que nous ne manquions pas un Sermon la du Lis & moi. Nous paſſions les autres heures du jour en viſites continuelles, & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la Ville, ſur le derriere du Château, où il y a un excellent Echo, où elles provoquoient cette Nimphe imaginaire à leur répondre. Les Fêtes de Pâques approchoient, quand un jour Mademoiſelle du Freſne la fille me dit en riant: Nous meneras-tu à S. Pater? C'eſt une petite Paroiſſe qui eſt à un quart de lieuë du Fauxbourg de Montfort, où l'on va en devotion le Lundi de Pâques, après dîner: c'eſt là auſſi où l'on voit tous les galants & galantes: je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me diſpoſois pour les aller prendre; au ſortir de ma maiſon, je rencontrai un mien voiſin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois ſi empreſſé; je lui dis que j'allois au Parc querir les Demoiſelles du Freſne pour les accompagner à Saint Pater. Alors

il me répondit que je pouvois bien rentrer ; car il ſavoit de bonne part, que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ſes filles y allaſſant avec moi. Ce diſcours m'aſſomma ſi fort, que je ne pus lui rien repliquer ; mais je rentrai dans ma maiſon, où étant je me mis à penſer d'où pouvoit venir un ſi prompt changement ; après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai autre ſujet que mon peu de merite, & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de declamer contre leur proçedé, de m'avoir ſouffert, tandis que je les avois diverties par des Bals, Balets, Comédies & Serenades ; car je leur en donnois ſouvent : en toutes leſquelles choſes j'avois fait de grandes dépenſes ; & qu'à preſent l'on me rebutoit. La colere où j'étois, me fit reſoudre d'aller à l'aſſemblée, avec quelques-uns de mes Voiſins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendoit au Parc, & quand le temps fut paſſé que je devois m'y rendre, la du Lis & ſa ſœur avec quelques autres Demoiſelles du voiſinage y allerent. Après avoir fait leur devotion dans l'Egliſe, elle ſe placerent ſur la muraille du Cimetiere au devant d'un Ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je paſſai devant elles, mais d'aſſez loin, & la du Freſne me fit ſigne d'approcher, & je fis ſemblant de ne le pas voir.

Ceux

Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, & je feignis de ne l'entendre pas, & paſſai outre, leur diſant, Allons faire collation au logis des Quatre vents, ce que nous fimes. Je ne fus pas plûtôt retourné chez moi, qu'une femme veuve (qui étoit notre confidente) me vint trouver, & me demanda fort bruſquement, quel ſujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les Demoiſelles du Freſne à Saint Pater? que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point; & ajoûta, que je penſaſſe à réparer cette faute. Je fus fort ſurpris de ce diſcours, & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte du Parc où elles étoient. Je la laiſſai faire mes excuſes: car j'étois ſi troublé que je n'aurois pû leur dire que de mauvaiſes raiſons. Alors la mere s'adreſſant à moi, me dit que je ne devois pas être ſi credule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fuſſe aſſûré, que je ſerois toûjours le bien venu dans leur maiſon; où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'aſſûra qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, ſur-tout quand j'avois feint de ne pas voir le ſigne que ſa ſœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon & lui fis de mauvaiſes excuſes, tant j'étois trans-

porté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme; mais elle me commanda de n'en pas parler ſeulement; ajoûtant que je devois être content d'experimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéïs, comme je fis toûjours depuis. Nous paſſions le tems le plus doucement qu'on puiſſe imaginer, & nous éprouvions par de veritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux eſt le langage des amans: car nous l'avions ſi familier, que nous nous faiſions entendre tout ce que nous voulions. Un Dimanche au ſoir, au ſortir de Vêpres, nous nous dimes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après ſoûper nous promener ſur la Riviere, & n'avoir que telles perſonnes que nous deſignâmes. J'envoyai auſſi-tôt retenir un bateau, & à l'heure dite, je me tranſportai avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du Parc, où les Demoiſelles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçûs, ils s'opiniâtrerent à demeurer; ce qui fut cauſe que quand nous abordames la porte du Parc, nous paſſames outre ſans nous y arrêter, & nous nous contentâmes

de

de leur faire ſigne de nous ſuivre, & nous les allames attendre au bateau. Mais quand nous apperçumes ces fâcheux avec elles, nous avançames ſur l'eau, & allames aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la Ville, où nous rencontrames le Sieur du Freſne, lequel me demanda où j'avois laiſſé ſes filles? Je ne penſai pas bien à ce que je lui devois répondre, mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce ſoir-là. Après nous avoir donné le bon ſoir, il prit le chemin du Parc à la porte duquel il trouva ſes filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui? La du Lis lui répondit: Nous venons de nous promener avec un tel, & me nomma. Alors ſon pere lui accompagna un, Vous en avez menti, d'un ſoufflet, ajoûtant que ſi j'euſſe été avec elles, (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déja parlé, me vint trouver pour me dire ce qui c'étoit paſſé le ſoir precedent, & que la du Lis en étoit fort en colere; non pas tant du ſoufflet, comme de ce que je ne l'avois pas attenduë, parce qu'au bateau, ſon intention étoit de ſe défaire accortement de ces fâcheux. Je m'excuſai du mieux que je pus, & je paſſai quatre jours ſans l'aller voir.

Mais un jour qu'elle & ſa ſœur & quelques Demoiſelles étoient aſſiſes ſur un banc de boutique, dans la ruë la plus prochaine de la porte de la Ville, par laquelle j'allois ſortir, pour aller au Fauxbourg; je paſſai devant elles en levant un peu le chapeau, mais ſans les regarder ni leur rien dire. Les autres Demoiſelles leur demanderent que vouloit dire ce procedé qui paroiſſoit incivil? La du Lis ne repondit rien: mais ſa ſœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cauſe, & qu'il la falloit ſavoir de lui-même; & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poſter un peu plus près de la porte au-delà de cette petite ruë, par où il nous pourroit éviter; ce qu'elles firent. Comme je repaſſois devant elles, cette bonne ſœur ſe leva de ſa place & me prit par mon manteau en me diſant, Depuis quand, Monſieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre Maîtreſſe? & à même temps me fit aſſeoir auprès d'elle; mais quand je la voulus careſſer, & lui dire quelques douceurs, elle fut toûjours muette & me rebuta furieuſement. Je demeurai là quelque peu de temps bien entrepris, après quoi je les accompagnai juſques à la porte du Parc, d'où je me retirai, reſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller, & qui me furent autant

de

de ſiécles; mais un matin j'eus une rencontre de Mademoiſelle du Freſne la mere, laquelle m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus? Je lui répondis que c'étoit la mauvaiſe humeur de ſa cadette: elle me repliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allaſſe attendre à la maiſon. J'en mourois d'impatience, & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lis qui m'avoit apperçû, en deſcendit ſi bruſquement que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai ſa ſœur, qui ſe mit à ſous-rire, à laquelle je dis le procedé de ſa cadette; & elle m'aſſûra que tout cela n'étoit que feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre, pour voir ſi je paroîtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquietude; qu'elle étoit ſans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je deſcendis l'eſcalier, & m'approchai de la porte du jardin que je trouvai fermée par dedans: je la priai pluſieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa ſœur qui l'entendoit du haut de l'eſcalier, deſcendit & me la vint ouvrir; car elle en ſavoit le ſecret. J'entrai & la du Lis ſe mit à fuir; mais je la pourſuivis ſi bien, que je la pris par une des manches de ſon corps de juppe, & je l'aſſis ſur un ſiege de gaſon

où je me mis auſſi. Je lui fis mes excuſes du mieux qu'il me fut poſſible; mais elle me parut toûjours plus ſevere. Enfin après pluſieurs conteſtations, je lui dis que ma paſſion ne ſouffroit point de mediocrité, & qu'elle me porteroit à quelque deſeſpoir, de quoi elle ſe repentiroit après; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, & la lui preſentai, la ſuppliant de me la plonger dans le corps, lui diſant qu'il m'étoit impoſſible de vivre privé de l'honneur de ſes bonnes graces. Elle ſe leva pour s'enfuir en me répondant, qu'elle n'avoit jamais tué perſonne, & que quand elle en auroit quelque penſée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la ſuppliant de me permettre de l'executer moi-même; & elle me répondit froidement, qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en poſture pour me jetter deſſus, ce qui la fit pâlir, & à même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'aſſûrant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me diſant que je ne lui fiſſe plus voir de tels ſpectacles. Je lui repliquai, Je vous obéirai, pourvû que vous ne me ſoyez plus ſi cruelle; ce qu'elle me promit. Enſuite nous nous ca-

careſſames ſi amoureuſement, que j'euſſe bien ſouhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces tranſports, ſa mere entra dans le jardin, & nous dit qu'elle ſeroit bien venuë plûtôt ; mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas beſoin de ſon entremiſe pour nous accorder.

Or un jour que nous nous promenions dans une des allées du Parc, le Sieur du Freſne, ſa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne penſions qu'à nous entretenir, cette bonne mere ſe tourna vers nous, & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cauſe. Elle le put dire ſans que ſon mari l'entendît, car il étoit fort ſourd: nous la remerciames plûtôt d'action que de parole. Un peu de temps après Monſieur du Freſne me tira à part, & me découvrit le deſſein, que lui & ſa femme avoient formé, de me donner leur plus jeune fille en mariage, devant qu'il partît pour aller en Cour ſervir ſon Quartier; & qu'il ne falloit plus faire de dépenſe en Serenade ni autrement pour ce ſujet. Je ne lui fis que des remercimens confus; car j'étois ſi tranſporté de joye, d'un bonheur ſi inopiné, & qui faiſoit le comble de ma felicité, que je ne ſavois ce que je diſois. Il me ſouvient bien que je lui dis, que je n'euſſe

pas été ſi téméraire, que de la lui demander, attendu mon peu de merite & l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit, que pour du merite, il en avoit aſſez reconnu en moi; & que pour la condition, j'avois de quoi ſuppléer à ce défaut, ſous-entendant du bien. Je ne ſai ce que je lui repliquai; mais je ſai bien qu'il me convia à ſouper, après quoi il fut conclu que le Dimanche ſuivant, nous aſſemblerions nos parens, pour faire les fiançailles. Il me dit auſſi qu'elle dot il pouvoit donner à ſa fille; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que la perſonne, & que j'avois aſſez de bien pour elle, & pour moi. J'étois le plus content homme du monde, & la du Lis auſſi contente, ce que nous connumes dans la converſation que nous eumes ce ſoir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puiſſe s'imaginer: mais ce plaiſir ne dura guére, car l'avant-veille du jour que nous devions fiancer, nous étions la Du-Lys & moi aſſis ſur l'herbe, quand nous apperçumes de loin un Conſeiller du Préſidial, proche parent du Sieur du Freſne, lequel lui venoit rendre viſite. Nous en conçûmes une même penſée elle & moi, & nous nous en affligeames, ſans ſavoir au vrai ce que nous apprehendions; ce que l'évenement ne nous fit que trop connoître. Car le lendemain

comme

comme j'allois prendre l'heure de l'aſſemblée, je fus furieuſement ſurpris quand je trouvai à la porte de la baſſe-Cour la Du-Lys qui pleuroit. Je lui dis quelque choſe, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai ſa Sœur au même état. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs? Et elle me répondit en redoublant ſes ſanglots, que je ne le ſaurois que trop. Je montois à la Chambre quand la Mere en ſortoit, laquelle paſſa ſans me rien dire; car les larmes, les ſanglots & les ſoupirs la ſuffoquoient ſi fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & dire, ha! pauvre Garçon! Je ne comprenois rien en un ſi prompt changement; mais mon cœur me préſageoit tous les malheurs que j'ai reſſentis depuis. Je me réſolus d'en apprendre le ſujet, & je montai à la chambre, où je trouvai Monſieur du Freſne aſſis dans une chaiſe, lequel me dit fort bruſquement, qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier ſa cadette devant ſon aînée; que quand il la marieroit, ce ne ſeroit qu'après le retour de ſon voyage de la Cour. Je lui répondis ſur ces deux chefs: au premier, que ſa fille aînée n'avoit aucune répugnance que ſa Sœur fût mariée la premiere, pourvû que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toû-

jours aimé comme un frere, que pour un autre elle s'y ſeroit oppoſée (je vous puis aſſûrer qu'elle m'en avoit fait la proteſtation pluſieurs fois :) & ſur le ſecond, que j'attendrois auſſi bien dix ans, que les trois mois qu'il ſeroit à la Cour. Mais il me dit tout net, que je ne penſaſſe plus au mariage de ſa fille. Ce diſcours ſi ſurprenant, & prononcé du ton que je vous viens de dire, me jetta dans un ſi horrible deſeſpoir, que je ſortis ſans lui repliquer & ſans rien dire aux Demoiſelles, qui ne me purent rien dire auſſi. Je m'en allai à la maiſon, réſolu de me donner la mort : mais comme je tirois mon épée à deſſein de me la plonger dans le corps, cette Veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'execution de ce mortel deſſein, en me diſant de la part de la Du-Lys, que je ne m'affligeaſſe point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toûjours du trouble : mais que j'avois un grand avantage d'avoir ſa Mere & ſa Sœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui étoit la principale partie. Qu'elles avoient réſolu, que quand ſon Pere ſeroit parti, qui ſeroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes viſites, & que le tems étoit un grand Operateur. Ce diſcours étoit fort obligeant, mais je n'en pus point être conſolé ; auſſi je m'abandonnai

nai à la plus noire melancolie que l'on puiſſe imaginer, & qui me jetta enfin dans un ſi furieux deſeſpoir, que je me réſolus de conſulter les Démons. Quelques jours devant le départ de Monſieur du Freſne, je m'en allai à demi-lieuë de cette Ville, dans un lieu où il y a un Bois taillis de fort grande étenduë, dans lequel la croyance du vulgaire eſt qu'il y habite de mauvais Eſprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines Fées (qui étoient ſans doute de fameuſes Magiciennes.) Je m'enfonce dans le Bois, appellant & invoquant ces Eſprits, & les ſuppliant de me ſecourir en l'extrême affliction où j'étois: mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiſeaux, qui par leur ramage ſembloient me témoigner qu'ils étoient touchez de mes malheurs. Je retournai à ma maiſon, où je me mis au lit atteint d'une ſi étrange phrenesie, que l'on ne croyoit pas que j'en puſſe réchaper, car j'en fus juſques à perdre la parole. La Du Lys fut malade à même tems, & de la même maniere que moi; ce qui m'a obligé depuis de croire à la ſimpathie: car comme nos maladies procedoient d'une même cauſe, elles produiſoient auſſi en nous de ſemblables effets: ce que nous apprenions par le Medecin & l'Apoticaire, qui étoient les mêmes qui nous ſervoient; pour les Chi-

Chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je gueris un peu plûtôt qu'elle, & je m'en allai, ou pour mieux dire, je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai dans le lit, (ſon Pere étoit parti pour la Cour.) Sa joye ne fut pas médiocre, comme la ſuite me le fit connoître; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever, ce qu'elle fit pour me ſatisfaire. Mais ſi-tôt qu'elle fut hors du lit, elle évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir preſſée, car nous eumes beaucoup de peine à la remettre; quand elle fut revenuë de ſon évanouiſſement, nous la remimes dans le lit où je la laiſſai, pour lui donner moyen de repoſer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma preſence. Nous guérimes entierement, & nous paſſames agréablement le tems, tout celui que ſon Pere demeura à la Cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis ſecrets, que j'avois toûjours frequenté dans ſa maiſon, & pratiqué fort familierement ſa Fille, à laquelle il fit de rigoureuſes défenſes de me voir, & ſe facha fort contre ſa Femme & ſa Fille aînée, de ce qu'elles avoient favoriſé nos entrevûes; ce que j'appris par notre confidente, enſemble la réſolution qu'elles

avoient

avoient priſe de me voir toûjours, & par quels moyens. Le premier fut, que je prenois garde quand cet injuſte Pere venoit à la Ville : car auſſi-tôt j'allois dans ſa maiſon où je demeurois juſques à ſon retour, que nous connoiſſions facilement à ſa maniere de frapper à la porte, & auſſi-tôt je me cachois derriere une piece de tapiſſerie, & quand il entroit, un valet ou une ſervante, ou quelquefois une de ſes Filles, lui ôtoit ſon manteau, & je ſortois facilement ſans qu'il le pût ouïr, car comme je vous ai déja dit, il étoit fort ſourd ; & en ſortant, la Du-Lys m'accompagnoit toûjours juſques à la porte de la baſſe-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eumes recours au Jardin de notre Confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos Voiſins, ce qui dura aſſez; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous ſervimes enſuite des Egliſes, tantôt l'une tantôt l'autre, ce qui fut encore connu ; tellement que nous n'avions plus que le hazard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du Parc ; mais il falloit uſer de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré aſſez longtems avec la Du-Lys, (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, & avions pris de fortes réſolutions de les ſurmonter) je la voulus

lus accompagner juſques à la porte de la baſſe-cour, où étans nous apperçumes de loin ſon Pere, qui venoit de la Ville, & tout droit à nous ; de fuir, il n'y avoit lieu, car il nous avoit vû. Elle me dit alors de faire quelque invention, pour nous excuſer : mais je lui répondis qu'elle avoit l'eſprit plus preſent & plus ſubtil que moi, & qu'elle y penſât. Cependant il arriva, & comme il commençoit à ſe fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des Bagues & autres Jouailleries (car il employoit ſes Gages en orfevrerie pour y faire quelque profit, étant auſſi avare qu'il étoit ſourd) & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques unes, pour donner à une Fille du Mans, à laquelle je me mariois. Il le crut facilement, nous montames, & il me montra ſes bagues : j'en choiſis deux, un petit Diamant & une roſe d'Opale. Nous fumes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expedient me facilita la continuation de mes viſites : mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à ſa jeune fille, comme ſe doutant de quelque fourbe. Et elle me conſeilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette Ville-là eſt une des plus agréables du Royaume, & où il y a du plus beau monde, & du mieux civiliſé, &

où

où les Filles y ſont les plus accortes & les plus ſpirituelles, comme vous ſavez fort bien: auſſi j'y fis en peu de tems de grandes connoiſſances. J'étois logé au Logis des Chênes verts, où étoit auſſi logé un Operateur qui debitoit ſes drogues en Public ſur le Théâtre, en attendant l'iſſue d'un projet qu'il avoit fait de dreſſer une Troupe de Comédiens. Il avoit déja avec lui des perſonnes de qualité, entre autres le fils d'un Comte, que je ne nomme pas par diſcretion, un jeune Avocat du Mans, qui avoit déja été en troupe, ſans compter un ſien Frere, & un autre vieux Comédien, qui s'enfarinoit à la farce; & il attendoit une jeune fille de la Ville de Laval, qui lui avoit promis de ſe dérober de la maiſon de ſon Pere, & de le venir trouver. Je fis connoiſſance avec lui; & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis ſuccinctement le recit de mes malheurs, enſuite de quoi il me perſuada de prendre parti dans ſa troupe, & que ce ſeroit le moyen de me faire oublier mes diſgraces: j'y conſentis volontiers, & ſi la fille fût venuë, j'aurois certainement ſuivi. Mais les Parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cauſe que le deſſein ne réuſſit pas; ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention, pour pratiquer encore

core la Du-Lys, ſans ſoupçon; qui fut de mener avec moi cet Avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoiſſance, auxquels je découvris mon deſſein, & qui furent ravis de me ſervir en cette occaſion. Ils parurent en cette Ville ſous le titre, l'un de Frere, & l'autre de Couſin germain d'une Maîtreſſe imaginaire. Je les menai chez le Sieur du Freſne, que j'avois prié de me traiter de Parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas auſſi à leur dire mille biens de moi, les aſſûrant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur Parente, & enſuite nous donna à ſouper. L'on but à la ſanté de ma maîtreſſe, & la Du-Lys en fit raiſon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou ſix jours en cette Ville, ils s'en retournerent au Mans. J'avois toûjours libre accès chez le Sieur du Freſne, lequel me diſoit ſans ceſſe que je tardois trop à aller au Mans achever mon Mariage, ce qui me fit apprehender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chaſſât encore une fois honteuſement de ſa maiſon; ce qui me fit prendre la plus cruelle réſolution, qu'un homme deſeſperé puiſſe jamais avoir, qui fut de tuer la Du-Lys, de peur qu'un autre n'en fût poſſeſſeur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle

qu'elle m'accorda. Je la menai inſenſiblement dans un lieu fort écarté des allées du Parc, & où il y avoit des broſſailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel deſſein, que le deſeſpoir de la poſſeder m'avoit fait concevoir, tirant à même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda ſi tendrement, & me dit tant de douceurs qu'elle accompagna de proteſtations de conſtance & de belles promeſſes, qu'il lui fut facile de me deſarmer. Elle ſaiſit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jetta au travers des broſſailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne ſe trouveroit plus ſeule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas ſujet d'en uſer ainſi, quand je l'interrompis, pour la prier de ſe trouver le lendemain chez notre confidente où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernieres réſolutions. Nous nous y rencontrames à l'heure dite. Je la ſaluai, & nous pleurames nos communes miſeres, & après de longs diſcours, elle me conſeilla d'aller à Paris, me proteſtant qu'elle ne conſentiroit jamais à aucun Mariage; & quand je demeurerois dix ans, qu'elle m'attendroit; je lui fis des promeſſes reciproques, que j'ai mieux tenuës qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas ſans verſer

ſer beaucoup de larmes) elle fut d'avis que ſa Mere & ſa Sœur fuſſent de la confidence : cette Veuve les alla querir, & je demeurai ſeul avec la Du-Lys. Ce fut alors que nous nous ouvrimes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait : & elle en vint juſques à me dire, que ſi je la voulois enlever, qu'elle y conſentiroit volontiers & me ſuivroit par-tout ; & que ſi l'on venoit après nous & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte. Mais mon amour étoit ſi pur, que je ne voulus jamais mettre ſon honneur en compromis, laiſſant l'évenement à la conduite du ſort. Sa Mere & ſa Sœur arriverent & nous leur déclarames nos réſolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embraſſemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir, j'écrivis une Lettre à la Du-Lys, des termes de laquelle je ne me ſaurois ſouvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre, pour leur donner de la compaſſion. Auſſi notre Confidente qui porta la lettre, m'aſſûra qu'après la lecture de cette lettre, la Mere & les deux Filles avoient été ſi affligées de douleur, que la Du-Lys n'avoit pas eu le courage de me faire réponſe. J'ai ſuprimé beaucoup d'avantures qui nous ar-

arriverent pendant le cours de nos Amours (pour n'abuſer pas de votre patience :) comme les jalouſies que la Du-Lys conçut contre moi, pour une Demoiſelle ſa Couſine Germaine qui l'étoit venuë voir, & qui demeura trois mois dans la maiſon : la même choſe pour la Fille de ce Gentil-homme, qui avoit amené ce Galant que je fis en aller : non plus que pluſieurs querelles que j'eus à démêler, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus bleſſé par deux fois au bras & à la cuiſſe. Je finis donc ici la digreſſion, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureuſement, & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y ſubſiſter comme je faiſois en cette Ville, tant à cauſe de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la Du Lys pour laquelle j'avois fait de grandes dépenſes, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de Secretaire, d'un Secretaire de la Chambre du Roi, lequel avoit épouſé la Veuve d'un autre Secretaire auſſi du Roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette Dame uſa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion ; mais elle continua ſi ouvertement, que quelques-uns des Domeſti-

meſtiques s'en apperçûrent, comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une Commiſſion pour faire dans la Ville, elle me dit de prendre le Carroſſe, dans lequel je montai ſeul, & je dis au Cocher de me mener par le Marais du Temple, tandis que ſon Mari alloit par la Ville à cheval ſuivi d'un ſeul Laquais : car elle lui avoit perſuadé qu'il feroit mieux ſes affaires de la ſorte, que de traîner un Carroſſe qui eſt toûjours embarraſſant. Quand je fus dans une longue ruë, où il n'y avoit que des portes cocheres, & par conſequent l'on n'y voyoit gueres de monde, le Cocher arrêta le Caroſſe & en deſcendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit? Il s'approcha de la portiere & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda ſi je n'avois point pris garde au procedé de Madame ſur mon ſujet ? à quoi je lui répondis que non, & qu'eſt ce qu'il vouloit dire ? Il me répondit alors, que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai gueres avec lui ; mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & me conduire à la ruë S Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, & quand je fus de retour à la maiſon, j'obſervai plus ex-

exactement les actions de cette Dame, dont quelques-unes me confirmerent en la croyance de ce que m'avoit dit le Cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des colets, que j'avois baillé à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui étoient ces colets ? elles répondirent que c'étoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaſſent, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus ſi confus, que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la ſienne, elle me fit appeller par un Laquais, & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa Demoiſelle ſuivante & contre ſa Femme de chambre. Elle diſoit, Ces chiennes, ces vilaines ne ſauroient rien faire adroit; ſortez de ma chambre. Comme elles en ſortoient j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller, & auſſi-tôt elle me dit de prendre ſa chemiſe, qui étoit ſur la toilette & de la lui donner; & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit & s'expoſa à ma vûe toute nue, dont j'eus une ſi

grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ſes Filles qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon Mari. Je ne doutai donc plus de ſon intention: mais comme j'étois jeune & timide, j'apprehendai quelque ſiniſtre accident: car quoi qu'elle fût déja avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux reſtes; ce qui me fit réſoudre à demander mon congé, ce que je fis un ſoir après que l'on eut ſervi le ſouper. Alors ſans me rien répondre, ſon mari ſe retira à ſa chambre, & elle tourna ſa chaiſe du côté du feu, diſant au Maître d'Hôtel de remporter la viande. Je deſcendis pour ſouper avec lui: comme nous étions à table, une ſienne Niece âgée d'environ douze ans, deſcendit, & s'adreſſant à moi, me dit que Madame ſa Tante l'envoyoit pour ſavoir ſi j'avois bien le courage de ſouper, elle ne ſoupant point. Je ne me ſouviens pas bien de ce que je lui répondis: mais je ſai bien que la Dame ſe mit au lit & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller, pour donner ordre d'avoir des Medecins: comme j'approchai de ſon lit, elle me donna la main, & me dit ouvertement que j'étois la cauſe de ſon mal, ce qui fit redoubler mon apprehenſion, en ſorte que le même jour je

me

me mis dans des Troupes qu'on faiſoit à Paris pour le Duc de Mantouë, & je partis ſans en rien dire à perſonne. Notre Capitaine ne vint pas avec nous, laiſſant la conduite de ſa Compagnie à ſon Lieutenant, qui étoit un franc Voleur auſſi-bien que les deux Sergens : car ils brûloient preſque tous les logemens & nous faiſoient ſouffrir ; auſſi ils furent pris par le Prevôt de Troye en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des Sergens qui ſe trouva Frere d'un des Valets de Chambre de Monſeigneur le Duc d'Orleans, lequel le ſauva. Nous demeurames ſans Chef, & les Soldats d'un commun accord, firent élection de ma perſonne pour commander la Compagnie, qui étoit compoſée de quatre-vingts Soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité, que ſi j'en euſſe été le Capitaine en Chef. Je paſſai en revûë, & tirai la montre, que je diſtribuai, auſſi-bien que les Armes que je pris à Sainte Reine en Bourgogne. Enfin nous filames juſques à Embrun en Dauphiné, où notre Capitaine nous vint trouver, dans l'apprehenſion qu'il n'y avoit pas un Soldat à ſa Compagnie.

Mais quand il apprit ce qui s'étoit paſſé, & que je lui en fis paroître ſoixante-huit (car j'en avois perdu douze

dans la marche) il me careſſa fort, & me donna ſon Drapeau & ſa Table. L'Armée qui étoit la plus belle qui fût jamais ſortie de France, eut le mauvais ſuccès que vous avez pû ſavoir ; ce qui arriva par la mauvaiſe intelligence des Generaux. Après ſon débris je m'arrêtai à Grenoble, pour laiſſer paſſer la fureur des Payſans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs, & le maſſacre en fut ſi grand, que la peſte ſe mit ſi furieuſement dans ces deux Provinces, qu'elle s'épandit par tout le Royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble, où je fis de grandes connoiſſances, je réſolus de me retirer dans cette Ville ma Patrie. Mais en paſſant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raiſon que j'ai dit, j'arrivai à un petit Bourg appellé Saint Patrice, où le fils puisné de la Dame du lieu qui étoit veuve, faiſoit une Compagnie de Fantaſſins pour le Siége de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque choſe ſur mon viſage qui n'étoit pas rebutant : après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la verité ; il me pria de prendre le ſoin de conduire un ſien frere jeune garçon, Chevalier de Malte, auquel il avoit donné ſon Enſeigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partimes pour

aller

aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'Aſſemblée du Regiment; mais nous n'y eumes pas demeuré trois jours, que le Maître d'Hôtel de ce Capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût ſuivi, mais en vain; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ſes coffres, que je ne gardai guéres, car il fut deputé du Corps du Regiment pour aller trouver le grand Cardinal de Richelieu, lequel conduiſoit l'Armée pour le Siége de Montauban, & autres Villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvames ſon Eminence dans la Ville d'Albi, nous la ſuivimes juſques à cette Ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme: car elle ſe rendit, comme vous avez pû ſavoir. Nous eumes pendant ce voyage un grand nombre d'avantures, que je ne vous dis point, pour ne vous être pas ennuyeux; ce que j'ai peut-être déja trop été. Alors l'Eſtoille lui dit, que ce ſeroit les priver d'un agréable divertiſſement, s'il ne continuoit juſques à la fin. Il pourſuivit donc ainſi: Je fis de grandes connoiſſances dans la maiſon de cet illuſtre Cardinal, & principalement avec les Pages, dont il y en avoit dix huit de Normandie, & qui me faiſoient de grandes careſſes, auſſi bien que les autres Domeſtiques de ſa mai-

ſon. Quand la ville fut rendue, notre Regiment fut licentié, & nous nous en revinmes à Saint Patrice. La Dame du lieu avoit un Procès contre ſon fils aîné, & ſe preparoit pour aller le pourſuivre à Grenoble. Quand nous arrivames, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de repugnance; car je voulois me retirer, comme je vous ai dit: mais je me laiſſai gagner, dont je je ne me repentis pas. Car quand nous fumes arrivez à Grenoble, où je ſollicitai fortement le Procès, le Roi Louïs treiziéme de glorieuſe memoire y paſſa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à ſa ſuite les plus grands Seigneurs de ce Pays & entre autres le Gouverneur de cette Ville, lequel connoiſſoit fort Monſieur de S. Patrice, auquel il me recommanda, & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'eſtime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que je n'euſſe pas ſujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette Ville, qui étoient au Regiment des Gardes, trois deſquels étoient Gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir: je les traitai du mieux qu'il me fut poſſible, & à la maiſon & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeûner d'un logis du Fauxbourg de S. Laurent qui eſt au delà du pont, nous nous arrêtames

tames deſſus, pour voir paſſer des bateaux : & alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit bien fort, que je ne leur demandaſſe point de nouvelles de la du Lis : je leur dis que je n'avois oſé, de peur de trop apprendre ; ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puiſqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je penſai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout ſavoir: ils m'apprirent donc qu'auſſi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre, pour qui j'avois le plus d'averſion. Alors j'éclatai, & dis contre elle, tout ce que la colere me ſuggera. Je l'appellai tigreſſe, felonne, perfide, traitreſſe, qu'elle n'eût pas oſé ſe marier me ſachant ſi près, étant bien aſſurée que je la ſerois allé poignarder avec ſon mari, juſques dedans ſon lit. Après je fortis de ma poche une bourſe d'argent, & de ſoye bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée ; dans laquelle je conſervois le braſſelet, & le ruban que je lui avois gagné. Je mis une pierre dedans, & la jettai avec violence dans la Riviere, en diſant, Ainſi ſe puiſſe effacer de ma memoire, celle à qui ont appartenu ces choſes, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces

Meſſieurs furent étonnez de mon procedé, & me proteſterent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit; mais qu'ils croyoient que je l'euſſe ſû d'ailleurs. Ils ajoûterent, pour me conſoler, qu'elle avoit été forcée à ſe marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'averſion qu'elle avoit pour ſon mari : car elle n'avoit fait que languir depuis ſon mariage, & étoit morte quelque tems après. Ce diſcours redoubla mon déplaiſir, & me donna à même tems quelque eſpece de conſolation. Je pris congé de ces Meſſieurs, & me retirai à la maiſon; mais ſi changé, que Mademoiſelle de Saint Patrice, fille de cette bonne Dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois; à quoi je ne répondis rien; mais elle me preſſa ſi fort que je lui dis ſuccinctement mes avantures, & la nouvelle que je venois d'apprendre : elle fut touchée de ma douleur, comme je le connus par les larmes qu'elle verſa. Elle le fit ſavoir à ſa Mere, & à ſes freres, qui me témoignerent de participer à mes déplaiſirs : mais qu'il falloit ſe conſoler, & prendre patience. Le procès de la Mere & du fils termina par un accord, & nous nous en retournames. Ce fut alors que je commençai à penſer à une retraite. La maiſon où j'étois, étoit aſſez puiſſante pour me faire trouver de bons partis; & l'on m'en propo-

ſa

ſa pluſieurs ; mais je ne pus jamais me reſoudre au mariage. Je repris le premier deſſein que j'avois eu autrefois, de me rendre Capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il y ſurvint tant d'obſtacles, dont la deduction ne vous ſeroit qu'ennuyeuſe, que je ceſſai cette pourſuite. En ce tems-là, le Roi commanda l'Arriere-ban de la Nobleſſe du Dauphiné, pour aller à Caſal. Monſieur de Saint Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui : ce que je ne pus honorablement refuſer. Nous partimes, & nous y arrivames. Vous ſavez ce qu'il en réuſſit. Le Siége fut levé, la Ville renduë, & la Paix faite, par l'entremiſe de Mazarin. Ce fut le premier degré, par où il monta au Cardinalat, & à cette prodigieuſe fortune, qu'il a euë enſuite du Gouvernement de la France. Nous nous en retournames à Saint Patrice, où je perſiſtai toûjours à me rendre Religieux. Mais la divine providence en diſpoſoit autrement. Un jour Monſieur de Saint Patrice me dit, voyant ma reſolution, qu'il me conſeilloit de me faire Prêtre Seculier ; mais j'apprehendai de n'avoir pas aſſez de capacité, & il me repartit, qu'il y en avoit de moindres. Je m'y reſolus, & je pris les Ordres ſur un Patrimoine, que Madame ſa Mere me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'aſſigna ſur le plus liquide de

ſon revenu. Je dis ma premiere Meſſe dans l'Egliſe de la Paroiſſe ; & ladite Dame en uſa comme ſi j'euſſe été ſon propre enfant : car elle traita ſplendidement une trentaine de Prêtres, qui s'y trouverent, & pluſieurs Gentilshommes du voiſinage. J'étois dans une maiſon trop puiſſante, pour manquer de Benefices, auſſi ſix mois après j'eus un Prieuré aſſez conſiderable, avec deux autres petits Benefices. Quelques années après j'eus un gros Prieuré, & une fort bonne Cure, car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu juſqu'au point de monter en Chaire avec ſuccès, & devant les beaux Auditoires, & en preſence même de Prélats. Je menageai mes revenus, & amaſſai une notable ſomme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette Ville, où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoiſſance d'une ſi charmante Compagnie, & d'avoir été aſſez heureux de lui rendre quelque petit ſervice.

L'Eſtoille prit la parole, diſant Mais le plus grand que vous ſauriez nous avoir jamais rendu... Elle vouloit continuer, quand Ragotin ſe leva pour dire qu'il vouloit faire une Comédie de cette Hiſtoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du Theâtre, un beau Parc avec ſon grand Bois & une Riviere; pour le ſujet, des Amans, des Com-

Combats, & une premiere Meſſe. Tout le monde ſe mit à rire, & Roquebrune qui le contrarioit toûjours, lui dit: Vous n'y entendez rien, vous ne ſauriez mettre cette Piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer la Scéne & demeurer trois ou quatre ans deſſus. Alors le Prieur leur dit: Meſſieurs, ne diſputez point pour ce ſujet; j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous ſavez que Monſieur du Hardi n'a jamais obſervé cette rigide regle des vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos Poëtes modernes, comme l'Auteur de Saint Euſtache, &c. Et Monſieur Corneille ne s'y ſeroit pas attaché, ſans la cenſure que Monſieur Scudery voulut faire du Cid; auſſi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens, de belles fautes. J'en ai donc compoſé une Comédie, que j'ai intitulée, La Fidelité conſervée après l'Eſperance perduë; & depuis j'ai pris pour deviſe un Arbre dépouillé de ſa parure verte, & où il ne reſte que quelques feuilles mortes (qui eſt la raiſon pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, & ces paroles pour ame de la Deviſe: *Privé d'eſpoir, je ſuis fidelle.* Cette Piece roule les Theatres il y a fort long tems. Le titre en eſt auſſi à propos que vos couleurs, & votre deviſe, dit l'Eſtoille, car votre

Maîtreſſe vous a trompé, & vous lui avez toûjours gardé la fidelité, n'en ayant point voulu épouſer d'autre. La converſation finit par l'arrivée de Monſieur de Verville, & de Monſieur de la Garoufiere. Et je finis auſſi ce Chapitre, qui ſans doute a été bien ennuyeux, tant pour ſa longueur que pour ſon ſujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de Monſieur de la Garouſiere. Mariage des Comédiens & Comédiennes, & autres avantures de Ragotin.

TOus ceux de la Troupe furent étonnés de voir Monſieur de la Garouſiere: pour Verville il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui ſe devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette Ville? Et il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes; mais que Monſieur de Verville lui ayant communiqué quelque choſe d'importance, il avoit été ravi de trouver une occaſion ſi favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ſes ſervices. Verville lui fit ſigne qu'il n'en falloit parler qu'en ſecret, & pour lui en rompre les diſcours, il lui preſenta le Prieur de S. Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui diſant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Eſtoille leur dit qu'il venoit d'achever une Hiſtoire auſſi agréable que l'on

en pût ouïr. Ces deux Meſſieurs témoignerent avoir du regret de n'être venus plûtôt, pour avoir eu la ſatisfaction de l'entendre. Alors Verville paſſa dans une autre Chambre, où le Deſtin le ſuivit, & après y avoir demeuré quelques momens, ils appellerent l'Eſtoille & Angelique, & enſuite Leandre & la Caverne, que Monſieur de la Garoufiere ſuivit. Quand ils furent aſſemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avoit communiqué au Sieur de la Garoufiere le deſſein qu'ils avoient fait de ſe marier, & qu'il devoit repaſſer par Alençon pour être de la Nôce; & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très-humblement remercié, & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit, d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit Monſieur de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui eſt en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement, & la force du Sang fit un ſi merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, & pleura ſans en ſavoir la cauſe. On lui demanda ſi elle connoiſſoit cet homme-là? Et elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vû. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit, & pour-lors elle trouva ſur ſon viſage tant de traits du ſien, qu'elle s'écria:

s'écria: Seroit-ce point mon frere! Alors il s'approcha d'elle, & l'embraſſa, l'aſſûrant que c'étoit lui-même, que le malheur avoit éloigné ſi long-temps de ſa préſence. Il ſalua ſa Niéce & tous ceux de la Compagnie, & aſſiſta à la conference ſecrette, où il fut conclu que l'on celebreroit les deux Mariages; ſavoir, du Deſtin avec l'Eſtoille, & de Leandre avec Angelique.

Toute la difficulté conſiſtoit à ſavoir, quel Prêtre les épouſeroit. Alors le Prieur de S. Louis (que l'on avoit auſſi appellé à la Conference) leur dit, qu'il ſe chargoit de cela, & qu'il en parleroit aux Curés des deux Paroiſſes de la Ville, & à celui du Fauxbourg de Montfort; que s'ils en faiſoient quelque difficulté, il retourneroit à Séez, & qu'il en obtiendroit la permiſſion du Seigneur Evêque; que s'il ne vouloit pas la lui accorder, il iroit trouver Monſeigneur l'Evêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que ſa petite Egliſe étoit de ſa Juriſdiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refuſé. Il fut donc prié de prendre ce ſoin-là. Cependant l'on fit ſecretement venir un Notaire, & l'on paſſa les Contrats de Mariage. Je ne vous en dis point les clauſes; car cette particularité n'eſt pas venuë a ma connoiſſance: oui bien qu'ils ſe marierent. Meſſieurs de Verville

ville, de la Garoufiere, & de S. Louis, furent les témoins. Ce dernier alla parler aux Curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouſer, alleguant beaucoup de raiſons que le Prieur ne put ſurmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable: ce qui le fit reſoudre d'aller à Séez. Il prit le cheval de Leandre, & un de ſes Laquais, & alla trouver le Seigneur Evêque, lequel repugna un peu à lui accorder ſa requête; mais le Prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle Paroiſſe: car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, & demain dans un autre; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabons & gens ſans aveu, (ce qui étoit la plus forte raiſon ſur laquelle les Curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permiſſion du Roi, & avoient leur ménage, & par conſequent étoient cenſés ſujets des Evêques, dans le Dioceſe deſquels ils ſe trouvoient lors de leur réſidence en quelque Ville; que ceux pour qui il demandoit la diſpenſe, étoient dans celle d'Alençon, où il avoit Juriſdiction, tant ſur eux, que ſur les autres Habitans, & que partant il les pouvoit diſpenſer, comme il l'en ſupplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'Evêque donna les mains & pouvoir au Prieur, de les épouſer en quelle

Egliſe

Egliſe qu'il voudroit. Il vouloit appeller ſon Secretaire pour faire la diſpenſe en forme; mais le Prieur lui dit qu'un mot de ſa main ſuffiſoit, ce que le bon Seigneur fit auſſi agréablement, qu'il lui donna à ſouper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les Fiancés, qui préparoient tout ce qui étoit neceſſaire pour les Nôces. Les autres Comédiens (qui n'avoient point été du ſecret) ne ſavoient que penſer de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la choſe ainſi ſecrette, n'étoit que ce que vous avez appris du Deſtin, car pour Leandre & Angelique, cela étoit connu de tous; & auſſi la crainte de ne réuſſir pas à la diſpenſe. Mais quand ils en furent aſſûrés, l'on rendit la choſe publique, & l'on recita les Contrats de Mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouſer. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : „ Ne vous „ l'avois-je pas bien dit? je m'en étois „ toûjours défié. „ Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancholie que l'on puiſſe imaginer, laquelle le précipita dans un furieux deſeſpoir, comme vous apprendrez au dernier Chapitre de ce Roman. Il devint ſi troublé, que paſſant devant la grande

grande Egliſe de Notre-Dame un jour de Fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plûpart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches diſent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il ſe perſuada facilement qu'elles diſoient, *Ragotin, ce matin, a tant bû de pots de vin, qu'il branle, qu'il branle.* Il entra en une ſi furieuſe colere contre le Campanier, qu'il cria tout haut: Tu as menti, je n'ai pas bû aujourd'hui extraordinairement. Je ne me ſerois pas fâché ſi tu leur faiſois dire, *Le mutin du Deſtin, a ravi à Ragotin, l'Eſtoille, l'Eſtoille*: car j'aurois eu la conſolation de voir les choſes inanimées témoigner avoir du reſſentiment de ma douleur; mais de m'appeller yvrogne? ha! tu la payeras: & auſſi-tôt il enfonça ſon chapeau, & entra dans l'Egliſe par une des Portes où il y a un degré en vis, par lequel il monta à l'Orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au Clocher, il la ſuivit juſques au plus haut, où il trouva une porte fort baſſe, par laquelle il entra, & ſuivit ſous le toît des Chapelles, ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent, mais lui y trouva un plancher fort élevé. Il chemina juſques au bout, où il trouva une porte qui va au Clocher, où il monta. Quand

il

il fut au lieu où les Cloches ſont penduës, il trouva le Campanier qui carillonnoit toûjours, & qui ne regardoit point derriere lui. Alors il ſe mit à lui crier des injures, l'appellant inſolent, impertinent, ſot, brutal, marouſle, &c. mais le bruit des Cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le mépriſoit, ce qui le fit impatienter, & s'approcher de lui, & à même tems lui bailler un grand coup de poing ſur le dos. Le Campanier ſe ſentant frappé, ſe tourna, & voyant Ragotin, lui dit: hé! petit Eſcargot, qui diable t'a mené ici pour me frapper? Ragotin ſe met en devoir de lui en dire le ſujet, & de lui faire ſes plaintes: mais le Campanier qui n'entendoit point de raillerie, ſans le vouloit écouter, le prit par un bras, & à même tems lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culebuter le long d'un petit degré de bois, juſques ſur le plancher d'où l'on ſonne les Cloches à branle. Il tomba ſi rudement, la tête la premiere, qu'il donna du viſage contre une des boëtes par où l'on paſſe les cordes, & ſe mit tout en ſang. Il peſta comme un petit demon, & deſcendit promptement; il paſſa au travers de l'Egliſe, d'où il alla trouver le Lieutenant Criminel, pour ſe plaindre à lui de l'excès que le Campanier avoit commis en ſa perſonne.

Ce

Ce Magiſtrat le voyant ainſi ſanglant, crut facilement ce qu'il diſoit : mais après en avoir appris le ſujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le Cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit Juſtice, & envoya un Laquais dire au Campanier qu'il le vînt trouver: quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faiſoit injurier cet honnête homme par ſes Cloches ? à quoi il lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit point, & qu'il carillonnoit à ſon ordinaire : *Orleans*, *Beaugency*, *Notre-Dame de Clery*, *Vendôme*, *Vendôme* : mais qu'ayant été frappé de lui, & injurié, il l'avoit pouſſé, & qu'ayant rencontré le haut de l'eſcalier, il en étoit tombé. Le Lieutenant lui dit : Une autre fois ſoyez plus aviſé ; & à Ragotin, Soyez plus ſage, & ne croyez pas votre imagination touchant le ſon des Cloches. Ragotin s'en retourna à la maiſon, où il ne ſe vanta pas de ſon accident. Mais les Comédiens voyant ſon viſage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demanderent la raiſon, ce qu'il ne voulut pas dire ; mais ils l'apprirent par la voix commune : car cette diſgrace avoit éclaté, & dont ils rirent bien fort, auſſi-bien que Meſſieurs de Verville & de la Garouſiere.

Le

Le jour des Epouſailles des Comédiennes étant venu, le Prieur de S. Louis leur dit qu'il avoit fait choix de ſon Egliſe pour les épouſer. Ils y allerent à petit bruit, & il benit les Mariages, après avoit fait une très-belle exhortation aux Mariés, leſquels ſe retirerent à leur logis, où ils dînerent; après quoi l'on demanda à quoi l'on paſſeroit le tems juſques au ſouper. La Comédie, les Ballets, & les Bals leur étoient ſi ordinaires, que l'on trouva bon de faire le recit de quelque Hiſtoire. Verville dit qu'il n'en ſavoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans ſa noire mélancolie, il ſe fût ſans doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du Poëte Roquebrune, puiſqu'il l'avoit promis quand l'occaſion s'en preſenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la Compagnie étant beaucoup plus illuſtre que quand il la vouloit commencer. Mais il répondit qu'il avoit quelque choſe dans l'eſprit qui le troubloit, & que quand il l'auroit aſſez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au Poëte, de faire ſon éloge, dans lequel il faudroit comprendre ſa maiſon, & qu'il étoit trop de ſes amis, pour débiter une juſte Satire. Roquebrune penſa

trou-

troubler la fête, mais le reſpect qu'il eut pour les Etrangers qui étoient dans la compagnie, calma tout cet orage; enſuite de quoi Monſieur de la Garouſiere dit qu'il ſavoit beaucoup d'avantures, dont il avoit été témoin oculaire; on le pria d'en faire le recit, ce qu'il fit comme vous verrez au Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE XV.

Hiſtoire des deux Jalouſes.

LEs diviſions qui mirent la maîtreſſe Ville du Monde au rang des plus malheureuſes, furent une ſemence qui s'épandit par tout l'Univers, & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'Egliſe, puiſqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce ſacré Corps; mais elles ne laiſſerent pas d'éclore celle des Guelphes & des Gibelins, & quelques années aprés celle des Capelets & des Monteſches. Ces diviſions qui ne devoient point ſortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laiſſerent pas de ſe dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas été exempte; & il ſemble même que c'eſt dans ſon ſein, où la pomme de Diſcorde a plus fait éclater ſes funeſtes effets: Ce qu'elle fait encore à preſent; car il n'y a Ville, Bourg, ni Village, où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de ſiniſtres accidens. Mon Pere qui étoit Conſeiller au Parlement de Rennes, & qui m'avoit deſtiné pour être, comme je ſuis, ſon ſucceſſeur, me mit au Col-

lege

lege pour m'en rendre capable : mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit reſoudre à m'envoyer à la Fleche, où eſt, comme vous ſavez, le plus fameux College que les Jéſuites ayent dans ce Royaume de France. Ce fut dans cette petite Ville-là, où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même tems que j'y faiſois mes études.

Il y avoit deux Gentils-hommes, qui étoient les plus qualifiés de la Ville, déja avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux perſonnes de Condition, ce que l'on dit en proverbe; Entre qui nous veut, & qui nous ne voulons pas, nous demeurons ſans nous marier: à la fin tous deux ſe marierent. L'un qu'on appelloit Monſieur de Fonsblanche, prit une Fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite Nobleſſe, mais fort riche. L'autre qu'on appelloit Monſieur du Lac, épouſa une Demoiſelle de la Ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très belle, & d'une ſi illuſtre Maiſon, qu'elle appartenoit à des Ducs & Pairs, & à des Marêchaux de France. Ces deux Gentils-hommes, qui pouvoient partager la Ville, furent toûjours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura gueres après leurs Mariages: car leurs deux Femmes commencerent à ſe regar-

regarder d'un œil jaloux; l'une ſe tenant fiere de ſon extraction, & l'autre de ſes grands biens. Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de viſage, mais elle avoit grand'mine, bonne grace, & étoit fort propre; elle avoit beaucoup d'eſprit, & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme j'ai dit, mais ſans grace; elle avoit de l'eſprit infiniment, mais ſi mal tourné, que c'étoit une artificieuſe & dangereuſe perſonne. Ces deux Dames étoient de l'humeur de la plûpart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, ſi elles n'avoient chacune une douzaine de Galans; auſſi elles faiſoient tous leurs efforts, & employoient tous leurs ſoins, pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réuſſiſſoit beaucoup mieux que la Fonsblanche; car elle tenoit ſous ſon empire toute la Jeuneſſe de la Ville & du voiſinage, s'entend des perſonnes très-qualifiées, car elle n'en ſouffroit point d'autres: mais cette affectation cauſa des murmures ſourds, qui éclaterent enfin ouvertement en médiſance, ſans que pour cela elle diſcontinuât de ſa maniere d'agir; au contraire, il ſemble que ce lui fût un ſujet pour prendre plus de ſoins à faire de nouveaux Galans, La Fons-blanche n'étoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en avertir, & elle en avoit

pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adreſſe, entre leſquels étoit un jeune Gentilhomme très-bien fait, dont l'eſprit correſpondoit au ſien, & qui étoit un des Braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori; auſſi ſon aſſiduité cauſa des ſoupçons, & la médiſance éclata hautement. Ce fut-là la ſource de la rupture entre ces deux Dames; car auparavant elles ſe viſitoient civilement: mais, comme j'ai dit, toûjours avec une jalouſe envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fons-blanche, fit épier ſes actions, & fit mille pieces artificieuſes pour la perdre de reputation; notamment ſur le ſujet de ce Gentilhomme, que l'on appelloit Monſieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fons-blanche, qui ne demeura pas muette: car elle diſoit par raillerie, que ſi elle avoit des Galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faiſoit toûjours de nouvelles impoſtures. L'autre en ſe défendant lui bailloit le change, ſi bien qu'elles vivoient comme deux demons. Quelques perſonnes charitables eſſayerent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement; car elles ne les purent jamais obliger à ſe voir. La du Lac, qui ne penſoit à autre choſe qu'à cauſer du déplaiſir à la Fons-blanche, crut que le plus ſenſible qu'elle pourroit lui faire reſſen-

reſſentir, ce ſeroit de lui ôter le plus favori de ſes Galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à Monſieur de Fons-blanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de ſa maiſon (ce qui arrivoit ſouvent ; car il étoit continuellement à la chaſſe, ou en viſite chez des Gentils-hommes voiſins de la Ville,) que du Val-Rocher couchoit avec ſa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vû ſortir de ſon lit, où elle étoit. Monſieur de Fons-blanche, qui n'en avoit jamais eu aucun ſoupçon, fit quelque reflexion à ce diſcours, & enſuite fit connoître à ſa femme qu'elle l'obligeroit, ſi elle faiſoit ceſſer les viſites de du Val-Rocher. Elle repliqua tant de choſes, & le paya de ſi fortes raiſons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laiſſant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle deſiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui ſont deux fortes machines pour gagner la fortereſſe d'un cœur le mieux muni: auſſi encore qu'il eût de grands attachemens à la Fons-blanche, la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui cauſa une ſenſible douleur à la Fons-blanche (ſur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des

termes fort inſolens) laquelle augmenta par la mort de ſon mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort auſterement: mais la jalouſie la ſurmonta, & fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré ſon mari, qu'elle pratiqua une entrevûë ſecrette avec du Val-Rocher. Je n'ai pas ſu quel fut leur entretien, mais l'évenement le fit aſſez connoître; car une douzaine de jours après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'euſſent contracté fort ſecrettement, & ainſi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'eſpace de ce temps-là, & l'autre vivant. Voilà, ce me ſemble, le plus violent effet de jalouſie qu'on puiſſe imaginer: car elle oublia la bienſéance du veuvage, & ne ſe ſoucia de tous les inſolens diſcours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la perſuaſion de la du Lac; ce qui juſtifie aſſez ce que l'on dit, qu'une femme hazarde tout, quand il s'agit de ſe vanger: mais vous le verrez encore mieux par ce que je vous vais dire. La du Lac penſa enrager, quand elle apprit cette nouvelle; mais elle diſſimula ſon reſſentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant ſur le point de faire éclater, ayant fait deſſein de le faire aſſaſſiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des perſonnes à qui elle s'en étoit découverte: ce qui l'obligea à

ſe

ſe bien précautionner. D'ailleurs elle conſidera que ce ſeroit mettre ſes plus chers amis en grand hazard, ce qui la fit penſer à un moyen le plus étrange que la jalouſie puiſſe ſuſciter, qui fut de brouiller ſon mari avec du Val-Rocher par ſes pernicieux artifices. Auſſi ils ſe querellerent furieuſement pluſieurs fois, & en furent juſqu'au point de ſe battre en duel, à quoi la du Lac pouſſa ſon mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde) jugeant bien qu'il ne dureroit guere à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des Braves du temps; ſe figurant qu'après la mort de ſon mari, elle le pourroit encore ôter à la Fons-blanche, de laquelle elle ſe pourroit facilement défaire, ou par poiſon, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté: car du Val-Rocher, ſe fiant en ſon adreſſe, mépriſa du Lac, (qui au commencement ſe tenoit ſur la défenſive) ne croyant pas qu'il oſât lui porter, & ainſi il ſe négligeoit, en ſorte que du Lac le voyant un peu hors de garde, lui porta ſi juſtement, qu'il lui mit ſon épée au travers du corps, & le laiſſa ſans vie, & s'en alla à ſa maiſon, où il trouva ſa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout enſemble de cet évenement ſi inopiné. Il s'enfuit ſecret-

tement, & s'en alla dans la maiſon d'un des Parens de ſa femme, leſquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puiſſans Seigneurs, qui travaillerent à obtenir ſa grace du Roi. La Fons blanche fut fort étonnée, quand on lui annonça la mort de ſon mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuſer à verſer d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer ſecrettement pour éviter que la Juſtice n'y mît pas la main; ce qui fut fait, & ainſi elle fut veuve en moins de ſix ſemaines. Cependant du Lac eut ſa grace, qui fut enterinée au Parlement de Paris, nonobſtant toutes les oppoſitions de la veuve du Mort, qui vouloit faire paſſer l'action pour un aſſaſſinat: ce qui la fit reſoudre à la plus étrange reſolution qui puiſſe jamais entrer dans l'eſprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, & paſſant une fois par devant du Lac, qui ſe promenoit à la Place avec quelques uns de ſes Amis, elle l'attaqua ſi furieuſement & ſi inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de ſe mettre en défenſe, & lui donna à même temps deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit pourſuivre & mettre en priſon: on lui fit ſon procès, & la plûpart des Juges opinerent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'execution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit groſſe;

& ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'elle ne ſavoit duquel de ſes deux Maris. Elle demeura donc priſonniere : mais comme c'étoit une perſonne fort délicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y ſouffre, lui cauſerent une maladie & ſa délivrance avant le terme, & enſuite ſa mort ; néanmoins le fruit eut Baptême, & après avoir vêcu quelques heures, il mourut auſſi. La du Lac fut touchée de Dieu ; elle rentra en ſoi-même, fit reflexion ſur tant de ſiniſtres accidens, dont elle étoit cauſe ; mit ordre aux affaires de ſa maiſon, & entra dans un Monaſtere de Religieuſes Reformées de l'Ordre de S. Benoît au lieu d'Almeneſche, au Dioceſe de Séez. Elle voulut s'éloigner de ſa Patrie pour vivre avec plus de quiétude, & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit cauſés. Elle eſt encore dans ce Monaſtere, où elle vit dans une grande auſterité, ſi elle n'eſt morte depuis quelques mois.

Les Comédiens & Comédiennes écoutoient encore, quoique Monſieur de la Garouſiere ne dît plus mot, quand Rochebrune s'avança pour dire à ſon ordinaire, que c'étoit-là un beau ſujet pour un Poëme grave, & qu'il en vouloit compoſer une excellente Tragedie, qu'il mettroit facilement dans les regles

d'un Poëme Dramatique. L'on ne répondit pas à ſa propoſition : mais tous admirerent le caprice des femmes, quand elles ſont frappées de jalouſie, & comme elles ſe portent aux dernieres extrémités. Enſuite de quoi l'on diſputa ſi c'étoit une paſſion : mais les Savans conclurent que c'étoit la deſtruction de la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'Amour. Il y avoit encore beaucoup de tems juſqu'au ſouper, & tous trouverent bon d'aller faire une promenade dans le Parc, où étant, ils s'aſſirent ſur l'herbe. Lors le Deſtin dit, qu'il n'y avoit rien de plus agréable, que le recit des Hiſtoires. Leandre (qui n'avoit point entré dans la belle converſation, depuis qu'il étoit dans la Troupe, y ayant toûjours paru en qualité de valet) prit la parole, diſant, que puiſque l'on avoit fini par le caprice des femmes, ſi la Compagnie agréoit qu'il fît le recit de ceux d'une Fille, qui ne demeuroit pas loin d'une de ſes maiſons. Il en fut prié de tous, & après avoir touſſé cinq ou ſix fois, il débuta comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la capricieuſe Amante.

IL y avoit dans une petite Ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux Gentilhomme, lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuſe Demoiſelle, ſans avoir des enfans. Entre pluſieurs Domeſtiques qui le ſervoient, étoient un Maître d'Hôtel & une Gouvernante, par les mains deſquels paſſoit tout le revenu de la Maiſon. Ces deux perſonnages, qui faiſoient comme font la plûpart des Valets & Servantes (c'eſt-à-dire l'amour) ſe promirent mariage, & tirerent ſi bien chacun de ſon côté, que le bon vieux Gentilhomme & ſa Femme moururent fort incommodés, & les deux Domeſtiques vêcurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une ſi mauvaiſe affaire à ce Maître-d'Hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en aſſûrance, d'entrer dans une Compagnie de Cavalerie, & de laiſſer ſa femme ſeule, & ſans enfans; laquelle ayant attendu environ deux ans, ſans avoir aucunes de ſes nouvelles, elle fit courir le bruit de ſa mort, & en porta

le deuil. Quand il fut un peu paſſé, elle fut recherchée en mariage de pluſieurs perſonnes, entre leſquels ſe preſenta un riche Marchand, lequel l'épouſa ; & au bout de l'année, elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans, quand le premier mari de ſa mere arriva à la maiſon. De vous dire quels furent les plus étonnés, des deux maris, ou de la femme, c'eſt ce que l'on ne peut ſavoir : mais comme la mauvaiſe affaire du premier ſubſiſtoit toûjours, ce qui l'obligeoit à ſe tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il ſe contenta de quelque ſomme d'argent qu'on lui donna, & ceda librement ſa femme au ſecond mari, ſans lui donner aucun trouble. Il eſt vrai qu'il venoit de tems en tems, & toûjours fort ſecrettement, querir de quoi ſubſiſter, ce qu'on ne lui refuſoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) ſe faiſoit grande, & avoit plus de bonne grace que de beauté, & de l'eſprit aſſez pour une perſonne de ſa condition. Mais comme vous ſavez que le bien eſt depuis long-tems ce que l'on conſidere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de Galans, entre leſquels étoit le fils d'un riche Marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi Gentilhomme ; car il frequentoit les plus honorables Compagnies, où il ne man-

manquoit pas de trouver ſa Marguerite, qui y étoit reçûë à cauſe de ſa richeſſe. Ce jeune homme (que l'on appelloit le Sieur de S. Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur, qu'il étoit ſouvent employé en des duels, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il danſoit de bonne grace, & jouoit dans les grandes Compagnies, & étoit toûjours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ſes ſervices, & à lui témoigner ſa paſſion, & le deſir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne repugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de ſon pere & de ſa mere, qui favoriſoient ſa recherche de tout leur pouvoir; mais au tems qu'il ſe diſpoſoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire ſans ſon conſentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiſſa paſſer quelques jours ſans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette paſſion: mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plûtôt entré dans la maiſon, qu'elle en ſortit, & alla ſe mettre en une Compagnie de filles du voiſinage, où il la ſuivit,

après avoir fait ſes plaintes au pere & à la mere, du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille, ſans lui en avoir donné aucun ſujet, de quoi ils témoignerent être marris, & lui promirent de la rendre plus ſociable. Mais comme elle étoit fille unique, ils n'oſerent lui contredire, ni la preſſer ſur cette matiere-là, ſe contentans de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. A tout cela elle ne leur répondit rien, & continuoit dans ſa mauvaiſe humeur: car quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place, & il la ſuivoit; mais elle le fuyoit toûjours, en ſorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de ſon corps de jupe, dont elle cria, lui diſant qu'il avoit froiſſé ſes bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un ſoufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laiſſer. Enfin tant plus il s'empreſſoit pour l'accoſter, plus elle faiſoit de diligence pour le fuir, & quand l'on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller ſeule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un Bal, & qu'il la voulût prendre pour la faire danſer, elle lui faiſoit affront, diſant qu'elle ſe trouvoit mal, & à même tems elle danſoit avec un autre. Elle

en vint juſques à lui ſuſciter des querelles; & elle fut cauſe, que par quatre fois, il ſe porta ſur le Pré, d'où il ſortit toûjours glorieuſement: ce qui la faiſoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jetter de l'huile ſur la braiſe; car il en étoit toûjours plus tranſporté, & ne relâchoit point du tout de ſes viſites. Un jour il crut que ſa perſévérance l'avoit un peu adoucie; car elle le laiſſa approcher de lui, & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de ſon injuſte procedé, en telles ou ſemblables paroles: Pourquoi fuyez-vous celui qui ne ſauroit vivre ſans vous? Si je n'ai pas aſſez de merite pour être ſouffert de vous, au moins conſiderez l'excès de mon amour, & la patience que j'ai à endurer toutes les indignitez dont vous uſez envers moi, qui ne reſpire qu'à vous faire paroître à quel point je ſuis à vous! He bien, lui répondit-elle, vous ne me le ſauriez mieux perſuader qu'en vous éloignant de moi: & parce que vous ne le pourriez pas faire ſi vous demeuriez en cette Ville, s'il eſt vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir ſur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les Troupes qu'on leve: quand vous aurez fait quelques Campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos deſirs. Ce peu d'eſ-

perance que je vous donne vous y doit obliger, ſinon perdez-la tout à fait. Alors elle tira une bague de ſon doigt, & la lui préſenta, en lui diſant, Gardez cette bague qui vous fera ſouvenir de moi, & je vous défends de me venir dire adieu; en un mot, ne me voyez plus. Elle ſouffrit qu'il la ſaluât d'un baiſer, & le laiſſa, paſſant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce miſerable Amant prit congé du Pere & de la Mere, qui ne pûrent contenir leurs larmes, & qui l'aſſurerent de lui être toûjours favorables pour ce qu'il ſouhaitoit. Le lendemain il ſe mit dans une Compagnie de Cavalerie qu'on levoit pour le Siege de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'oſa pas l'entreprendre : mais la nuit devant le jour de ſon départ, il lui donna des Serenades à la fin deſquelles il chanta cette Complainte, qu'il accorda aux triſtes & doux accens de ſon Luth, en cette ſorte.

Iris, Maîtreſſe inexorable,
Sans amour, & ſans amitié,
Helas! n'auras-tu point pitié
D'un ſi fidelle Amant que tu rends miſerable?
Seras-tu toûjours inflexible?
Ton cœur ſera-t-il de rocher?
Ne le pourrai-je point toucher?

Ne

Ne ſera-t-il jamais à mon Amour ſenſible ?
Je t'obéis, Fille cruelle,
Je te dis le dernier adieu :
Jamais dedans ce triſte lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidelle.
Lors que mon Corps ſera ſans Ame,
Quelque mien Ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en ſortira
Pour t'en faire un préſent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieuſe fille s'étoit levée; & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiſſé que la vitre, au travers de laquelle elle ſe fit ouïr, faiſant un ſi grand éclat de rire, que cela acheva de deſeſperer le pauvre Saint Germain, lequel voulut dire quelque choſe, mais elle referma le volet, en diſant tout haut, Tenez votre promeſſe, pour votre profit; ce qui l'obligea à ſe retirer. Il partit quelques jours après avec la Compagnie, qui ſe rendit au Camp de la Rochelle, là où, comme vous avez pû ſavoir, le Siege fut fort opiniâtré. le Roi à l'attaquer, & les Aſſiegez à ſe défendre : mais enfin il falut ſe rendre à la diſcretion d'un Monarque auquel les Vents & les Elemens rendoient obéiſſance. Après que la Ville fut renduë, on licentia pluſieurs Troupes, du nombre

bre deſquelles fut la Compagnie où étoit Saint Germain, lequel s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plûtôt qu'il alla voir ſa rigoureuſe Marguerite, laquelle ſouffrit d'en être ſaluée: mais ce ne fut que pour lui dire que ſon retour étoit bien prompt, & qu'elle n'étoit pas encore diſpoſée à le ſouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces triſtes paroles: Il faut avouer que vous êtes une dangereuſe perſonne, & que vous ne deſirez que la mort du plus fidelle Amant qui ſoit au monde: car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver ſa rigueur, quoi que glorieuſement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeſte. Je la ſuis allé chercher là où de plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que je l'aye jamais pû rencontrer: mais puiſque vous la déſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire pour vous contenter: mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir cauſée, car elle ſera d'un genre ſi étrange qne vous en ſerez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui ſoit dans l'Univers. Il ſe leva & la vouloit laiſſer, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne ſouhaitoit du tout point ſa mort, & que ſi elle lui avoit pro-

procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de ſa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la poſſeder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de ſouffrir ſa recherche, que peut-être le tems-la pourroit adoucir; & elle le laiſſa ſans lui en dire davantage. Ce peu d'eſperance l'obligea à uſer d'un moyen qui penſa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalouſie. Il raiſonnoit en lui-même, que puiſqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le ſujet. Il avoit un Camarade qui avoit une Maîtreſſe, dont il étoit autant cheri que lui étoit maltraité de la ſienne. Il le pria de ſouffrir qu'il accoſtât cette bonne Maîtreſſe, & que lui pratiquât la ſienne, pour voir quelle mine elle tiendroit. Son Camarade ne voulut pas le lui accorder ſans en avoir averti ſa Maîtreſſe, laquelle y conſentit. La premiere converſation qu'ils eurent enſemble (car ces deux filles n'étoient gueres l'une ſans l'autre) ces deux Amans firent échange, car Saint Germain approcha de la Maîtreſſe de ſon Camarade, lequel accoſta cette fiere Marguerite, laquelle le ſouffrit fort agreablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de ſi furieux

tranſports, qu'elle dit tout ce qu'une Amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laiſſa la compagnie, en verſant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante Maîtreſſe alla auprès d'elle, & lui remonta le tort qu'elle avoit d'en uſer de la ſorte; qu'elle ne pouvoit eſperer plus de bonheur que la recherche d'un ſi honnête homme & ſi paſſionné pour elle, & que ſa politique étoit tout à fait extraordinaire & inuſitée entre des Amans; qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniere elle en uſoit avec le ſien, qu'elle apprehendoit ſi fort de le deſobliger, qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de ſe rebuter. Tout cela ne fit aucun effet ſur l'eſprit de cette biſarre Marguerite, ce qui jetta le malheureux Saint Germain dans un ſi furieux deſeſpoir, qu'il ne chercha depuis que des occaſions de faire paroître à cette cruelle la violence de ſon Amour par quelque ſiniſtre mort, comme il la penſa trouver. Car un ſoir que lui & ſept de ſes Camarades ſortoient d'un Cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils firent rencontre de quatre Gentilshommes, dont il y en avoit un qui étoit Capitaine de Cavalerie, leſquels leur voulurent diſdiſputer le haut du pavé dans une ruë étroite où ils paſſoient; mais ils furent contraints de ceder, en diſant que le nom-

nombre ſeroit bien-tôt égal, & du même pas allerent prendre quatre ou cinq autres Gentilshommes, leſquels ſe mirent à chercher ceux qui leur avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrerent dans la grande ruë. Comme Saint Germain s'étoit le plus avancé dans la diſpute, il avoit été remarqué par ce Capitaine, à ſon chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obſcurité : auſſi dès qu'il l'eut remarqué, il s'adreſſa à lui, en lui donnant un coup de coutelas ſur la tête qui lui coupa ſon chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort, & qu'ils étoient aſſez vengez, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint Germain ſongerent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit ſans pouls & ſans mouvement, ce qui les obligea de l'emporter à ſa maiſon, où il fut viſité par les Chirurgiens qui lui trouverent encore de la vie: ils le panſerent, remirent le crâne, & mirent le premier appareil. La premiere diſpute avoit cauſé de la rumeur dans le voiſinage : mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voiſins ſe leverent, & chacun en parloit diverſement, mais tous concluoient que Saint Germain étoit mort. Le bruit en alla juſques à la maiſon de cette cruelle Marguerite, laquelle ſe leva auſſi-tôt du lit, & s'en alla en deshabillé chez ſon Galant qu'elle

qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le repréſenter. Quand elle vit la mort peinte ſur ſon viſage, elle tomba évanouïe, en telle ſorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remiſe, tous ceux du voiſinage l'accuſerent de ce deſaſtre, & lui repréſenterent que ſi elle l'eût ſouffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle ſe mit à arracher ſes cheveux, & à faire des actions d'une perſonne touchée de douleur. Enſuite elle le ſervit avec une telle aſſiduité tout le tems qu'il fut hors de connoiſſance, qu'elle ne ſe dépouilla ni coucha, pendant ce tems-là, & ne permit pas à ſes propres ſœurs de lui rendre aucun ſervice. Quand il commença à connoître, l'on jugea que ſa préſence lui ſeroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raiſons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convaleſcence, on le maria avec ſa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des Mariez.

Après que Leandre eut fini ſon hiſtoire, ils retournerent à la Ville, où étans ils ſouperent, & après avoir un peu veillé, l'on coucha les Epouſez. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cauſe qu'ils n'eurent point de viſites ce jour-là, ni le lendemain: mais deux jours après ils en furent tellement accablez, qu'ils

avoient

avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs Rôles: car tout le beau monde les vint feliciter, & durant huit jours ils reçûrent des viſites. Après la Fête paſſée ils continuerent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, lequel ſe précipita dans l'abîme du deſeſpoir, comme vous allez voir dans ce dernier Chapitre.

CHAPITRE XVII.

Deſeſpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.

LA Rancune ſe voyant hors d'eſperance de réuſſir en l'amour qu'il portoit à l'Eſtoille, auſſi-bien que Ragotin, ſe leva de bonne heure, & alla trouver le petit homme, qu'il trouva auſſi levé & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faiſoit ſa propre Epitaphe. Hé quoi ? dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les Morts, & vous êtes encore en vie ! & ce que je trouve le plus étrange, c'eſt que vous-même la faites ! Oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces Vers.

Cy-git le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Eſtoille,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il ſera,
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle, il fit la Comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de ſa vie.

Voilà

Voilà qui eſt magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la ſatisfaction de la voir deſſus votre ſepulture : car l'on dit que les Morts ne voyent, ni n'entendent rien. Ha! dit Ragotin, que vous êtes en partie cauſe de mon deſaſtre ! Car vous me donniez toûjours de grandes eſperances de flechir cette Belle, & vous ſaviez bien tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura ſérieuſement qu'il n'en ſavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conſeilloit d'étouffer cette paſſion, lui remontrant que c'étoit la plus fiere fille du monde ; & il ſemble (ajoûta-t'il) que la profeſſion qu'elle fait, doive licentier les femmes & les filles de cet orgueil, qui eſt ordinaire à celles d'autre condition ; mais il faut avouer qu'en toutes les Caravannes de Comédiens l'on n'en trouvera point une ſi retenuë, & qui ait tant de vertu : & elle a mis Angelique à ce pli-là ; car de ſon naturel, elle a une autre pente, & ſon enjouement le témoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous découvre une choſe que je vous ai tenuë cachée juſqu'a preſent. C'eſt que j'étois auſſi amoureux d'elle que vous, & je ne ſai qui ſeroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en ſeroit pû empêcher ; mais comme je me vois hors d'eſpe-

d'eſperance auſſi bien que vous, je ſuis réſolu de quitter la Troupe, d'autant qu'on y a reçû le frere de la Caverne. C'eſt un homme qui ne ſauroit faire d'autres perſonnages que ceux que je repréſente, & ainſi l'on me congediera ſans doute, mais je ne veux pas attendre cela : je les veux prévenir, & m'en aller à Rennes trouver la Troupe qui y eſt, où je ſerai aſſûrément reçû puiſqu'il y manque un Acteur. Alors Ragotin lui dit : Puiſque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Eſtoille. Mais la Rancune jura comme un Demon qu'il étoit homme d'honneur, & qu'il n'avoit pas laiſſé de lui en faire des ouvertures, mais comme il lui avoit déja dit, elle n'avoit jamais voulu l'écouter. Eh bien, dit Ragotin, vous avez réſolu de quitter la Troupe, & moi auſſi ; mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout-à-fait le monde. La Rancune ne fit point de réflexion ſur ſon Epitaphe qu'il lui avoit baillé : il crut ſeulement qu'il avoit fait réſolution d'entrer dans un Couvent, ce qui fut cauſe qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit perſonne, que le Poëte auquel il en bailla une copie. Quand Ragotin fut ſeul, il ſongea au moyen qu'il pourroit tenir pour ſortir du monde. Il prit un

piſ-

piſtolet qu'il chargea & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête ; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Enſuite il mit la pointe de ſon épée contre ſa poitrine , dont la piquure lui fit mal , ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il deſcendit à l'écurie , cependant que les valets déjeûnoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un Cheval de voiture , & en accommoda une au ratelier & la mit autour de ſon col ; mais quand il voulut ſe laiſſer aller, il n'en eut pas le courage , & attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un Cavalier étranger , & alors il ſe laiſſa aller tenant toûjours un pied ſur le bord de la crêche ; pourtant s'il y fût demeuré long-tems , il ſe ſeroit enfin étranglé. Le valet d'étable qui étoit deſcendu pour prendre le cheval du Cavalier, voyant Ragotin ainſi pendu, le crut mort, & cria ſi fort que tous ceux du logis deſcendirent. On lui ôta la corde du col & on le fit revenir , ce qui fut aſſez facile. On lui demanda quel ſujet il avoit de prendre une ſi étrange réſolution ? Mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part Mademoiſelle de l'Eſtoille (que je pourrois appeller Mademoiſelle du Deſtin , mais étant ſi près de la fin de ce Roman , je ne ſuis point d'avis de lui changer de nom) à laquelle il découvrit

vrit tout le myſtere, de quoi elle fut fort étonnée ; mais elle le fut bien davantage, quand ce méchant homme fut aſſez téméraire, pour lui dire qu'il étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une ſi ſanglante reſolution, ſe contentant de demander ſon congé. A tout cela, elle ne répondit pas une parole & le laiſſa. Quelque peu de tems après, Ragotin déclara à la Troupe le deſſein qu'il avoit d'accompagner le lendemain Monſieur de Verville, & de ſe retirer au Mans. Cette circonſtance fit que tous y conſentirent; ce qu'ils n'euſſent pas fait s'il eût voulu s'en aller ſeul, attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que Monſieur de Verville eut fait mille proteſtations de continuation d'amitié aux Comédiens & Comédiennes, & principalement au Deſtin qu'il embraſſa, lui témoignant la joye qu'il avoit de voir l'accompliſſement de ſes deſirs. Ragotin fit un grand diſcours en forme de compliment, mais ſi confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda ſi les chevaux avoient bû ? le Valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en paſſant la Riviere. Ils monterent à cheval après avoir pris congé de Monſieur de la Garouffiere, lequel s'étoit auſſi diſpoſé à partir, &

qui

qui fut civilement remercié par les nouveaux mariez, de la peine qu'il s'étoit donné de venir de ſi loin, pour honoret leurs nôces de ſa préſence. Après cent proteſtations de ſervices réciproques, il monta à cheval, & la Rancune le ſuivit, lequel nonobſtant ſon inſenſibilité, ne put pas empêcher le cours de ſes larmes, qui attirerent celles du Deſtin, ſe reſſouvenant (nonobſtant le naturel farouche de la Rancune) des ſervices qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris ſur le Pont-neuf, lorſqu'il y fut attaqué & volé par la Rapiniere. Quand Verville & Ragotin eurent paſſé les Ponts, ils deſcendirent à la Riviere pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit rive taillée, où ſon cheval broncha ſi rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & ſauta par deſſus la tête du cheval, dans la Riviere qui étoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne ſavoit pas nager, & quand il l'auroit ſû, l'embarras de ſa carabine, de ſon épée, & de ſon manteau l'auroient fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le Cheval de Ragotin qui étoit ſorti de l'eau, & un autre ſe dépouilla promptement, & ſe jetta dans la Riviere au lieu où il étoit tombé ; mais il le trouva mort. L'on appella du

monde & on le ſortit. Cependant Verville envoya avertir les Comédiens de ce malheur, & à même tems ſon Cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint ſon ſort, ils le firent enterrer dans le Cimetiere d'une Chapelle de ſainte Catherine, qui n'eſt guéres éloignée de la Riviere. Cet évenement funeſte verifie bien le Proverbe commun, Qui a pendre, n'a pas noyer. Ragotin n'avoit pas le premier, puiſqu'il ne put s'étrangler: mais il avoit le ſecond, puiſqu'il fut effectivement noyé. Ainſi finit ce petit bout d'Avocat Comique, dont les avantures, diſgraces, accidens, & la funeſte mort ſeront dans la mémoire des Habitans du Mans, d'Alençon, auſſi bien que les faits héroïques de ceux qui compoſoient cette illuſtre Troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux Vers à ſon Epitaphe dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déja dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'enſuit.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle
Eſtoille,
Que lui enleva le Deſtin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, ſans bateau;

Pour-

Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la Comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui, par la fin de
ſa vie.

Les Comédiens & Comédiennes s'en retournerent à leur Logis, & continuerent leur Exercice, avec l'admiration ordinaire.

FIN.

LA SUITE

DE LA

TROISIEME PARTIE

DU

ROMAN

COMIQUE.

NOUVELLE EDITION.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DU MAYNE, COLONEL GENERAL des Suiſſes.

MONSEIGNEUR,

Votre ALTESSE *ſait-elle bien qu'un Auteur a preſque autant de peine à faire une Lettre dédicatoire, qu'à compoſer un*

Livre ? Ce n'eſt pas une petite entrepriſe que de donner des louanges à un homme qui ſouvent ne les mérite pas, ou s'il les mérite, il veut qu'on les lui donne délicatement & ſans affectation : c'eſt ce que je trouve de difficile. Mais pour éviter ce ſoin fatiguant, & d'ordinaire fort infructueux, je me ſuis déterminé à dédier tous mes ouvrages à Votre ALTESSE : *du moins je ne ſerai pas obligé à me tourmenter l'imagination pour trouver des louanges recherchées. Vous faites,* MONSEIGNEUR, *& vous dites tous les jours tant de choſes ſurprenantes, que les moindres ſuffiſent pour fournir matiere à pluſieurs Epîtres. Céſar fut autrefois fort étonné lorſqu'il apprit en paſſant à Alexandrie, qu'Alexandre avoit fait de grandes conquêtes à vingt ans : mais il le ſeroit ma foi bien davantage, s'il avoit vû Votre* ALTESSE *à l'âge de neuf ans, dicter à même tems à trois Secretaires ſur trois ſujets differens ; & je ne ſai ſi ce fameux Romain avec toute ſa modération, n'auroit pas un peu de jalouſie contre Votre* ALTESSE *qui partage avec lui cette gloire. Il eſt certain qu'on auroit peine à croire les choſes prodigieuſes que Votre* ALTESSE *fait tous les jours, ſi le Grand Monarque qui en eſt ſouvent témoin, n'avoit accoûtumé l'Univers à croire les prodiges.*

Je

Je Vous ſupplie, MONSEIGNEUR, d'agréer mon préſent, & d'être bien perſuadé que je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De Votre ALTESSE,

Le très-humble, & très-obéïſſant Serviteur,
PRESCHAC.

AVIS.

LEcteur bien ou mal intentionné, je te déclare que ſi en achetant ce Livre, tu as prétendu trouver un troiſiéme volume de la force des deux premiers de Monſieur Scarron, tu n'as qu'à le fermer ſans en lire davantage : ce fameux Auteur eſt mort, tout le monde admire ſes Ouvrages, & je doute fort qu'il ſe trouve quelqu'un qui puiſſe les imiter. Je t'avouë franchement que mon entrepriſe a été fort hardie, & que pluſieurs de mes Amis ont voulu m'en détourner: mais j'ai eu d'autres raiſons plus fortes, qui m'ont déterminé à le faire; ſi j'ai bien ou mal réuſſi, tu en jugeras en le liſant. La ſeule grace que je te demande, c'eſt de ne point blâmer mon Livre, que tu ne l'ayes lû & payé auparavant ; mais après cela je te l'abandonne, & quand tu le brûlerois, je ne m'en ſoucie guéres.

LA SUITE DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaiſir à lire, ſi on n'a lû les Volumes précédens.

LA Troupe Comique, & l'Operateur & ſa femme avoient dîné de fort bon appetit, aux dépens de l'Avocat Manceau, qui s'étoit endormi ſur ſa chaiſe, & ils ſe préparoient tous à ſortir, lorſque le Bélier ayant interrompu le ſommeil de Ragotin de la maniere que vous l'avez vû, fit rire toute la Compagnie; ce qui obligea le petit

homme, qui de ſon naturel étoit fort colere, à ſortir de la chambre en grondant contre tout le monde. Il ſeroit même ſorti de l'Hôtellerie, ſi l'Hôte ne l'eût arrêté pour compter: il lui préſenta d'abord un Mémoire que ſa femme & lui avoient fait avec beaucoup de ſoin, (car on ne faiſoit pas tous les jours chez eux des Ecots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate Compagnie, qui s'étoit moquée de lui: après quelques conteſtations, il prit enfin le Mémoire, & ayant jetté les yeux deſſus, il fut ſi effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria pluſieurs fois, Comment, dix-huit livres pour le vin, & il n'y en a pas un de nous qui ſoit yvre! Il fut long-tems à faire des exclamations, diſant qu'il ſe moquoit de lui, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'on eût bû tant de vin. On appella les deux Servantes de l'Hôtellerie, & après que l'Hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bû à la Cuiſine pour le goûter, & il remercia Ragotin de l'en avoir fait reſſouvenir: ce remerciement qu'il lui fit d'un ton mocqueur, irrita le petit homme

homme plus qu'on ne ſauroit s'imaginer; il ſe fâcha contre l'Hôte, il lui reprocha que ſa meſure étoit trop petite, que ſon vin étoit trop cher, & enfin qu'il n'étoit pas bon. Dire à un Hôte que ſon vin n'eſt pas bon, & reprocher à un Auteur que ſon Livre ne vaut rien, eſt à peu près la même choſe. L'Hôte ne pouvant ſupporter une injure ſi ſenſible, s'emporta à ſon tour contre le petit homme, & fit l'éloge de ſon vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoient pas bon ne s'y connoiſſoient pas, & que deux Gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le Meſſager de Laval, l'avoient quitté au Mans, & y étoient demeurez cinq jours, exprès pour boire de ſon vin. Ragotin qui ne faiſoit pas grand cas de ces raiſons, repliqua que les Bretons étoient de plaiſans yvrognes pour ſe connoître en vin. L'Hôte qui étoit de Vannes, offenſé d'une injure ſi outrageante à ſa Nation, traita Ragotin de petit Magot; il n'eut pas ſi-tôt lâché la parole, qu'il reçut un ſoufflet; ſa femme qui étoit préſente ſe prit aux cheveux du téméraire Ragotin; les ſervantes ſe jetterent ſur lui, & l'Hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit ſur ſa cheminée; mais la pouſſiere qui étoit deſſus, & qui lui tomba ſur les yeux, l'a-

l'aveugla tellement qu'il demeura hors de combat. Il ne laiſſa pas d'animer toûjours ſa femme & ſes ſervantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas de la maniere qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé ſon bien. Ragotin cependant s'aidoit de ſes pieds & de ſes mains pour ſe délivrer de ces trois Furies ; mais comme il étoit ſaiſi par les cheveux, je crois qu'il auroit ſuccombé, s'il ne ſe fût aviſé de s'aider de ſes dents, & de mordre un des tetons, ou pour parler plus juſte, une des tetaſſes de l'hôteſſe, qui fit un ſi grand cri, que les Comédiens & l'Operateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, & ne ſachant pas ce qui donnoit occaſion à ce deſordre, ils ſéparerent les combattans, (ce ne fut pas ſans eſſuyer bien des égratignures & des coups de pieds :) ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à ſe taire, qu'à appaiſer l'irrité petit homme. L'Hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit de ce qu'il falloit payer. Oui, & je ne payerai point, repliqua le petit homme en grinçant les dents. Le Deſtin voyant que le payement faiſoit la querelle, tira de l'argent de ſa poche & voulut payer. Ragotin s'en offenſa,

& lui dit qu'il ne devoit pas l'inſulter de la ſorte, qu'on n'en uſoit pas ainſi parmi les gens d'honneur, & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer. Leurs conteſtations durerent encore quelque tems, le petit homme ne voulant point payer, ni ſouffrir que les autres payaſſent; juſqu'à ce que les Comédiennes étant deſcenduës, Ragotin craignant de paroître trop intereſſé en préſence de Mademoiſelle de l'Eſtoille, paya, & ils ſortirent.

CHAPITRE II.

L'Operateur perſuade à Ragotin qu'il a des ſecrets merveilleux.

LE Deſtin, Leandre & la Rancune accompagnerent les Dames, & Ragotin s'amuſa à raiſonner avec l'Operateur ſur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre ſur les meurtriſſures que les coups de cornes du Bélier lui avoient faites; & l'ayant mené dans ſa maiſon ſur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux Magicien, oublia & ſa douleur & ſa colere, pour le prier de ne differer plus à le faire aimer de Mademoiſelle de l'Eſtoille, puiſque la Rancune l'avoit aſſuré que cela lui ſeroit facile, doutes les fois qu'il voudroit ſe ſervir de ſon Art. L'Operateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit; il lui tint enſuite tous les diſcours qu'un Charlatan fort experimenté peut tenir à un ſot qu'il voit prévenu de l'excellence de ſon Art, & pour lui mieux impoſer il exigea de lui par pluſieurs ſermens, qu'il

ne

ne déclareroit jamais les horribles ſecrets, qu'il alloit lui reveler, ne voulant pas, diſoit-il, que le Public eût connoiſſance de ſon ſavoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille Curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer ſon ſecours, ce qui lui attireroit ſans doute de méchantes affaires. Le credule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raiſonnemens de ce grand fourbe, qui s'appercevant de ſa crédulité, lui apprit que ſa reputation étoit ſi grande, & ſon ſavoir ſi connu par toute l'Italie, que les plus grands Princes recherchoient ſon amitié, étant aſſûrés de réuſſir par ſon ſecours dans les entrepriſes les plus difficiles. Il lui perſuada que paſſant un jour à Luques, dans le temps qu'on faiſoit l'Election des Magiſtrats ou Gouverneurs de la République, il avoit par ſon Art fait tomber le choix ſur un des moindres Citoyens qui lui avoit donné une groſſe ſomme d'argent; il ajoûta encore, qu'un Baile ou Réſident de Veniſe auroit été empalé à Conſtantinople, lorſqu'il fut ſurpris avec la Sultane Mamelec, ſi par bonheur il n'eût eu ſur lui d'un baume, qu'il lui avoit donné pour ſe rendre inviſible, en s'en frottant les extrémités, & dont il s'étoit ſervi fort à propos pour ſe dérober à la vigilance des

Eunu-

Eunuques, & à la cruauté des Janiſſaires. Il n'en falloit pas tant pour perſuader Ragotin, qui croyoit déja devenir le premier Magiſtrat du païs du Maine, par le ſecours d'un homme qui faiſoit tant de merveilles; mais comme ſon amour le preſſoit plus que ſon ambition, il pria de nouveau le Seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de Mademoiſelle de l'Eſtoille, puiſque cela lui étoit ſi facile. Je vous avouë que cela m'eſt fort aiſé, reprit l'Operateur; mais encore une fois, renouvellez les ſermens que vous m'avez fait de me garder le ſecret; car afin que vous le ſachiez, une pareille complaiſance eſt cauſe que je ſuis réduit à paſſer ma vie dans la condition obſcure où vous me voyez. Vous n'en ſerez plus ſurpris, continua-t-il, quand vous ſerez informé qu'un grand Prince d'Italie aimoit paſſionnément la fille d'un Noble Venitien: les difficultez qu'il trouva à la rendre ſenſible à ſa paſſion, l'obligerent à s'adreſſer à moi; l'amitié que j'ai pour ma Patrie m'empêcha de lui donner mes ſecours pour ſéduire une fille de Condition, juſqu'à ce que le Prince tranſporté d'amour me promit de l'épouſer. Après cet engagement, je ne differai ſon bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les meſures néceſſaires

pour

pour faire ce Mariage dans les formes. Néanmoins comme les Etats du Pere de ce Prince étoient un peu éloignez, & que je vis qu'il en agiſſoit de bonne foi, je me laiſſai aller à ces fauſſes apparences de ſincerité, & je le mis en poſſeſſion de cette belle Venitienne, ſans attendre la réponſe de ſon Pere. Après que le Prince eut ſatisfait ſon amour, il ne voulut plus entendre parler de Mariage, & les Parens de la fille ayant ſu que je m'en étois mêlé, tournerent leur reſſentiment contre moi, & obtinrent un Ordre du Senat pour me faire arrêter; je me dérobai à leurs pourſuites, & me retirai à Milan: mais ayant appris que le Senat avoit envoyé des ordres aux Réſidens que la Republique tient auprès de pluſieurs Princes d'Italie de demander permiſſion de m'arrêter, je fus obligé de paſſer en France, & ne ſachant pas encore ſi je pourrai être en ſûreté, je demeure dans les Provinces éloignées de la Cour, où je tâche à me cacher à ma propre réputation, & à déguiſer mon profond ſavoir, ſous le nom & les drogues d'un Operateur de Campagne; ainſi, Monſieur, ne ſoyez pas étonné ſi je prends tant de précautions avec vous. Ragotin qui avoit déja de la véneration pour ce rare perſonnage, l'aſſura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit,

le

le priant inſtamment de ſe ſervir de lui, de ſon bien, & de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. Cette converſation fut ſuivie de pluſieurs complimens reciproques, tant bons que mauvais. L'Operateur qui étoit fort embaraſſé de ſe défaire de l'importun Ragotin pour aller conſulter ſon Oracle la Rancune, s'aviſa de lui dire: Retirez-vous, Monſieur, je vas travailler à votre affaire, & demain il ſera jour.

CHA-

CHAPITRE III.

Ragotin fait préſent d'un Mulet à l'Operateur.

RAgotin ſe trouva ſi ſatisfait de toutes les choſes qu'il venoit d'apprendre du ruſé Normand, qu'il ne ſongea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, perſuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par ſon moyen. Il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux Etranger, lorſqu'il l'apperçut ſe promenant avec un Bourgeois, ſous les Halles du Mans; il courut à lui auſſitôt qu'il le vit paroître, & l'ayant embraſſé à deux ou trois repriſes ſans lui parler, la Rancune qui de ſon naturel n'étoit pas complaiſant, & qui commençoit à être rebuté de ſe baiſſer pour recevoir un ſi grand nombre de fatiguantes embraſſades du petit homme, le pria de lui dire, d'où lui venoit cette exceſſive joye? Ah! l'admirable homme, qu'eſt le Seigneur Ferdinando-Ferdinandi, s'écria Ragotin: il m'a appris des choſes, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon

mon bien; je lui ai promis le ſecret, & je lui tiendrai parole. Comment! un homme qui fait ſon ami Chef d'une Republique, & qui a le ſecret de ſe rendre inviſible quand il veut! car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela eſt trop ordinaire, cependant c'eſt ce qui a failli à le perdre: croiriez-vous bien qu'un Prince lui a manqué de parole? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un Cabaret que ſous la Halle, avertit Ragotin de ne pas parler ſi haut, & ſur ce prétexte, le fit entrer dans un Cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent une chambre pour être en particulier: une ſervante leur en ouvrit une, & fut ſuivie un moment après d'un garçon qui apportoit du vin. Nous ne voulions pas boire, dit la Rancune, & voyant qu'il remportoit ſon vin, ſans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'Operateur, s'y oppoſât, il cria au garçon, Laiſſe, laiſſe-là ce vin, j'aime mieux le payer: auſſi bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, & j'ai ouï dire à un vieux Comédien, qui avoit étudié en Medecine, que rien au monde ne deſſechoit tant les poulmons que de parler long-tems ſans boire; je me ſouviens même encore que j'avois été ſi perſuadé de ſes raiſons, que

que nous avions obligé tous les Acteurs de la Troupe à apprendre plus exactement leurs Rôlles, afin de faire tenir un homme derriere le Théâtre avec un pot de vin à la place du Souffleur. La Rancune n'étoit pas ſi occupé de ce qu'il diſoit, qu'il ne verſât du vin dans les deux verres, dont il en préſenta un à Ragotin, qui ne put ſe défendre de boire, après le docte raiſonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlerent enſuite de leur ami commun, & de ſes admirables ſecrets. La Rancune voulant profiter de la diſpoſition favorable de Ragotin, lui conſeilla de faire un préſent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ſes interêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus queſtion que du choix du préſent. La Rancune qui avoit été prié par l'Operateur de lui chercher un Mulet pour porter ſon bagage, ſe ſouvenant que Ragotin en avoit un, lui perſuada avant que la converſation finît, de le lui envoyer, & lui ayant dit pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas aſſuré ſi Ferdinando voudroit le prendre ; le petit homme ſe flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce Mulet, & pria même la Rancune de ſe trouver chez l'Operateur, pour lui faire valoir ſon préſent : ils ſe ſéparerent, & la Rancune

étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du Mulet. Ils conſulterent enſuite, ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune ſe chargea de parler à l'Eſtoille, afin qu'elle leur aidât à le tromper, & l'Operateur qui étoit un Maître fourbe, l'aſſûra qu'il pouvoit ſe repoſer ſur lui de tout le reſte. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le Mulet ne venoit point, lorſqu'il arriva un homme, qui à ſon habit paroiſſoit valet d'un Meûnier, qui marmota quelques paroles à l'Operateur de la part de Ragotin: mais il s'en acquitta ſi mal, que je n'ai pû ſavoir ce qu'il lui dit. La Rancune ſervit d'interprete à l'Ambaſſadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando, que Monſieur Ragotin lui faiſoit préſent de ce Mulet. Le valet, que Ragotin avoit inſtruit du merite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire conſentir avec moins de peine au don du Mulet, étoit ſi appliqué à conſiderer un Magicien en la perſonne de l'Operateur, qu'il répondoit oui, indifferemment à tout ce que la Rancune diſoit pour lui; & l'Operateur jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque choſe pour boire, ouvrit une caſſette, & donna une boëte de ſon baume, avec des poudres envelo-

velopées dans des papiers differens, l'aſſurant d'un ton grave, qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de ſa ſanté, ſans craindre ni peſte, ni fievre, ni colique, ni gale &c. car il fut une demie heure à lui nommer les maux que ſon remede gueriſſoit. Le Valet ſe retira fort ſatisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant ſa part du prix du Mulet: l'Operateur en fit quelque difficulté, il étoit déja nuit, & leurs conteſtations auroient peut-être duré long-tems, ſi elles n'euſſent été interrompuës par ce que vous verrez dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en Cornette.

VOus avez vû dans les précedens Chapitres, que le Poëte Roquebrune étoit amoureux de l'Operatrice Inezille. La paſſion extrême qu'elle avoit de ſe perfectionner dans notre Langue, l'obligea à ſouffrir toutes les impertinences de ce Poëte, qui l'importunoit également de ſon ſavoir, de ſon amour & de ſa qualité, (matieres très-fatiguantes pour une perſonne qui n'y prend point d'interêt.) La deliée Eſpagnole qui avoit beaucoup d'eſprit, & aſſez d'experience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toûjours des eſperances au préſomptueux Gaſcon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit neceſſaire pour apprendre le François; mais lorſque par ſa grande application, ou par le commerce des Comédiennes, elle eut fait aſſez de progrès dans notre Langue pour pouvoir ſe paſſer d'un Maître ſi incommode, ſoit qu'elle eût naturellement de l'averſion pour lui, ou que Roquebrune prévenu de ſon propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de ſa paſſion

que

que des diſcours, ce qui ne ſuffit pas pour gagner le cœur des perſonnes de cette profeſſion, elle ne ſongea qu'à ſe défaire de cet Amant importun; elle l'avoit inutilement prié pluſieurs fois de ne revenir plus dans ſa maiſon, feignant pour l'y obliger, que ſon Mari en étoit jaloux. Cette défenſe ne rebuta point Roquebrune, & comme les gens du voiſinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gaſcon fut ravi d'avoir donné de la jalouſie à un homme auſſi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi: il continuoit toûjours à voir Inezille malgré qu'elle en eût; lorſque, de concert avec ſon mari, elle s'aviſa de lui faire faire un tour de ſon métier pour ſe délivrer de ſes fatiguantes aſſiduités. Elle fit donc ſemblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de ſa paſſion, & le Poëte prenant avantage de ce radouciſſement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être cruel à ſon tour. La fine Eſpagnole piquée de ſa préſomption, lui avoua avec une confuſion étudiée, que ſon devoir l'avoit long-tems défenduë contre ſon amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir que parce qu'elle ſe défioit qu'elle ne pourroit pas réſiſter long-tems à un homme qui avoit de ſi grandes qualités; mais qu'enfin ſon mérite & ſa perſeverance l'avoient entiere-

ment gagnée: elle ne manqua pas de couvrir ſon viſage de ſon éventail, comme ſi elle eût voulu cacher le deſordre où un aveu ſi libre l'avoit miſe. Le Poëte charmé des douces paroles d'Inezille, ne pouvant retenir l'enthouſiaſme de ſa Poëſie, fit un impromptu à la louange de ſa Maîtreſſe; & après l'avoir aſſurée qu'il l'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite allarme, que pour la punir de ſa longue réſiſtance, il la pria de lui dire en quel lieu & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques eſſentielles de ſon amour. Inezille feignant par un air embaraſſé qu'elle affectoit, & par quelque ſoupir lâché à propos, (ce que les Eſpagnoles, n'en déplaiſe à nos Dames, entendent mieux que les femmes des autres Nations) qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de lui rien refuſer, lui dit de venir dans ſa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que ſon Mari iroit ſouper chez un Apoticaire du Mans qui l'en avoit prié; elle l'aſſura même qu'elle ſe mettroit dans ſon lit, ſur le prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le Poëte tranſporté d'amour & de joie, lui baiſa les mains, il lui voulut encore baiſer la bouche; mais l'Eſpagnole s'en défendit, l'aſſurant qu'on ne prenoit ces libertés

avec les femmes de ſon Païs, qu'après qu'on en avoit eû d'autres; il fallut ſe retirer, & ſe contenter des eſperances qu'elle lui donnoit. On a déja vû qu'une ſervante More, deux valets & un Singe, compoſoient tout l'équipage de notre Operateur; il eſt à propos de s'en ſouvenir, parce que ce Singe plus malin & plus adroit que celui même qui donna occaſion au Proverbe, eſt un des Heros des plus conſiderables du preſent Chapitre. Ce Singe, que l'Operateur avoit dreſſé avec beaucoup de ſoin, faiſoit toutes les poſtures qu'on vouloit: ſon adreſſe n'empêchoit pas que la Canaille qui s'aſſembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux Singe qui fût paſſé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoiſſoit point, & il n'avoit du reſpect que pour les gens de la maiſon. Inezille lui ayant bien donné à manger le ſoir qu'elle attendoit Roquebrune, le coëffa avec une cornette de Point d'Eſpagne, qui lui avançoit ſur le front, & qui lui cachoit preſque le viſage; elle lui mit enſuite une chemiſe, & le coucha dans ſon lit, entre deux draps. Il étoit accoûtumé à faire tant de differentes poſtures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours ſur le Théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant

comparu à l'aſſignation, la ſervante More qui avoit l'ordre de ſa Maîtreſſe, alla au devant de lui, & l'éclaira juſques dans le lit, où le Singe en cornette dormoit tranquillement. Le Poëte ayant apperçû cette coëffure ſi propre, jugea que ſa Maîtreſſe s'étoit preparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté ſa perruque, ſes ſouliers, ſes manchettes & ſon rabat, la Servante qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiere, & le Poëte ſe jetta ſur le lit, prévenu qu'il étoit avec ſa chere Inezille. Il voulut auſſi-tôt lui porter la main ſur le viſage; le Singe s'étant éveillé ſe mit à gronder. Roquebrune ſe ſouvenant qu'Inezille lui avoit dit, que les Dames Eſpagnoles ne ſouffroient point qu'on leur baiſât le viſage, qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & ſe mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le Singe en gronda plus fort que la premiere fois; alors le Poëte ſe plaignit de ſes rigueurs, & après lui avoir exageré la violence de ſa paſſion, il lui récita des Vers qu'il ſavoit par cœur, & il voulut lui perſuader qu'il les avoit faits ſur le champ. Le Singe plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déja dépeint, qui reconnut que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille qu'il trouva découverte, parce qu'il

qu'il avoit ôté ſa perruque de peur de la gâter : cette ſanglante careſſe le ſurprit ; mais bien loin de le deſabuſer, il crut qu'Inezille ſe mocquoit de lui, ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ſe réſolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embraſſé avec violence, le Singe ſe ſentant preſſé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne ſentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit ; mais la coëffure s'étant défaite, le Singe ſe debarraſſa bien-tôt de ſa chemiſe, & ayant ſauté ſur le pauvre Poëte, il commença le plus ſanglant combat, que le nourriſſon du Parnaſſe eût jamais eſſuyé. Ses cris attirerent l'Operateur & la Rancune, qui conteſtoient encore ſur le partage du Mulet de Ragotin. Liſez le Chapitre ſuivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du Singe.

L'Operateur & la Rancune étans accourus dans la chambre qui ſervoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouverent le Poëte qui ne faiſoit plus de réſiſtance, & qui crioit de toute ſa force, demandant de l'eau bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inezille étoit une ſorciere, & que Belzebut ſon galant, jaloux de l'aſſignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la ſorte. L'Operateur parla au Singe d'un ton de Maître; mais le magot étoit trop en colere pour lui obéïr, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtioit quelquefois, & à lui en ſangler pluſieurs coups. Le Singe étoit ſi animé, qu'il ne quitta pas priſe au premier ni au ſecond coup de fouet. L'Operateur redoubla plus fort qu'auparavant, mais il ne put le faire avec tant d'adreſſe, que le pauvre Poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le Singe ſe voyant preſſé, lâcha ſon ennemi, &

& en deux gambades, ſauta ſur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la penſée qu'il avoit déja, qu'il venoit de combattre contre un Diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un Diable : car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ſes membres ; ſon viſage égratigné, ſa tête ſanglante, & ſes habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux Poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, ſi l'Operateur qui étoit d'intelligence avec ſa femme, ne l'eût nommé par ſon nom : alors la Rancune cachant la maligne joye que ce tragique ſpectacle lui donnoit : Ah cher ami ! s'écria-t-il, eſt-ce bien vous, ou le Demon qui vous a mis en cet état ? n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'eſt moi même, répondit le Poëte d'une voix dolente. La Rancune ne pouvant ſe déguiſer plus longtems, en éclata de rire, & ceux qui l'ont connu aſſurent que c'eſt la ſeule fois qu'il ait ri de ſa vie. Le pauvre Poëte étoit ſi troublé qu'il ne s'en apperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorſque l'Operateur l'interrompit pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adreſſe de ſon Singe lui faiſoit des envieux ; mais qu'il n'au-

roit jamais pû s'imaginer qu'un homme qui ſe diſoit ſon ami, eût voulu le lui dérober. Le Poëte lui fit des ſermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette penſée, & il diſoit vrai ; mais l'Operateur feignant de ne le point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagerant les bonnes qualités de ſon Singe, & la noirceur de l'action. Cela ne ſe paſſera pas ainſi, diſoit-il, j'en porterai plainte à la Juſtice ; du moins ſi je le perds, je ſaurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace, & craignant d'être deshonoré s'il paſſoit pour un voleur, lui fit de nouveaux ſermens qu'il n'avoit jamais eu deſſein de lui rien voler, offrant de lui payer ſon Singe, plûtôt que de ſouffrir que la Juſtice en prît connoiſſance. La Rancune qui avoit aſſez de malice & d'experience pour juger que c'étoit Inezille, & non pas le Singe, que le Poëte cherchoit, fit une violence extrême à ſon humeur ennemie de la paix, en priant l'Operateur de ne point porter les choſes aux dernieres extrémités. La Moriſque entra en ce tems-là qui vint dire à Ferdinando de la part de ſa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation & à la priere de la Rancune, l'Operateur pardonna à Roquebrune, moyennant certaines eſpe-

ces

ces qu'il avoit ſur lui, & dont il ſe défit en ſa faveur, qui ne firent que paſſer par ſes mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune ſur le tant moins & en déduction de ſa part du Mulet. Le charitable Operateur mit encore par deſſus le marché un cataplaſme au Poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du viſage, & la Rancune le conduiſit en cet état dans ſon Hôtellerie. Son plus grand ſoin fut d'obtenir de ſon guide, qu'il ne parleroit à perſonne de ſon avanture; j'ai même ouï dire qu'il lui promit, pour l'obliger à ſe taire, de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devoit: ſa précaution ne ſervit de rien; car Inezille, qui peut-être étoit bien aiſe de s'établir pour honnête femme dans l'eſprit des Comédiennes, aux dépens du Poëte, avoit déja pris le devant pour leur en faire le conte. Elles étoient aux fenêtres de l'Hôtellerie avec des flambeaux en attendant ſon arrivée. Auſſitôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il fit réſolution de n'aimer à l'avenir que les Muſes: je ne ſai pas s'il l'a tenuë, mais je ſai que je commence à être bien las de ce Chapitre, & que j'aurois été bien embarraſſé de travailler au ſuivant, ſi les

Comédiennes n'euſſent retenu Inezille à ſouper; & comme les nuits étoient déja longues, elles la prierent de raconter quelques-unes de ces jolies Nouvelles qu'elle ſavoit. Inezille ne ſe fit point prier long-tems, & commença en ces termes.

CHA-

CHAPITRE VI.

La Payſanne de Freſcati, Nouvelle.

UN Berger de Freſcati étoit une nuit fort alerte, de peur que le Loup ne lui enlevât quelques brebis; lorſqu'il entendit la voix d'une perſonne qui ſe plaignoit: il y accourut d'abord, & il trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, ſans autre ſecours que celui de ſa douleur & de ſes plaintes. Maſée (c'eſt le nom du Berger) prit l'enfant entre ſes bras, & conſola la Mere par ſes diſcours, & encore plus par ſon action. La Dame avoit jetté les yeux ſur lui, & voyant qu'il avoit déja envelopé l'enfant dans ſon manteau, remercia le Ciel de lui avoir envoyé ce ſecours ſi à propos. La préſence du Berger lui donna du courage, & s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main juſqu'à une maiſon qui étoit à l'entrée de Freſcati, & en marchant elle lui parla à peu près en ces termes.

Mes Parens qui ont du bien & de la qua-

qualité, me deſtinerent à être Religieuſe, preſque auſſitôt que je fus née; ils prirent beaucoup de ſoin à m'élever dans cet eſprit. Cependant, lorſque j'eus un peu de raiſon, je ſentis une averſion ſecrette pour le Couvent, & quelque effort que j'aye fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il m'a été impoſſible d'en venir à bout. Mon Pere fait ſon ſéjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de ſon bien à Tolentin: il me declara il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparaſſe à entrer dans un Couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déja un Cavalier de Bologne qui étoit logé vis-à-vis de notre maiſon; je le voyois tous les jours de mes fenêtres dans ſa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne; la crainte que j'avois d'être Religieuſe, & la paſſion que ce Cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminé à le ſouffrir, après qu'il m'eut donné des aſſûrances qu'il m'épouſeroit. Son Pere vouloit le marier à une fille de ſes Parentes pour qui il avoit de l'averſion: quoiqu'il fût venu à Rome ſur le pretexte d'en demander la Diſpenſe, il l'amuſoit toûjours par des remiſes, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultez à l'expedition de ſon affaire. Nous nous aimions tendrement, & nous nous

en

en donnions tous les jours des marques reciproques : lorſque mon Pere , ne voulant plus differer à me mettre en Religion , reſolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand' Mere qui y demeuroit. Le Pere de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la diſpenſe, & preſſer le départ de ſon fils, ce qui rompit toutes nos meſures ; il n'oſa jamais m'enlever, de peur d'irriter ſon Pere ; & de mon côté, je craignois ſi fort l'humeur ſevere du mien , que je ne le preſſai point de le faire. Quelques marques de groſſeſſe, que je ſentois, m'affligerent plus que tout le reſte ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs , & je crois que je me ſerois percé le cœur d'un poignard, ſi j'avois pû le faire ſans hazarder la vie de mon époux, & le fruit de notre amour. J'obligeai mon Pere à differer ſon voyage , en feignant que j'étois malade , & je fis confidence de l'état où j'étois à un Medecin qui me viſitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes Parens : cet artifice me réuſſit aſſez longtems ; mais enfin , mon Pere jugeant de ma ſanté par mon viſage , qui étoit aſſez bon , ſe détermina à partir ; & je n'eus que le temps d'écrire un Billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre liſible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui re-

repreſentois l'humeur terrible de mon Pere, ma groſſeſſe qui étoit ſi avancée, que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des ſoins infinis, & les malheurs où je prévoyois que je ſerois expoſée, ſi je venois à accoucher pendant le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partimes de Rome hier l'après-dînée, & mon Pere ayant voulu voir Freſcati en paſſant, nous y ſommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je ſentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois me fit ſouhaiter pluſieurs fois la mort: mes douleurs augmenterent, & j'eus tant de frayeur d'être ſurprife par mon Pere en accouchant, que j'en ſentis moins la violence de mon mal. Ayant obligé une fille qui me ſervoit, & à qui je ne cachois rien, de ſe mettre au lit à ma place, afin que ſi mon Pere s'éveilloit, il ne s'apperçût point de mon abſence, je ſortis ſeule, animée de ma crainte, & ſans ſavoir où j'allois, ne ſongeant qu'à m'éloigner de la maiſon où étoit mon Pere. Enfin preſſée de mes douleurs, je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée, & j'eſpere que par votre moyen, je ſauverai ce cher enfant que vous avez ſi charitablement ſecouru, & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je ſuis ſortie, ſans que perſonne s'apperçoive de ce qui m'eſt arrivé.

Ma-

Maſée étoit preſque auſſi ſenſible à ce diſcours, que celle qui parloit ; car les malheurs touchent tout le monde : mais les malheurs d'une femme, & ſurtout d'une femme de qualité, qui augmente par ſes larmes la compaſſion qu'on a déja, attendriroient l'homme du monde le plus dur. La Dame après lui avoir demandé ſon nom & le lieu de ſa demeure, lui donna une bourſe où il y avoit quelque argent, & le conjura d'avoir ſoin de cette petite fille, l'aſſurant qu'elle en avertiroit ſon mari, afin qu'il lui donnât des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa liberalité. Maſée lui promit tout ce qu'elle ſouhaita, & il ſe retira après l'avoir vû rentrer dans la maiſon d'où elle étoit ſortie. Il rêvoit en chemin à cette avanture extraordinaire, admirant particulierement le courage de la Dame. Peut-être le bon Païſan ne ſavoit-il pas qu'une femme eſt capable de tout entreprendre pour cacher ſes foibleſſes, auſſi-bien que pour ſatisfaire ſes paſſions.

Après que Maſée fut arrivé chez lui, ſa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ſes amours avec quelque Bergere du voiſinage, & lui fit tous les reproches que ſa jalouſie lui inſpira. Maſée auroit eû peine à s'en juſtifier, ſi l'argent qui étoit dans la bourſe que la Dame lui avoit donné, n'eût confir-

mé

mé ſes diſcours; il appaiſa donc ſa femme, & ils porterent enſemble la petite fille chez une autre Bergere qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des Lettres du Cavalier, qui ſe diſoit Pere de la petite fille qu'on lui avoit remis en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de ſortir d'Italie, il avoit chargé un de ſes Amis de pourvoir en ſon abſence aux beſoins de ſon cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta ſi liberalement, que Mafée ſe trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce, qu'il avoit toûjours vêcu daus la neceſſité. Cependant la Mere de Julie (c'eſt ainſi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à ſouffrir de l'injuſtice de ſes Parens, qui la forcerent à entrer dans un Couvent, où elle paſſa pluſieurs années dans l'eſperance de revoir ſon Amant qu'elle nommoit déja ſon Mari, & qui s'étoit battu contre un Prince d'une Maiſon Souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de ſon Païs.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de ſa condition, devint grande, ſa beauté & ſon humeur enjouée la faiſoient aimer de tous ceux qui la connoiſſoient. Pluſieurs Païſans des environs chercherent à lui plaire, & il y en eut même qui la demanderent en mariage.

riage. Mais Julie qui avoit le cœur haut, ne faiſoit pas grand cas de leurs ſoins, & ſe plaignoit quelquefois de la baſſeſſe de ſa condition, diſant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un Cavalier Genois, de l'illuſtre Maiſon de Fieſque, étant un jour allé de Rome à Freſcati pour y voir les Caſcades, remarqua par hazard cette jeune Païſanne à la porte de Maſée; il la trouva ſi charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le ſoir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance ſecrete à s'éloigner de Freſcati; il avoit toûjours l'aimable Païſanne dans l'eſprit; & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche. Il fut aſſez heureux pour trouver encore la Païſanne qui lui parut plus aimable que la premiere fois, & il remarqua que dans la ſimplicité de ſes habits, elle avoit un air noble, que les autres Païſannes n'ont pas d'ordinaire; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardieſſe, craignant toûjours de lui déplaire; il demeura ſi charmé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque ſéjour à Freſcati, pour avoir occaſion de lui parler, mais il craignoit

gnoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui ſeroit difficile de lui parler ſouvent ſans que cela fît de l'éclat: il coucha à Freſcati, ſongeant toûjours aux moyens de rendre ſenſible à ſa paſſion l'aimable Païſanne; il lui paſſa mille choſes par la tête pour y réuſſir. Enfin après pluſieurs irréſolutions, il ſe détermina à s'habiller en Païſan, & à demeurer à Freſcati. Le lendemain il ſe promenoit ſeul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'execution de ſon deſſein, lorſqu'il apperçut un Jardinier qui tailloit des arbres; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait pluſieurs demandes, trouvant qu'il avoit aſſez d'eſprit, & qu'il répondoit fort juſte, il entra en converſation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une grande affaire, où il s'agiſſoit de ſa vie & de ſa fortune, & qu'il lui importoit de ſe cacher quelque tems, afin de ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis. Le Jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fieſque, qu'il étoit homme de qualité, compatiſſant à ſon malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournez dans un Fort qui appartenoit au Duc Sforza, où il lui promit qu'il ſeroit en ſureté. Le Cavalier le remercia, & lui dit, qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en Païſan, & demeurer à Freſcati, s'il vouloit lui donner

ner une retraite dans ſa maiſon, & l'avouer pour ſon parent : il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaiſe affaire ; mais les liberalités du Cavalier, & les grandes eſperances qu'il lui donna, le déterminerent à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit ; il lui promit même de le faire paſſer pour ſon fils, parce qu'il en avoit un à peu près de ſon âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en Pelerinage à ſaint Jacques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le Cavalier ſatisfait de cette promeſſe s'en retourna le lendemain à Rome, où il diſpoſa toutes choſes pour ſon voyage, & ayant pris les précautions néceſſaires pour paroître hâlé, comme le ſont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyager, il dit à ſes amis qu'il étoit obligé de retourner à Gennes pour une affaire preſſée, & s'en alla à Freſcati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux Pere le reçut avec des témoignages de joye, qui tromperent tout le monde, & tous ceux de ſa maiſon à l'exemple du Maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les Parens & les amis du Pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin, (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit.) Il fit bientôt connoiſſance avec les plus conſidera-

derables de Freſcati, qui écoutoient avec plaiſir le récit fabuleux des avantures qui lui étoient arrivées pendant ſon prétendu voyage de ſaint Jacques; il viſita les amis de ſon Pere, & Mafée plus ſouvent que les autres, ce qui lui donna occaſion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin ſans m'embarquer dans un détail qui peut-être ſeroit ennuyeux, Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit paſſionnément, & comme il ſe diſtinguoit des autres jeunes hommes de ſa condition. Julie qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au ſeul Païſan du Village qu'elle trouvoit raiſonnable, & qui n'avoit rien de groſſier que ſes habits. Mafée voyant que Carlin étoit fort aſſidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des ſoins qu'il lui rendoit, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaiſance pour lui, ce qui l'obligea à lui déclarer le ſecret de ſa naiſſance, en lui faiſant voir des Lettres de ſes Parens qui lui recommandoient d'en avoir un ſoin extrême, & qui l'aſſuroient que dans peu de tems, ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria enſuite de ſe ſouvenir de ſa qualité, & de ſonger qu'elle ſe trouveroit au premier jour dans une grande Ville, hono-

honorée, & peut-être recherchée des plus conſidérables Cavaliers; & qu'ainſi elle prît garde de ne point ſouffrir des libertez à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Freſcati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de ſurpriſe du diſcours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, ſe ſentant une grandeur d'ame que la fille d'un Païſan n'auroit pas euë; & comme elle avoit toûjours eu une inclination ſecrete de vivre parmi les perſonnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris: mais auſſi-tôt qu'elle fit reflexion aux diſcours paſſionnez que Carlin lui avoit tenus, elle fut preſque fâchée de ſa qualité, ayant peine à ſe priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination. Jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une perſonne de ſa qualité d'aimer un homme d'une naiſſance ſi obſcure, elle réſolut de ne le voir plus; ce ne fut pas ſans ſe faire une violence extrême.

Carlin s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur & de deſeſpoir: il chercha avec tant de ſoin une occaſion pour lui parler, qu'enfin il la trouva; il ſe plaignit à Julie de ſes rigueurs d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'elle convint preſque

de ſon injuſtice ſans pouvoir lui en donner aucune raiſon; & malgré ſa gloire, il lui échapa des ſentimens de compaſſion pour le malheureux Carlin, qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice, dont on ne ſauroit donner la raiſon,) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faiſoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la poſſeder. Carlin qui avoit quelque expérience en amour, ne ſachant à quoi attribuer la tiedeur de ſa Maîtreſſe, reſolut de lui donner de la jalouſie, & feignit d'aimer une jeune Bergere du voiſinage, qu'un jeune Païſan étoit à la veille d'épouſer. Julie ne fut pas longtems ſans s'en appercevoir; & quoiqu'elle tâchât à ſe deguiſer à elle-même les ſentimens qu'elle avoit pour Carlin, elle ne put s'empêcher de quereller la Bergere, & de la menacer même d'en avertir ſon Amant. Je ne ſai pas ſi elle le fit, mais deux jours après, le Païſan qui devoit épouſer cette Rivale, attaqua Carlin en ſortant de l'Egliſe, & il le fit avec tant d'avantage, qu'il en auroit été mal-traité, ſans le ſecours que d'autres Païſans lui donnerent. Julie qui s'y rencontra par hazard, eut un ſoin extrême de s'informer ſi Carlin n'étoit point bleſſé; il en prit occaſion de la remercier, & d'avoir un éclairciſſement avec elle. Elle le traita d'ingrat, & lui re-

reprocha une inconſtance qui lui attiroit de ſi mauvaiſes affaires ; il ſe juſtifia avec tant d'éloquence, & il lui parut ſi amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été deſabuſée, puiſque auſſi bien ſa qualité l'empêchoit de répondre à la paſſion de Carlin. Tous les jours elle faiſoit réſolution de ne plus lui parler, & même d'éviter ſa rencontre : mais auſſi-tôt qu'elle étoit une journée ſans le voir, elle oublioit & ſa reſolution & ſa qualité, & cherchoit quelque pretexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire ; lorſqu'une Dame bien faite, accompagnée d'un Cavalier de bonne mine, arriva chez Mafée dans un équipage proportionné à leur qualité ; elle ſe fit connoître à ce bon Païſan pour la Mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empreſſement de voir ſa chere fille, on la fit appeller, & ſa mere l'embraſſa avec des marques d'une grande tendreſſe, quoique Julie eût quelque repugnance à le lui permettre. Sa Mere ayant verſé quelques larmes par la joye de voir Julie, ou peut-être par le ſouvenir de ſes malheurs paſſez, apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obſtacles dans leur mariage ; que neanmoins s'étant toujours aimez avec fidelité, ils étoient

venus à bout de leurs deſſeins avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorſqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; ils lui donnerent enſuite un preſent conſiderable, & emmenerent avec eux Julie, ſans lui donner preſque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée : elle ne laiſſa pas de recommander à Mafée à ſon départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit paſſé, & de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune Païſan, & s'imaginant que Julie ne ſongeroit plus à lui, lorſqu'elle ſeroit arrivée à Rome. Ses Parens eurent un ſoin extrême de la divertir, & de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoutumer inſenſiblement à la bonne Compagnie ; mais leurs ſoins etoient inutiles, Julie s'ennuyoit partout ; les converſations les plus agréables lui paroiſſoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin ; qui de ſon côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pû jamais découvrir ce qu'elle étoit devenuë. Mafée craignant que d'autres Païſans de la connoiſſance de Julie n'allaſſent l'importuner à Rome, lorſqu'ils ſeroient informez de ſa condition, avoit pris ſoin de le cacher à tout le monde, & s'étoit

s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit miſe auprès d'une Dame de Qualité. Après que l'amoureux Carlin ſe fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il reſolut de retourner à Rome, puiſque Julie qui l'arrêtoit à Freſcati n'y étoit plus ; il ſe plaignoit de ſon malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie ſans lui donner de ſes nouvelles, il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome, & cette eſperance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de ſon deſeſpoir.

Mafée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée pour s'excuſer, l'aſſura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais qu'il étoit ſi occupé auprès d'une jeune païſanne, qu'il ne la perdoit preſque point de vuë. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces triſtes nouvelles lui cauſoient, ſe retira dans ſa chambre ſur d'autres pretextes, & fit mille reflexions deſagréables, qui furent ſuivies d'un torrent de pleurs. Carlin qui avoit déja repris le nom & l'habillement de Fieſqui, tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de ſa chere Julie ; lorſqu'un jour en ſortant d'une Egliſe, il apperçut dans une ruë détournée deux hommes qui en preſſoient un autre avec beaucoup d'avan-

tage: il voulut d'abord les ſeparer; mais ceux qui avoient attaqué, le menacerent de le charger lui-même, s'il ſe mêloit de leur querelle; ce qui obligea Fieſqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit ſeul: il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponſe tomba mort à ſes pieds; la crainte d'être ſurpris par la Juſtice, les obligea tous à ſe retirer. Fieſqui ſongeoit à chercher un aſyle dans quelque maiſon Religieuſe, lorſqu'un homme de livrée qui avoit vû ſon combat lui ouvrit une fauſſe porte, & l'aſſura que s'il y vouloit entrer, il y ſeroit en ſureté. Fieſqui ne refuſa point ſon offre, & cet homme le mena par un eſcalier derobé dans une chambre aſſez propre; il l'aſſura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fieſqui reſolut d'y attendre juſqu'à la nuit, ſongeant déja à s'en retourner à Genes pour éviter les pourſuites de la Juſtice; mais faiſant reflexion qu'il alloit s'éloigner d'une Ville où il eſperoit toujours de trouver ſa Julie, ſon amour l'empêcha de prendre aucune reſolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorſqu'il entendit une perſonne qui ſe plaignoit dans une chambre, qui n'étoit ſeparée de la ſienne que par une porte qu'une tapiſſerie cachoit: il leva doucement la tapiſſerie, & remarqua que c'étoit la voix d'une

d'une femme, qui ſe plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curioſité, & la compaſſion que ſes propres ſentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagerent à écouter avec attention: il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnuë, il jugeoit même qu'elle reſſembloit à celle de ſa Maîtreſſe. Julie s'étant apperçuë qu'on faiſoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fieſqui crut que ſon amour l'avoit abuſé, lorſqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie: mais un moment après, elle continua ſes plaintes, & nomma pluſieurs fois l'infidelle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement ſurpris que Fieſqui le fut en cette occaſion, ſur-tout, lorſqu'il reconnut diſtinctement la voix de ſa Maîtreſſe. Le nom d'infidelle qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine; neanmoins étant fort aſſuré qu'il ne l'avoit jamais merité, il eſpera qu'il s'en juſtifieroit bien-tôt. Jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de Qualité, comme Mafée le lui avoit dit, & qu'elle ſe retiroit quelquefois en particulier pour rêver en liberté, il ſe fit un plaiſir de penſer qu'il la retireroit de cette condition obſcure & qu'il lui donneroit en l'épouſant des preuves de la paſſion & de l'eſtime qu'il avoit pour elle. Son impatience

ne lui permit pas de differer long-tems à voir ſa chere Maîtreſſe, il frappa donc à la porte; & Julie qui ſavoit *que* ſa Mere en revenant d'un parterre *mon*toit quelquefois par un eſcalier derobé, & paſſoit au travers de ces chambres, pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, & trouva ſon Amant, & non pas ſa mere. Elle fut ſi frappée d'un objet ſi cher, & ſi peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite; ils ſe regardoient tous deux ſans ſe parler, & ils furent également ſurpris l'un & l'autre de ſe voir dans des habillemens ſi differens de ceux qu'ils avoient accoûtumé de porter à Freſcati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin plein d'ambition, ayant été informé de ſa Qualité, s'étoit déguiſé ſous cet habit de Cavalier pour lui plaire davantage; elle lui fit des plaintes de ce déguiſement, & l'aſſura qu'elle faiſoit fort peu de cas de ces fauſſes apparences; ajoûtant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidelle avec ſon habillement ordinaire, que perfide & inconſtant ſous un habit ſi peu conforme à ſa condition, & qu'ainſi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette Païſanne qui étoit ſi fort à ſon gré; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir, que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué

à la déterminer à cette reſolution, que ſon inconſtance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorſque Maſée lui avoit dit de ſa part de l'aller voir. Elle ſe faiſoit tant de violence, & ſon cœur avoit ſi peu de part à ſes diſcours, que ſes larmes la trahirent, & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fieſqui attendri par les pleurs de ſa Maîtreſſe, & accablé par l'injuſtice de ſes reproches, l'aſſura que Maſée ne lui avoit jamais parlé, & que le ſeul hazard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer; il lui apprit enſuite ſon nom, ſa qualité & la maniere dont il s'étoit déguiſé en Païſan pour lui plaire, lui exagerant les cruelles inquiétudes où il avoit été depuis ſon départ de Freſcati. Julie ſurpriſe & ravie d'apprendre des choſes ſi agréables à ſon amour, l'informa de ſa naiſſance, & des raiſons qui avoient obligé ſes Parens à la faire élever à Freſcati dans l'ignorance de ſa veritable condition. Sa joye & ſon amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs diſcours, elle ſe contenta de lui dire, que puiſqu'elle l'avoit aimé Païſan, il devoit bien juger que la connoiſſance qu'elle avoit de ſa qualité, ne diminueroit pas ſon amour; & afin que vous n'attribuyez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons traitemens que vous

recevez de moi, je veux bien vous montrer une Lettre que j'avois écrite pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant *tiré* à même tems cette Lettre de ſa poche, elle la lui préſenta, & il y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE

A FIESQUI.

SI en changeant d'habillement, on pouvoit changer d'inclination, je ne ſerois pas expoſée aujourd'hui à vous faire des reproches, & de votre ingratitude, & du peu de ſoin que vous avez eu de me venir voir avec Mafée. Il vous informera de ma qualité, & du lieu de ma demeure. Soyez cependant perſuadé que l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes ſentimens, puiſque je ſens bien qu'il me ſera plus aiſé de renoncer aux avantages de ma naiſſance, que de me défaire de la forte paſſion que j'ai pour vous.

Après que Fieſqui eut lû cette Lettre, il ſe jetta aux pieds de ſa Maîtreſſe, & ils ſe donnerent des aſſurances réciproques de s'aimer toute leur vie; ils prirent des meſures pour pouvoir ſe marier avec l'agrément de leurs Parens. Fieſqui ne voulant pas expo-

ſer

ſer Julie, qu'il regardoit déja comme ſa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, ſi quelqu'un les avoit ſurpris enſemble, ſe retira auſſi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en Mariage le jour ſuivant. Julie demeura ſi ſatisfaite de la converſation de ſon Amant, & elle eut tant de joye d'avoir reconnu qu'il lui avoit toûjours été fidelle, qu'elle ne fut preſque point ſenſible à ce qu'elle venoit d'apprendre de ſa qualité. Son amour & ſon impatience lui donnoient des diſtractions & des inquiétudes, dont ſes Parens s'apperçurent; ils la preſſerent de les informer du ſujet de ſon chagrin, & ſe ſervirent de toutes les careſſes dont ils purent s'aviſer, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette hiſtoire, & les conjura de ne point s'oppoſer à ſon bonheur; comme ils ſavoient par leur propre experience, que rien n'eſt capable de deſunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement, ils lui promirent que ſi ſon Amant étoit de la maiſon de Fieſqui, comme il le diſoit, ils ſeroient ravis de le recevoir pour leur Gendre. Un Prélat Génois qui étoit Oncle de Fieſqui, alla ce même jour à ſa priere viſiter les Parens de Julie, & la demanda pour ſon Neveu: ſa propoſition fut agréablement reçuë;

ils furent mariez peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, ſoûtint fort bien ſa qualité, ſans qu'on remarquât jamais dans ſes diſcours ni dans ſes manieres, qu'elle eût été élevée chez un Païſan de Freſcati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA Troupe Comique continuoit à repréſenter trois fois la ſemaine dans la Ville du Mans : l'Auditoire étoit toûjours aſſez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la Nobleſſe de la Campagne. Les Comédiens animez par le profit, tâchoient à ſe ſurpaſſer. Mademoiſelle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier, & qui étoit comme le Chef de meute de la Troupe, faiſoit parfaitement bien ſon rôle. Le Deſtin parloit ſi naturellement & de ſi bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ſes rôles fuſſent toûjours les plus longs. Leandre donnoit de grandes eſperances d'être un jour un parfait Acteur. La Rancune s'acquittoit de ſes perſonnages avec tant d'adreſſe, qu'il faiſoit rire tout le monde auſſi-tôt qu'il paroiſſoit. L'Olive étoit le meilleur valet de Comédie qui eût jamais monté ſur le Théâtre, parce que Poiſſon n'y avoit point encore paru. Angelique étoit belle & jeune, ce qui contribuoit

beaucoup à réparer ſon défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ſes rôles. Mais auſſi-tôt que Mademoiſelle de l'Eſtoille commençoit à paroître, on étoit un demi quart d'heure ſans rien entendre, à cauſe du murmure qui s'élevoit dans le Parterre, par l'admiration qu'elle donnoit; elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuſe à reciter; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'Auditoire ne ſe recriât pour lui applaudir, & elle étoit obligée de faire une longue pauſe, avant qu'on lui donnât audience pour continuer; ce qui faiſoit enrager le Moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la Troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un Godelureau Provincial, qui ne fût ravi de donner ſa piece de trente ſols pour être ſur le Théatre, afin d'avoir occaſion de conſiderer de près la charmante l'Eſtoille qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'Amans déclarez, ſans compter ceux qui n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe déclarer: la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces Provinciaux, lui donnoit matiere d'en faire le ſoir de bons contes au Deſtin; & le plaiſir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs ſottiſes

moins

moins ennuyeuſes. Parmi tous ces Diſcoureurs de rien, il y avoit un Gentil-homme du Perche que la bonne compagnie & les Comédiens avoient attiré au Mans pour y paſſer quelques jours. Ce noble de Campagne qui ſe nommoit la Guiardiere étoit des plus accommodez de ſon voiſinage, & auroit pû paſſer pour un homme riche dans une Province, s'il n'eût incommodé ſes affaires par un trop long ſéjour à Paris, & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie; quoiqu'il ne paſſât point Marſeille, parce que la Mer lui ayant fait peur, il s'en retourna. Il ſe piquoit de bel eſprit, je n'ai pas bien ſu ſur quel fondement; n'importe, il n'eſt pas le ſeul, qui s'attribuë injuſtement cette qualité. Un Manceau qui eſt entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois ceci, m'a appris que la Guiardiere ſe piquoit du bel eſprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une Auberge, où il y avoit un Auteur qui lui liſoit ſes ouvrages, avant que de les faire imprimer: peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaiſance de les écouter, comme pareille choſe m'eſt arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer; mais finiſſons la digreſſion, & revenons à la Guiardiere.

Il

Il trouva l'Eſtoille fort à ſon gré, dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il l'eut vuë repreſenter deux ou trois fois, il en devint paſſionnément amoureux, & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses aſſiduitez lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaiſance pour le Deſtin, qui ſe diſoit ſon frere; ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, eſperant que le commerce du frere lui donneroit occaſion de voir ſouvent ſa ſœur; il ne ſe trompa point, elle le diſtingua de ſes autres Adorateurs, & le traita aſſez bien, parce qu'elle s'apperçut que le Deſtin en faiſoit quelque cas. Dans les commencemens, ce Noble Campagnard avoit prétendu d'en faire une Maîtreſſe; mais l'Eſtoille vivoit ſi honnêtement, & donnoit ſi peu d'occaſion de lui tenir des diſcours libres, que la Guiardiere n'eut jamais la hardieſſe de lui parler de ſon amour. Après qu'il eut donné pluſieurs bons repas au Deſtin (car toute l'amitié d'un Provincial ne va qu'à donner à dîner ou à ſouper,) il crut qu'il étoit aſſez ſon ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les ſentimens qu'il avoit pour ſa Sœur.

Le Deſtin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, ſe trou-

va

va d'abord aſſez embaraſſé, & lui répondit bien ſerieuſement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut deconcerté par une réponſe ſi ſeche, & ſe repentit de lui avoir abandonné ſon ſecret. Le Deſtin s'étant un peu remis de la ſurpriſe qu'un aveu ſi ſincere lui avoit cauſée, & ne voulant pas expoſer la pudeur de ſa Maîtreſſe à cette declaration, reſolut de la réjouïr en lui apprenant cette confidence, & il dit à la Guiardiere, après lui avoir ſerré la main, que puiſqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ſes ſentimens, il pouvoit s'aſſurer qu'il les apprendroit à ſa Sœur.

CHAPITRE VIII.

Comment la Guiardiere tomba dans un égoût.

TOus les Amans ſe flattent d'ordinaire; mais un Provincial orgueilleux de ſon bien, & prevenu de ſon merite, ſe flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guiardiere crut avoir mis le Comédien dans ſes interêts, & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à ſouper pour le lendemain. Le Deſtin étant allé chez ſa Maîtreſſe, lui apprit qu'elle avoit un nouvel Amant; ce diſcours l'ayant fait rougir: Ce n'eſt pas ce qui vous doit le plus ſurprendre, continua le Deſtin, & les circonſtances de cette paſſion vous étonneront autant que la paſſion même, puiſque cet Amant, après avoir lié commerce avec moi ſur d'autres pretextes, s'eſt enfin aviſé de me choiſir pour ſon confident, & je me ſuis chargé de vous en parler; voyez avec quelle fidelité je m'en acquitte. L'Eſtoille qui n'avoit pas accoûtumé de l'entendre railler ſur cette matiere, apprehenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, & ſe plaignit à lui de ce qu'elle étoit toûjours

expo-

expoſée à toutes les impertinences des Provinciaux, le priant de lui donner quelque expedient pour ſe délivrer de leurs fatiguans diſcours. Le Deſtin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter, pendant qu'ils ſeroient obligez l'un & l'autre à faire la Comédie, lui conſeillant de s'en divertir, & de ne point s'en embaraſſer. Ils parlerent enſuite de la paſſion de la Guiardiere, & demeurerent d'accord qu'il étoit le plus preſomptueux Campagnard de tout le païs. Leandre & Angelique étant entrez en ce temps-là, ils leur firent part de leur converſation, & ils reſolurent tous de tirer matiere de divertiſſement de la paſſion de la Guiardiere. L'Eſtoille donna parole au Deſtin de l'écouter. Angelique voyant qu'elle s'y engageoit avec quelque repugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Leandre promit de faire ſemblant qu'il lui avoit donné de la jalouſie; il n'en falloit pas tant pour perſuader un homme auſſi vain que la Guiardiere. Le Deſtin lui rendit compte de ſa negociation, & l'avertit même qu'il avoit remarqué que Mademoiſelle Angelique prenoit quelque interêt à ſa perſonne; il répondit fort obligeamment, qu'elle n'y perdroit que ſa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les ſentimens qu'il avoit pour Mademoiſelle de l'Eſtoille. Peu de temps

après

après il alla voir les Comédiennes; il trouva qu'elles ſortoient pour aller à la Meſſe, & s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par pluſieurs réverences fort profondes; il étoit ſi occupé de ſon amour, qu'il ne ſe ſouvint pas d'un égoût qui étoit derriere lui, & en retirant le pied pour meſurer une reverence, il tomba dedans. Ah! Monſieur, prenez garde à vous, s'écria Angelique, après qu'il fut tombé. Deux ou trois hommes qui y accoururent, l'aiderent à ſe retirer de là: il étoit ſi couvert de bouë, qu'il leur fut impoſſible de connoître s'il étoit bleſſé: il ne s'en plaignoit point; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit miſe ce jour-là, & dont il avoit pretendu ſe parer longtemps; il ſortoit des exhalaiſons ſi deſagréables de ſes habits, que les Dames furent obligées de s'enfuir en ſe bouchant le nez. On le conduiſit chez lui eſcorté de tous les petits enfans de la Ville, & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de ſe tenir au lit pour faire laver le ſien. Pendant qu'il ſechera, nous paſſerons à un autre Chapitre.

CHA-

CHAPITRE IX.

Ragotin inviſible.

POur entendre ce Chapitre, il faut ſe ſouvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la mediation de la Rancune, de le faire aimer de Mademoiſelle de l'Eſtoille; & que le petit homme perſuadé de l'infaillibilité de ſon art, lui avoit fait preſent d'un Mulet pour l'engager à le ſervir dans ſon amour. La Rancune par ſon credit avoit obtenu des Comédiennes qu'elles leur aideroient à ſe divertir de Ragotin, ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaiſir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme. Etant donc retourné chez l'Operateur, il le trouva fort diſpoſé à le ſervir. Après pluſieurs complimens, l'Operateur lui dit qu'il étoit abſolument neceſſaire d'avoir une chemiſe ſale de Mademoiſelle de l'Eſtoille, & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans ſa chambre, afin de s'en mieux aſſurer; mais qu'après cela ſon affaire étoit dans le ſac. Cette propoſition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemiſe. L'Operateur feignant de s'apperce-

percevoir de ſon étonnement; Que cela ne vous embaraſſe pas, Monſieur Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même Baume que je donnai au Baile de Veniſe pour ſe rendre inviſible dans le Serrail du Grand-Seigneur: & avec cela, vous pouvez prendre la chemiſe, & s'il étoit beſoin, tous les habits de votre Maîtreſſe en ſa preſence, ſans qu'elle s'en appercoive. Ragotin chatouillé de la vertu du Baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déja l'Eſtoille ſa Maîtreſſe, l'embraſſa, le priant de ne plus differer ſon bonheur. Le fourbe lui donna de je ne ſai quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le viſage, lorſqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Eſtoille, l'aſſurant qu'après cela il ſeroit inviſible. Ragotin plein de confiance alla chez l'Eſtoille, & ayant ſuivi exactement tous les ordres du prétendu Magicien, il entra dans la chambre de l'Eſtoille qu'il trouva en converſation avec la Caverne & ſa fille, que la Rancune avoit preparées à cette viſite. Le petit homme s'approcha d'elles ſans qu'elles fiſſent ſemblant de le voir; il eut même le plaiſir d'entendre que l'Eſtoille diſoit à ſes Compagnes, que Monſieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoûtant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût travailler pour le Theâtre. Ragotin

ravi

ravi de la voir dans des ſentimens qui lui étoient ſi avantageux, ne ſongea plus qu'à prendre la chemiſe, & s'étant gliſſé dans la ruelle du lit de l'Eſtoille, il y en trouva une qu'elle y avoit laiſſée exprès ; il la prit, & l'emporta avec plus de ſatisfaction que s'il avoit conquis la Toiſon d'or; il rencontra en ſortant la Rancune & l'Olive qui ſe promenoient, & ne ſe ſouvenant peut-être pas qu'il étoit inviſible, il appella la Rancune, qui ſe mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit perſonne, quoi qu'il entendît une voix, qui ne lui étoit pas inconnuë. L'Olive qui étoit du ſecret, dit que cette voix reſſembloit à celle de Monſieur Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une ſi grande force, qu'il rioit encore lorſqu'il entra dans la chambre de l'Operateur, qu'il faillit à étouffer à force d'embraſſades en lui apportant la chemiſe qu'il lui avoit demandée.

CHAPITRE X.

Le malheureux ſuccès de la Chemiſe enchantée.

RAgotin étoit ſi ſatisfait de l'Operateur & de ſon Baume, après la merveilleuſe experience qu'il en venoit de faire, & il avoit tant de foi pour tous ſes diſcours, qu'il ſe ſeroit jetté, ſur la parole de l'Operateur, du plus haut clocher du Mans, ſans craindre de ſe bleſſer: ainſi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de ſe retirer pour lui donner le loiſir d'enchanter la chemiſe, & qu'il pourroit revenit le ſoir à dix heures, qui étoit l'heure à peu près que l'Eſtoille avoit accoûtumé de ſe coucher d'ordinaire, l'aſſurant qu'auſſi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemiſe, il ne ſeroit plus à ſon pouvoir de lui rien refuſer. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire; & après qu'ils furent convenus de toutes choſes, la Rancune alla avertir les Comédiennes de ſe trouver dans la chambre de l'Eſtoille, où il leur promit de

leur

leur donner un divertiſſement qui les réjouïroit. Inezille fut priée d'en prendre ſa part, en reconnoiſſance du plaiſir qu'elle leur avoit donné, lorſqu'elle joua le tour du Singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante perſonne du monde ſoûmiſe à ſes volontez, qu'il ſe rendit chez l'Operateur long-temps avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'Operateur l'aſſura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemiſe de l'Eſtoille qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du ſaffran: il en avoit ſeulement trempé les bouts dans de l'eſprit de vin.

Il fit enſuite un long diſcours à Ragotin pour lui apprendre comment il falloit s'en ſervir; il lui donna encore du Baume qui rendoit inviſible, pour s'en frotter comme la premiere fois, & lui recommanda ſur toutes choſes de n'approcher point du feu, lorſqu'il ſeroit revêtu de la chemiſe, parce que les Demons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnez aux flâmes éternelles, n'avoient pas la puiſſance de ſe défendre contre le feu. Ce raiſonnement étoit inutile pour perſuader le credule Ragotin, qui ne l'étoit déja que trop. Il aſſura l'Operateur qu'il ſuivroit

vroit exactement ſes ordres, & s'en alla chez l'Eſtoille qui logeoit aſſez près de l'Operateur. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemiſe mouillée par deſſus ſon juſte-au-corps, & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu perſonne; il prit un ſiege au milieu de la compagnie, ſans que la converſation en fût interrompuë, chacun feignant de ne le point voir, quoique les Dames euſſent beaucoup de peine de s'empêcher de rire; il eut un ſoin extrême de s'éloigner des lumieres de peur d'inconvenient, & comme il étoit tard, il crut que la compagnie ſe retireroit bien-tôt, & differa à uſer de ſon charme ſur l'Eſtoille, juſqu'à ce que tout le monde fût ſorti. Mais le diable de la Rancune qui étoit caché ſous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemiſe qui étoit trempée dans l'eſprit de vin, le feu y prit, & s'étant inſenſiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempez, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flâmes de l'Enfer, & cria au ſecours de toute ſa force.

Les

Les Dames effrayées, ou feignant l'être de cet ardent ſpectacle, s'enfuirent, ſe tenant les côtez de rire. L'Hôte entendant parler de feu y accourut armé d'un ſeau d'eau, qu'il jetta en tremblant de peur ſur l'enflâmé Ragotin; il deſcendit enſuite effrayé de cette viſion, & remonta accompagné de ſes ſervantes qui portoient des marmites & des ſeaux pleins d'eau, en criant de toute leur force: elles euſſent ſans doute maltraité Ragotin, ſi la Caverne n'y fût accouruë pour le délivrer de leurs mains, quoique aux dépens de ſa réputation: car tous les gens de l'Hôtellerie en firent des jugemens fort deſavantageux. Le Deſtin & ſes Camarades eurent beaucoup de peine à les deſabuſer. Le pauvre Ragotin qui avoit les ſourcils, la barbe & les cheveux brûlez, étoit ſi épouvanté, & à même tems ſi défiguré, qu'il ne fut point reconnu par l'Hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore inviſible, & comme il étoit petit, il ſe gliſſa dans la foule, & gagna ſa maiſon avec beaucoup de diligence. Cette avanture fut diverſement expliquée par les Manceaux, & Ragotin ſans être deſabuſé du ſavoir de l'Operateur, crut ſeulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choſes qu'il

lui avoit preſcrites ; mais après la cruelle experience qu'il venoit de faire, il n'oſa plus ſe ſervir de *Magie* pour ſe faire aimer. Nous le laiſſerons chez lui, & pendant qu'il y fait des reflexions ſur ce grand évenement, l'Auteur ſongera à ce qu'il doit mettre dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'Hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lûës par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'Hôtellerie étoit encore en rumeur, lorſqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un Eccleſiaſtique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de reſpect, ce qui fit juger qu'il étoit leur Maître. Auſſi-tôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la Cuiſine où l'Hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour Monſieur le Doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'Hôtellerie étoient déja occupées, dont l'Hôte parut fort inquiet; la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par pluſieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adreſſa à lui pour le prier de ceder ſa chambre pour cette nuit ſeulement à Monſieur le Doyen. La Rancune y conſentit, parce qu'il n'oſa pas le lui refuſer; mais ayant ſu de l'un des Valets que le Doyen

étoit venu au Mans pour des affaires du Chapitre de Montfort, il ſe repentit d'avoir donné ſa chambre, prévoyant que le Doyen l'occuperoit pluſieurs jours. Son eſprit plein d'invention & de malice, lui fournit ſur le champ les expédiens de l'en chaſſer; il accoſta le Doyen qu'il traita d'Abbé; & s'étant inſinué dans ſon eſprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le Doyen le pria de lui faire l'honneur de ſouper avec lui; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour ſe faire preſſer davantage; le Doyen le preſſa, & la Rancune conſentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le Doyen appella un de ſes Valets, qui ſi je ne me trompe ſe nommoit Ambroiſe, il lui parla quelque tems à l'oreille; je n'ai pas bien ſçû ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le ſouper: les ſuites juſtifierent qu'il avoit bien jugé, car on leur ſervit peu de tems après un fort bon repas. Le Doyen ſoupa avec appetit, & la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre; ils trouverent le vin excellent, & en bûrent en gens qui s'y connoiſſent. Après qu'ils furent un peu échauffez, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'Hôtellerie, & conclut qu'aſſurément il revenoit des

Eſprits

Eſprits dans cette maiſon. Le Doyen, qui ſans doute n'étoit pas de la Maiſon de Sorbonne, & qui regloit ſes opinions ſur les Sorciers, & même ſur les Eſprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du recit de la Rancune. Ambroiſe qui avoit ouï parler déja de cette avanture dans la Cuiſine, confirma ſon Maître dans ſa crainte, & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur credulité, y ajouta pluſieurs circonſtances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur converſation fut ſouvent interrompuë pour boire. Après qu'ils eurent bû longtems, Ambroiſe alla ſouper avec ſon Camarade qui avoit ſoin des Chevaux, & le Doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bû plus qu'à l'ordinaire, s'endormit ſur ſa chaiſe. La Rancune profita de ce tems pour lui faire la malice que vous verrez, ſi vous liſez le Chapitre qui ſuit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon Valet en l'air.

LA Rancune qui avoit réſolu de chaſſer le Doyen de ſa chambre, ſe reſſouvint que les Comédiens s'y aſſembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions, & comme ils avoient eu beſoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit aviſé, à l'inſu de l'Hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui étoit au deſſus de la ſienne, qu'ils remettoient facilement, ſans qu'on pût s'en appercevoir, & en attachant une poulie à une des poutres, ils faiſoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit néceſſaire: c'eſt de cette machine que la Rancune réſolut de ſe ſervir pour chaſſer le Doyen de ſa chambre, & ayant préparé toutes choſes pour l'execution de ſon deſſein, il ſe remit ſur ſa chaiſe feignant de dormir, & même de ronfler à l'exemple du Doyen. Ambroiſe étant revenu pour coucher ſon Maître, interrompit leur ſommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller, il demanda mille

mille pardons au Doyen, & après l'avoir remercié de ſa bonne chere, il lui donna le bon ſoir, & ſortit. Ambroiſe qui avoit l'imagination remplie des diſcours qu'il avoit ouï tenir aux autres Valets, ſur les Eſprits, en parla encore à ſon Maître en le deshabillant, & lui apprit pluſieurs extravagances que ſa peur lui faiſoit juger veritables. Le Doyen qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher ſon Valet ſur un matelas dans ſa chambre, & pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit: ſes ordres furent ſuivis, & ils ſe coucherent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ſes habits de Théâtre, dont les Comédiens ſe ſervent pour repréſenter le Diable, & lorſqu'il jugea que le Doyen & ſon Valet dormoient, il s'attacha une corde ſous les bras, & ſe fit deſcendre par l'Olive, dans la chambre du Doyen qu'il vouloit prendre ſur ſes épaules pour le porter au plus haut de la maiſon; mais il le trouva trop peſant, & il fallut ſe contenter de lui faire une peur, qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faiſoit voir la figure du Diable. Le pauvre homme fut ſi ſaiſi qu'il n'oſa pas ſeulement crier, & le faux Diable s'étant adreſſé au Valet qu'il trouva plus leger, le chargea ſur ſes épaules, & ayant fait

un ſignal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement & de la frayeur du Doyen, lorſqu'il vit enlever ſon Valet. Ambroiſe s'étant éveillé ſe mit à crier de toute ſa force, & la Rancune fut obligé de le porter ſur l'eſcalier; les cris du Valet allarmerent toute la maiſon. La Rancune même après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de ſon habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoiſſant Ambroiſe, il alla auſſitôt dans la chambre du Doyen qu'il trouva plus mouillé que ſi on l'eût tiré de la Riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde; le pauvre homme qui croyoit toûjours voir le Diable, demanda d'abord un Confeſſeur; on crut qu'il ſe portoit mal, & le Valet de l'Hôtellerie alla reveiller un charitable Prêtre du voiſinage, qui arriva peu de tems après. Le Doyen ayant repris un peu ſes eſprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore; la préſence de ſon Valet, qu'on ramena dans ſa chambre, le ſurprit plus que tout le reſte, parce qu'il le croyoit déja dans les Enfers. Il jura foi d'Eccleſiaſtique, qu'il avoit vû une légion de Démons qui enlevoient ſon Valet; il n'oſa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée deſa-

vantageuſe de ſes mœurs. La Rancune de ſon côté juroit que cela ne pouvoit être, & à ſon exemple, tous les gens de l'Hôtellerie ſe diſoient les uns aux autres, que le Doyen avoit rêvé ce qu'il diſoit. Le Valet aſſura qu'il n'avoit rien vû, mais qu'il ſe ſouvenoit bien d'avoir ſenti qu'on le portoit; & le pauvre Doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon Prêtre qui étoit venu pour le confeſſer, s'imagina qu'il lui avoit pris une freneſie, & eſperant de le remettre par ſes doctes raiſonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans ſa maiſon, que le Doyen accepta avec plaiſir. Le Prêtre eut tant de ſoin de le remettre dans ſon bon ſens, que le Doyen pour ſe délivrer de ſes Sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit point, ni ne pouvoit être; il en eut tant de honte qu'il repartit le lendemain ſans terminer les affaires qui l'avoient amené; & il a ſi bien perſuadé cette avanture aux Habitans de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui ſur ſa parole, qu'elle eſt veritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le païs du Maine, & l'Hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des Eſprits dans ſa maiſon: la Rancune le voyant prévenu de cette fantaiſie, l'aſſura que le Seigneur Ferdinando avoit des ſecrets pour toutes choſes; ils le conſulterent, & l'Operateur

qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maiſon, & après avoit marmoté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit plus; il lui tint ſa parole, & l'Hôte en reconnoiſſance leur donna pluſieurs bons repas. La reputation de l'Operateur étoit ſi établie, & l'eſprit d'Inezille ſi admiré des Comédiennes, qu'elles eurent une extrême curioſité d'apprendre leur Hiſtoire, & ſavoir comment deux perſonnes ſi rares s'étoient mariez enſemble, puiſqu'Inezille étoit Eſpagnole, & que Ferdinando ſe diſoit Venitien. Inezille fit quelque difficulté à les ſatisfaire la premiere fois qu'elles l'en prierent; mais ayant eu une converſation ſecrette avec ſon mari, peut-être pour concerter enſemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs avantures, elle revint, & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuſer aux Comédiennes qui l'en prioient avec inſtance, elle commença ainſi ſon Hiſtoire.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire d'Inezille.

JE ſuis née dans la fameuſe Ville de Salamanque. Il ne me ſera pas ſi aiſé de vous parler de mes Parens que du lieu de ma naiſſance. Je fus élevée juſqu'à l'âge de dix-ſept ans chez un Medecin que je croyois mon Pere, & j'avois environ douze ans, lorſque je m'apperçus pour la premiere fois qu'il me traitoit mieux que ſes autres enfans ; mon peu d'experience m'empêcha d'y faire reflexion, & je me flattai que je devois ces diſtinctions à ma beauté, parce que j'étois aſſez jolie, & que les enfans de mon prétendu Pere étoient fort mal faits. On me parloit inceſſamment de mes charmes, & bien loin que de pareils diſcours me déplûſſent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un ſoin extrême de demander aux perſonnes qui m'approchoient s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le Medecin & ſa femme que je regardois comme mes Parens, étoient les premiers à ſe divertir de ma petite vanité : le peu de ſoin qu'ils prirent de me corriger, contribua beau-

coup à m'entretenir dans la fauſſe *gloire* dont j'étois déja remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi *un ſi* grand nombre de jeunes gens de la premiere qualité qui ſont élevez à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient paſſer dans les ruës, il ne s'en trouvât aucun aſſez hardi pour me dire qu'il m'aimoit. J'avois un plaiſir extrême à lire des Romans & des Nouvelles, & je me ſentois ſi propre à fournir matiere à des avantures ſemblables à celles que je liſois, que cela m'engageoit à ſolliciter ceux qui avoient ſoin de mon éducation, de me mener ſouvent dans les Egliſes, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déja remarqué que les jeunes Cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois miſe à genoux; l'attention que j'avois à leurs diſcours, quoique je feigniſſe de lire un livre de Prieres, me faiſoit entendre mille choſes qui m'étoient avantageuſes, & qui flattoient agéablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un Cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient du reſpect, avoit toûjours la vuë ſur moi, je ne levois jamais les yeux ſans rencontrer les ſiens, & comme j'avois plus d'application à le re-

gar-

garder, qu'à mes Prieres, la même choſe arriva pluſieurs fois : toute jeune que j'étois, je ne laiſſai pas de juger que ſes regards ſignifioient quelque choſe. Le Cavalier ayant continué à ſe trouver tous les jours dans les Egliſes où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous ſavez (dit-elle en riant) la diſpoſition que la plûpart des femmes ont à le croire aiſément. L'Etoille & Angelique en rougirent, & ſe regarderent ; je ne ſai pas ſi Inezille en rougit auſſi, car le vermillon qu'elle avoit ſur le viſage, empêcha celui qui m'a donné ces Memoires de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort ſurpriſe de ce qu'il ne me parloit pas : car quoique l'uſage de notre Nation n'autoriſe pas de pareilles libertez, je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui euſſé donné de l'amour, ſa paſſion pouvoit lui fournir des expediens pour me l'apprendre ; ſa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ſes regards, lorſqu'un jour l'ayant vû ſortir de l'Egliſe long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la Meſſe fut finie, ſans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour ſortir, je me mêlai avec les plus preſſez. Vous ſavez, ou peut-être vous

vous ne ſavez pas, qu'en Eſpagne les Meres marchent toûjours après leurs filles, afin qu'elles puiſſent avoir toûjours la vuë ſur elles. On ſortoit de cette Egliſe par une porte fort étroite, & quoique j'euſſe vû ma Mere, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me ſuivoit, je me trouvai dehors ſans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude; mais le Cavalier dont je vous ai déja parlé ſe preſenta devant moi, & me confirma par des diſcours fort paſſionnez, tout ce que ſes regards m'avoient déja appris.

Son compliment me fit un peu rougir, ſans pourtant me déconcerter, & craignant d'être ſurpriſe par ma mere, je me preſſai de lui répondre, que s'il venoit ce ſoir-là ſous mes fenêtres, je lui parlerois. Ma Mere ayant tardé quelque tems à ſortir, par le ſoin (comme je l'ai ſu depuis) que les amis du Cavalier prirent à embaraſſer la porte pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres diſcours qui ne me déplurent pas; & ma Mere étant enfin ſortie, je m'apperçus qu'il ſe retiroit auſſi bien que moi, fort ſatisfait de cette converſation. Vous ferez peut-être des jugemens déſavantageux de ma facilité. Il eſt pourtant vrai, que je m'embarquai dans cette intrigue ſans autre deſſein que celui de ſatisfaire ma vanité,

m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'Adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le ſoir, après que tout le monde fut retiré, à une des fenêtres de ma chambre qui répondoit ſur la ruë, ayant aſſez bonne opinion de moi, pour croire que le Cavalier y feroit la ronde plus d'une fois : auſſi ne me trompai-je point, car auſſi-tôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda ſi c'étoit moi qui lui avoit parlé ce jour-là à l'Egliſe. Je répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puiſque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le perſuader, ſon cœur ne pouvoit pas ſe méprendre. N'en ſoyez point ſurpriſe, me dit-il, puiſque le Seigneur Don Antonio de Velaſco qui vous aime plus que ſa vie, n'a pû ſe trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un Billet de ſa part, parce que ſon Gouverneur, qui eſt un homme fort ſevere, l'a retenu par force. En me diſant cela, il me jetta le Billet, & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiere, j'y trouvai ces paroles.

BILLET
DE DOM ANTONIO DE VELASCO
A INEZILLE.

JE ſuis au deſeſpoir de ce que je n'ai pû me trouver ſous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné ; l'impatience que j'avois de vous obéir me donnoit une inquiétude, dont mon Gouverneur s'eſt apperçu ; il m'a empêché de ſortir, & m'a fait par-là le plus ſenſible déplaiſir que je recevrai de ma vie. Le Connêtable de Caſtille, mon Pere, lui a donné un pouvoir abſolu ſur ma perſonne ; mais ſoyez perſuadée que vous ſeule en avez ſur mon cœur. Dom Franciſco Prado qui vous rendra ce Billet, eſt un Ami fidele, à qui je ne cache rien ; trouvez bon qu'il vous entretienne, il me rapportera ce que vous lui aurez dit ; & il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte paſſion que celle de DOM ANTONIO DE VELASCO.

D'abord j'avois été offenſée de ce que mon Amant ne s'étoit pas trouvé au rendez vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fît l'amour par Ambaſſadeur ; mais je vous avouë qu'après la lecture

de

de ce Billet, je demeurai ſatisfaite de ſes raiſons, & encore plus de ſa qualité. Le nom de Dom Franciſco Prado, que j'avois lû dans pluſieurs Livres de Nouvelles, me donna envie de ſavoir s'il en étoit l'Auteur, & j'étois ſi peu occupée de mon amour, que je ſongeai d'abord à ſatisfaire ma curioſité en le lui demandant; il m'avoua qu'il les avoit compoſés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me repliqua avec eſprit, qu'il étoit trop recompenſé de ſa peine, puiſque j'avois eu du plaiſir à les lire. La folie d'un Auteur eſt d'entendre dire du bien de ſes Ouvrages, & comme il étoit vrai que les ſiens m'avoient divertie, je fus long-tems ſur ſes louanges. Dom Franciſco en fut ſi ſatisfait, qu'il en oublia preſque à me parler en faveur de Dom Antonio; il m'apprit néanmoins que le Connétable de Caſtille l'avoit mis auprès de ſon fils, pour avoir ſoin de ſon éducation, parce que ſon Gouverneur étoit un homme de Guerre, qui avoit très peu de connoiſſance des belles Lettres, & qu'il s'étoit rendu complaiſant à ſes volontés, de peur qu'une conduite oppoſée n'eût obligé ce jeune Cavalier à ſe mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un ſi bon uſage de ſa confidence. Alors il m'exagera avec tant d'éloquence la paſſion

que

que Dom Antonio avoit pour moi, que je ſentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaiſir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au Billet qu'il m'avoit rendu, tâchant à me perſuader que je devois cette réponſe à l'amour de Dom Antonio ; je m'en défendis ſur le peu de commerce que j'avois avec ce Cavalier : mais m'en ayant inſtamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'aſſurer de ma part que j'étois fort ſenſible à ſes ſoins, & que je l'écouterois avec plaiſir, lorſqu'il ſe trouveroit ſous mes fenêtres ; j'ajoûtai encore, que prévoyant bien que ſon Gouverneur ne lui en laiſſeroit pas ſouvent la liberté, je recevrois ſes excuſes ſans répugnance, par un confident qui s'en acquittoit ſi bien que lui ; je fermai enſuite ma fenêtre, & il ſe retira. Le lendemain à peu près à la même heure, Dom Antonio ne manqua pas de ſe trouver ſous mes fenêtres : il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précedente, & me fit pluſieurs plaintes de la ſéverité de ſon Gouverneur. Je l'aſſurai qu'il avoit ſujet de ſe conſoler, ayant un confident auſſi habile, & auſſi zelé que Dom Franciſco Prado. Notre converſation fut aſſez longue ; mais ſoit que les premieres impreſſions demeurent toûjours les plus fortes, ou que Dom Franciſco eût plus d'eſprit

d'eſprit que Dom Antonio, je fus moins ſatisfaite de lui, que je ne l'avois été de ſon Ambaſſadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier en nous ſéparant de me l'envoyer, lorſqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée ſuivante me parut fort longue, bien moins dans l'eſperance de revoir Dom Antonio, que par le plaiſir que je trouvois à penſer que ſon Gouverneur pourroit le retenir, & qu'il ſeroit obligé d'envoyer Dom Franciſco à ſa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venuë, Dom Franciſco ſe trouva ſous mes fenêtres, & après m'avoir remerciée d tout ce que j'avois dit d'obligeant pour lui à Dom Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec ſon Gouverneur ponr le tromper, & qu'il feignoit d'avoir de la complaiſance pour tous ſes déſirs, afin d'empêcher que ce jeune Seigneur qui étoit fort ſuſceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles Galanteries ; que cet artifice leur avoit ſi bien réuſſi, qu'ils l'avoient déja détourné de pluſieurs intrigues, en y faiſant naître des obſtacles invincibles, ſans qu'il ſe fût jamais défié de cette tromperie : mais en verité, continua Dom Franciſco en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire ſi raiſonnable, que ſans pouvoir démêler ſi c'eſt pour ſervir

Dom

Dom Antonio, ou par quelque autre ſentiment que je n'oſerois vous expliquer, je n'ai pu me réſoudre à l'apprendre à ſon Gouverneur, dans la crainte qu'il n'avertît vos Parens de cette intrigue, & au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé ; j'ai encore trompé Don Antonio, & peut être je me ſuis trompé moi-même, en me flattant que ma ſincerité ne vous déplairoit pas. Dom Franciſco attendit ma reponſe, comme l'arrêt deciſif de ſa deſtinée ; je lui répondis donc, avec la même franchiſe qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la difference qu'il faiſoit de moi, aux autres perſonnes que Dom Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer ſi legerement à l'avenir. Dom Franciſco prenant de la hardieſſe, par le peu de colere que j'avois témoigné de ſa déclaration, m'aſſura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute ſa vie, & me dit mille choſes fort galantes. Le plaiſir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conſervai lorſqu'il m'apprit l'humeur inconſtante de Dom Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce Cavalier. Cette penſée lui donnant de nouvelles eſperances, il me preſſa avec tant d'inſtance de lui apprendre plus particulierement

mes ſentimens, qu'il m'échapa de lui dire, que les ſiens ne me déplairoient jamais: je fermai ma fenêtre, pour cacher le deſordre où un aveu ſi libre m'avoit miſe, & au lieu de dormir comme j'avois accoûtumé de faire à une pareille heure, je paſſai la nuit à lire les Nouvelles de Dom Franciſco, que je trouvai beaucoup plus divertiſſantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom Antonio, & pour faire voir à Dom Franciſco que je n'y prenois point d'interêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort ſatisfaite de mon nouvel Amant, par les complaiſances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de ſa condition à la mienne; lorſque je vis arriver un jour dans notre maiſon, un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu Pere. Ils eurent une fort longue conférence, dont le Medecin fit part à ſa femme. La triſteſſe qui ſe répandit en un moment ſur leurs viſages, me donna de ſecrets preſſentimens de mon malheur; mais j'en fûs bientôt éclaircie, lorſque celui que je regardois comme mon Pere, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étois point ſa fille, & que le Comte de

San

San Lucar, mon Pere & ſon Seigneur, m'avoit autrefois miſe entre ſes mains pour m'élever ſecrettement, ayant pris un ſoin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma Mere, parce qu'après cette galanterie, elle avoit épouſé un Cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vû arriver, continua-t-il, en pleurant plus fort qu'auparavant, eſt un fidele Domeſtique du Comte votre Pere, il eſt venu m'apprendre ſa mort, & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir, de me remettre ce Billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient, liſez-le vous même, ajoûta-t-il, en me le donnant. J'étois ſi étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le Billet Alors le Medecin le reprit de mes mains, & lut ce qui ſuit.

BILLET.

LA connoiſſance que j'ai de votre fidelité, m'oblige à vous nommer pour l'Executeur de mes dernieres volontés. J'ai laiſſé la meilleure partie de mon bien à l'Abbaye Royale de Sainte Thereſe de Valladolid, à la charge & condition que ma fille que vous avez élevée y ſera reçûe Religieuſe. Je deſire & vous

vous ordonne de la conduire inceſſamment dans cette Abbaye, afin qu'elle répare par ſa pénitence les crimes qu'elle a coûté à ſa Mere. Vous trouverez mon Teſtament entre les mains de la Mere Prieure de Valladolid, & vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager des dépenſes que vous avez faites pour l'éducation d'Inezille: mais auſſi je charge votre conſcience de tout ce qui manquera à l'execution de mes dernieres volontés.

Le Comte de San Lucar.

La femme du Medecin étant entrée dans ce tems-là, m'embraſſa en pleurant; & ſon mari ſans conſulter ma volonté, ſe mit en état d'executer celle de mon Pere. Il diſpoſa ſur l'heure les choſes néceſſaires pour notre voyage, & me dit qu'il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos, en partant ce même jour, puiſqu'on ne pouvoit trop ſe preſſer dans les affaires où la conſcience étoit intereſſée. Un changement ſi précipité m'embaraſſa ſi fort, & toutes mes penſées étoient ſi confuſes, que je n'en avois aucune de diſtincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée; que vous dirai-je? Nous arrivâmes à Valladolid, & je me

trouvai même environnée de Religieuſes, avant que j'euſſe formé aucune réſolution, m'imaginant quelquefois que le Teſtament du Comte de San Lucar, les diſcours du Medecin, & mon voyage, n'étoient qu'un ſonge ; je me faiſois un plaiſir de penſer qu'à mon réveil j'irois à la Meſſe, où je pourrois peut-être rencontrer Dom Franciſco : mais la Mere Prieure me tira bien-tôt de cette erreur, en m'exagerant les grandes obligations que j'avois au Comte de San Lucar, puiſque la plûpart des autres Peres ne ſongent qu'à procurer à leurs enfans des établiſſemens où ils paſſent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit miſe tout d'un coup dans le chemin du Ciel. Elle finit ce beau diſcours, en m'aſſurant qu'elle & ſes Sœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la Communauté me conſidereroit comme leur Bienfactrice: elle m'embraſſa en achevant ces paroles, & toutes les Religieuſes ſuivirent ſon exemple.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Comment l'Hiſtoire d'Inezille fut interrompue.

INezille en étoit là, lorſque la Servante Moriſque arriva fort éplorée, & lui dit: Ah! Segnora, notre Monſiou eſt Priſonnier. Cette nouvelle allarma tout l'Auditoire, mais particulierement Inezille, qui fit un grand cri, & ſe leva de ſon ſiége avec tant de précipitation, qu'elle s'embaraſſa dans ſes jupes & tomba aſſez rudement. L'Eſtoille & Angelique lui aiderent à ſe relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré ſa jupe en tombant, elles la viſiterent malgré ſa réſiſtance, & trouverent qu'elle s'étoit écorchée un peu au deſſus du genouil; elles l'empêcherent de ſortir, qu'elle n'eût mis auparavant quelque choſe à ſa bleſſure, qui étoit dans un endroit fort ſenſible. Elle tâchoit à ſe débarraſſer des mains de ces charitables amies, lorſque le Deſtin entra dans la chambre. Inezille qui étoit dans une poſture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les Comédiennes occupées à remédier à ſon mal, & prévenues qu'elle continuoit à ſe tourmen-

ter pour ſortir, ne s'apperçûrent pas de l'arrivée du Deſtin, & lui laiſſerent voir, malgré tous les efforts d'Inezille, ſa jambe & ſon genouil: peut-être en auroit il vû davantage, ſi l'Eſtoille ayant reconnu la voix du Deſtin, n'eût promptement abbattu les jupes d'Inezille. Elle dit au Comédien de s'en aller: mais Inezille le rappella pour lui demander s'il n'avoit point ouï parler de l'affaire de ſon pauvre mari. Il eſt inutile de vous le cacher, puiſque vous en êtes déja informée, répondit le Deſtin d'une voix triſte: l'honnête homme de la Rapiniere, accompagné de pluſieurs Archers, vient de le mener en priſon, & s'eſt ſaiſi d'une partie de ſes hardes, ſans que nous en ſachions encore le ſujet. Ah! le ſcelerat, voilà donc l'effet de ſes menaces, s'écria l'Operatrice en ſe levant. Perſonne ne comprit le ſens de ces paroles; elle accourut à ſa maiſon, les Comédiennes voulurent l'accompagner, & le Deſtin même s'y offrit; mais elle les pria tous de la laiſſer aller avec ſa ſervante. L'Eſtoille, Angelique, & le Deſtin, firent divers jugemens ſur cette affaire, ſans pouvoir pénetrer de quel prétexte le Prévôt ſe ſeroit ſervi pour arrêter l'Operateur; ils ſavoient que Ferdinando avoit un fuzil parfaitement beau & curieux, dont il ne s'étoit point voulu défaire en faveur

de

de la Rapiniere qui le lui avoit demandé, & ils ne douterent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'Operateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore, & s'étant apperçû du ſujet de leur converſation, il leur dit d'un ton fier, (ſi ordinaire aux gens de ſon Païs.) Morbleu, on ne ſe mocque pas impunément d'un homme de ma ſorte. Les Comédiennes ne comprenant rien à ce diſcours, le prierent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le Poëte faiſant parade de ſon crédit, leur laiſſa entendre qu'il étoit la cauſe que l'Operateur avoit été arrêté. L'Eſtoille qui avoit l'eſprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens ſi dangereux, & que ſi la Troupe vouloit la croire, il ne ſeroit pas long tems avec eux. Le Poëte vouloit s'excuſer, ſur ce qu'il avoit été averti du tour du Singe, que l'Operateur & ſa femme lui avoient joué. Et pourquoi, repartit l'Eſtoille en colere, êtes-vous aſſez fou, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inezille, couchera avec vous? Son emportement qui l'obligea à tenir ce diſcours, n'empêcha pas que ſa pudeur ne la fît rougir. Angelique & le Deſtin ne le traiterent

pas mieux que l'Eſtoille. Le Poëte voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua pour la premiere fois de ſa vie qu'il avoit tort, & cherchant à ſe juſtifier, il leur apprit qu'ayant fait connoiſſance avec le ſieur de la Rapiniere, par le moyen d'un Archer qui étoit de Marmande, il lui avoit pluſieurs fois préſenté de ſes Vers, qu'il avoit fort approuvez, & que s'étant inſenſiblement attiré ſes bonnes graces, la Rapiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement ſon ami, en ſe chargeant de le venger de l'Operateur & de ſa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de ſon ſavoir, & de ſa qualité, de ſouffrir les inſolences de cette canaille; & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un Placet en forme de plainte, contre l'Operateur: mais ne trouvant pas que cela fût aſſez fort pour perdre Ferdinando, le ſieur de la Rapiniere avoit tâché à obliger Ragotin de l'accuſer de Magie; que le petit homme, ſoit qu'il fût encore prévenu du profond ſavoir de l'Operateur, ou qu'il craignît les pourſuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas oſé s'y embarquer, & s'étoit retiré pour quelque tems dans ſa Métairie; que le Prévôt s'étant enſuite adreſſé à d'autres gens ſur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un Procès verbal, ſigné de pluſieurs perſonnes, qui dé-

déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando Ferdinandi étoit un fameux Magicien ; & qu'ayant joint toutes ces procedures enſemble, il s'étoit ſaiſi de ſa perſonne. Cependant puiſque vous y prenez tant d'interêt, continua Roquebrune, je ſuis perſuadé que Monſieur de la Rapiniere eſt trop mon ami, pour me refuſer ſa liberté. Les Comédiennes l'aſſurerent qu'elles lui en ſauroient très-bon gré s'il pouvoit l'obtenir, & il ſortit pour y travailler. Je vas ſortir auſſi, & demain je recommencerai un autre Chapitre.

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

LE Deſtin & les Comédiennes ne furent point ſurpris de tout ce que le Poëte leur apprit, ils ſavoient tous trois par experience quel homme étoit la Rapiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezille, ils allerent la viſiter, & la trouverent fort éplorée. Le Deſtin prenant la parole, l'aſſura que toute la Troupe s'intereſſoit beaucoup à l'injuſtice qu'on faiſoit à Ferdinando, & que ces Dames avoient même déja envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant de Prévôt qui étoit de ſes amis. Inezille,

après avoir répondu civilement à ces honnêtetez, leur dit, que ſa vertu & les reſiſtances qu'elle avoit faites aux pourſuites de la Rapiniere étoient tout le crime de ſon mari; elle leur apprit encore qu'il l'avoit ſouvent menacée de ſe venger de ſes rigueurs, & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un de ſes Archers, pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de ſon mari, & que ſi elle ne ſe déterminoit bien-tôt à ſatisfaire ſon amour, il ne ſeroit plus tems lorſque ſon mari ſeroit condamné. Mais le perfide, continua-t-elle, n'en ſera pas quitte pour cela, car je ſuis reſolue de m'en aller à la Cour, pour me jetter aux pieds de la Reine-Mere, qui ne hait pas les perſonnes de ma Nation, & lui demander juſtice contre ce méchant homme. Les Comédiennes approuverent ſon genereux deſſein; & la Caverne lui offrit une Lettre de recommandation pour une famenſe Actrice de l'Hôtel de Bourgogne, de qui elle avoit eu l'honneur d'être Compagne. Elles en étoient aux offres de ſervice, & aux remercimens, lorſque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rapiniere venoit de recevoir un ordre de l'Intendant de la Province de ſe rendre à Alençon, où un autre Prévôt lui remettroit un Priſonnier d'Etat pour le conduire à Paris; mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis

l'affai-

l'affaire de Ferdinando juſqu'à ſon retour.

Inezille reçut cette nouvelle avec joye, eſperant que ſon départ faciliteroit la liberté de ſon mari. Le Deſtin qui, comme vous avez vû, connoiſſoit la Rapiniere à fond, ſortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne ſai pas s'il le menaça d'en écrire à Monſieur de la Garrouſſiere, Conſeiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la reſolution qu'Inezille avoit faite de s'aller jetter aux pieds de la Reine; mais enfin, il obtint ſa liberté, à condition de payer les fraix de la procedure, car ſur cela il fut inexorable.

L'Operateur ſortit de priſon, & la Rapiniere alla faire ſon voyage qui lui fut fatal, comme vous verrez dans les ſuites de cette veritable Hiſtoire. Inezille fut ſi ſenſible aux ſoins obligeans du Deſtin, & lui en temoigna tant de reconnoiſſance, que des mediſans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refuſé à la Rapiniere; je ne le ſaurois pourtant croire d'une perſonne auſſi vertueuſe qu'Inezille. Roquebrune cherchant à ſe racommoder avec les Comédiennes & l'Operatrice, leur donna à ſouper à tous ce ſoir-là.

Après le repas qui ne fut pas des meilleurs, l'Operateur & la Rancune deſcendirent à la Cuiſine pour fumer, & l'Eſtoille

& Angelique prierent Inezille de leur achever ſon Hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Hiſtoire d'Inezille.

JE paſſai près d'un an dans des inquiétudes des plus grandes que je ne ſaurois vous l'exprimer, l'idée toûjours remplie de Dom Franciſco, quoiqu'avec peu d'eſperance de le revoir jamais.

La Prieure de notre Couvent qui avoit beaucoup de complaiſance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me diſpoſer à faire mon Noviciat. J'avois toûjours une excuſe prête pour differer encore un mois, & elle ne m'avoit pas ſi-tôt accordé ce délai, que je ſongeois comment je pourrois en obtenir un autre, après que celui-là ſeroit expiré: repaſſant dans mon eſprit que je n'avois ni biens ni Parens, & que peut-être Dom Franciſco ne ſongeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une neceſſité que je fuſſe Religieuſe.

Ces triſtes reflexions m'affligeoient, & cependant je ne pouvois me reſoudre à prendre l'Habit de Novice. Dom Franciſco, comme je l'ai ſû depuis, n'étoit pas plus tranquille que moi; il avoit été long-tems ſans ſavoir ce que j'étois devenuë; mais il découvrit enfin que j'étois

tois en Religion à Valladolid : on l'aſſura même que j'avois déja pris l'Habit, ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de ſe faire Religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le monde, puiſque j'y avois renoncé.

Cependant comme il étoit homme de bon ſens, il jugea que s'il entroit dans une Communauté ſans aucun eſprit de Religion, & par une eſpece de deſeſpoir, ce ſentiment ne lui dureroit pas toûjours, & qu'il pourroit s'en repentir dans les ſuites, comme cela eſt arrivé ſouvent à beaucoup d'autres, & particulierement en Eſpagne; il differa à ſe déterminer, & s'étant excuſé ſur d'autres pretextes, de ſuivre Dom Antonio de Velaſco à la Cour, il eut quelque conſolation lorſqu'il s'imagina qu'il pourroit paſſer ſa vie dans la même Ville où j'étois. Il vint demeurer à Valladolid, ſans qu'il trouvât jamais, pendant plus de ſix mois, occaſion de me donner de ſes nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne ſavoit encore quel parti il prendroit; dans cette incertitude, il s'appliquoit toûjours aux Lettres avec beaucoup de ſuccès; il avoit un talent admirable pour prêcher, & quoiqu'il n'eût d'autre Ordre que la Tonſure, qui n'engage à rien, il ne laiſſoit pas de prêcher quelquefois, à la priere de ſes Amis.

Je ne ſai pas s'il affecta de lier commerce avec le Directeur de notre Couvent, où ſi le hazard ſeul y contribua; mais ce Directeur l'ayant entendu prêcher, en parla pluſieurs fois à notre Prieure avec éloge, & lui fit ſouhaiter de l'entendre; elle le fit inſtamment prier de venir prêcher à notre Couvent; il y conſentit ſans peine, ſachant bien que j'y étois. Il parla fort avantageuſement de l'excellence de la vie Religieuſe, & du bonheur des perſonnes qui y ſont appellées par une veritable vocation; mais il blâma beaucoup l'injuſtice des Peres qui forcent leurs enfans à l'embraſſer, ſans ſe mettre en peine s'il n'ont point des inclinations oppoſées; & il fit un diſcours fort docte, par lequel il prouva que le ſcandale, & le relâchement qu'on avoit vû quelquefois dans les Religions, n'étoient venus que par des perſonnes qui avoient été ſacrifiées à l'avarice de leurs Parens, exhortant les Religieuſes d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur Communauté. Je ne voyois point le viſage du Prédicateur, parce que la Prieure & les Religieuſes anciennes étoient à la Grille. Le ton de ſa voix ne m'étoit pas entierement inconnu; mais il ne me vint jamais dans la penſée que ce fût Dom Franciſco: cependant il me ſembloit que je n'avois

vois jamais ouï ſi bien prêcher ; toutes nos Religieuſes en furent fort ſatisfaites. Je témoignai beaucoup de curioſité d'entretenir ce grand homme, & la Prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ſes doctes raiſonnemens, me promit de me donner cette conſolation ; elle le fit prier d'aller à ſa Grille, & l'ayant entretenu ſur toutes les choſes qu'elle deſiroit qu'il m'inſinuât, elle m'envoya querir dans le Parloir, & ſe retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand Perſonnage ſans aucune réſerve. Jamais elle n'a été mieux obéïe. La grande curioſité que j'avois de le voir, m'obligea à jetter les yeux ſur lui : mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je reſſentis lorſque je vis Dom Franciſco ? quelle ſurpriſe ! quelle joye ! quelle crainte ! & combien de penſées confuſes me paſſerent dans l'eſprit ! Dom Franciſco qui jugeoit bien que j'étois cette obſtinée, dont on lui avoit parlé, ſe flatta qu'il avoit quelque part à la repugnance que je témoignois à être Religieuſe. Nous fûmes long-tems ſans parler, & nos yeux ne laiſſoient pas d'expliquer nos ſentimens réciproques : enfin nous nous rendimes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre, depuis que nous étions ſéparez ; il m'ap-

prit qu'il avoit été ſur le point de ſe retirer du monde, parce qu'il m'avoit cruë Religieuſe, & je l'aſſurai que je n'avois pû me réſoudre à y renoncer, parce que je ſavois qu'il y étoit. Enfin après pluſieurs diſcours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convinmes qu'il diſpoſeroit toutes choſes pour m'enlever, qu'il m'épouſeroit enſuite auſſi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous paſſerions notre vie enſemble. J'étois ſi occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, perſuadée, comme le ſont tous les Amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on eſt avec la perſonne qu'on aime. La Prieure étant revenuë dans le Parloir, Dom Franciſco ſe retira, après l'avoir aſſurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en eſperoit un bon ſuccès. Je le lui confirmai encore, lorſque nous fumes ſeules, l'aſſurant que j'étois perſuadée des raiſons de ce grand homme, & que j'étois réſoluë de m'abandonner entierement à ſes conſeils. La bonne Prieure ravie de joye m'embraſſa, & me dit : Inezille mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laiſſant conduire par un homme ſi éclairé. Comme toute la Communauté s'intereſſoit beaucoup à ma perſonne, à cauſe du bien que mon

Pere

Pere leur avoit laiſſé, il fut déliberé le lendemain en plein Chapître, qu'on feroit un préſent à Dom Franciſco, de pluſieurs curioſités & confitures, qui ſe font dans les Couvens, (du moins en Eſpagne.) Peu de tems après, il revint me voir, pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois; l'execution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit aſſez difficile de trouver un prétexte pour ſortir ſeulement juſqu'à la porte; enfin je me ſouvins que nos Religieuſes vivoient dans une ſi grande regularité, qu'elles ne ſouffroient pas qu'un homme entrât dans leur Convent; l'Infirmerie en étoit même détachée, afin que les Medecins viſitaſſent les malades ſans entrer dans le Couvent, & lorſqu'une Religieuſe ou une Penſionnaire avoit beſoin d'un habit, elle alloit au Parloir pour s'en faire prendre la meſure. J'avertis donc mon Amant de ſe trouver le lendemain avec un Caroſſe & en habit Cavalier à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me ſeroit aiſé de ſortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un Tailleur pour me prendre la meſure d'un habit de Novice. Cet artifice eut tout le ſuccès que nous pouvions ſouhaiter: je ſortis le jour ſuivant, j'entrai dans le Caroſſe qui m'attendoit à la porte, & nous

nous étions déja retirez chez un Ami de Dom Franciſco, dans le tems qu'on me croyoit encore au Parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le Cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on diſoit de moi. Il nous apprit que toute la Juſtice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens ſur les routes de Madrid & de Salamanque, pour tâcher à me joindre. Cependant un Aumônier de notre Protecteur nous épouſa. Nous étions réſolus à demeurer quelque tems retirez, & à conſulter enſuite les plus habiles Juriſconſultes du Païs, pour demander le bien de mon Pere aux Religieuſes; mais nous fumes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre nos perſonnes en ſûreté. Huit jours après notre Mariage, nous fumes avertis qu'on avoit découvert que Dom Franciſco m'avoit enlevée, que les Religieuſes en faiſoient grand bruit, criant au ſacrilege, & publiant que Dom Franciſco s'étoit ſervi de pluſieurs voyes ſaintes pour commettre une action profane & criminelle; que l'Inquiſition avoit pris connoiſſance de notre affaire, & qu'on faiſoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du nom de l'Inquiſition, craignoit déja de ſe

perdre

perdre en voulant nous ſauver. Enfin Dom Franciſco, à qui l'eſprit ne manquoit jamais au beſoin, s'aviſa de faire porter bien ſecrettement deux habits de Religieux, avec deux fauſſes barbes fort venerables, & à la faveur de ces habits & de ces barbes, nous ſortimes de Valladolid; & après avoir marché à pied près d'une lieuë, nous trouvames une Litiere que notre Protecteur avoit envoyé pour nous conduire en Arragon. Quoique ce Royaume ait de grands Privileges, dont ces peuples ſont fort jaloux, on nous avertit, que puiſque notre affaire étoit une matiere d'Inquiſition, nous n'étions point en ſureté; ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occaſion d'une Galere de Genes, qui partoit pour paſſer en Italie. Je ne vous parlerai point des riſques que nous courumes ſur Mer: je fus ſi rebutée de ce premier voyage, que je fis réſolution de ne voyager jamais que par terre. Nous ſéjournames quelque tems à Genes, où mon Mari reçut des Lettres de recommandation pour le Comte de Lemos, qui étoit en ce tems-là Ambaſſadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette Capitale du Monde. Le Comte de Lemos, qui avoit ouï déja parler de mon Mari, le reçut obligeamment, & lui donna une penſion pour ſubſiſter, en atten-

attendant qu'il eût une place vacante dans ſa maiſon. Six mois après, il renvoya un de ſes Secretaires à Madrid, & donna ſon Emploi à Dom Franciſco. Nous paſſames aſſez tranquillement les trois premieres années de notre ſéjour en Italie, & je puis vous aſſurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuerent point la paſſiou que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'Ambaſſadeur fut nommé Vice-Roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joye, à cauſe des grands avantages que mon Mari en attendoit: mais ce qui devoit faire notre bonheur, cauſa notre perte. Le Comte de Lemos qui étoit fort galant, me donna ſa Litiere pour faire le voyage: il aimoit à dire des équivoques en notre langue, & mon humeur enjouée lui donnoit occaſion de s'adreſſer toûjours à moi, pour me dire quelque plaiſanterie. Ces diſtinctions firent de la peine à la Comteſſe, qui étoit avec ſon mari; elle s'aviſa même de donner des avis à Dom Franciſco, qui ne laiſſerent pas de le chagriner, ſans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le Comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le Palais, qui n'avoit jamais été occupé par des Domeſtiques; ce qui acheva d'irriter la Comteſſe. Le Vice-Roi ayant été

été obligé d'envoyer un homme de confiance en Calabre pour y regler des affaires importantes, jetta les yeux ſur mon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet Emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorſqu'il reçut une Lettre de la jalouſe Comteſſe, qui lui donnoit de nouveaux avis plus poſitifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec paſſion, en fut ſi pénetré de douleur, qu'il abandonna ſa Commiſſion, & revint ſecrettement à Naples, croyant peut-être de me ſurprendre avec mon Amant prétendu. Je ne ſavois rien de ſes inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me ſervoit, lorſque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin. Dom Franciſco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement, & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois ſeule : la réſiſtance qu'il trouva à la porte augmenta ſes ſoupçons, il ſe fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi, pour lui aller ouvrir la porte; elle ſe leva, & ayant vû au travers de la ſerrure que Dom Franciſco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vuë en cet état

état par un homme, elle ſe retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma auſſi de ſon côté. Dom Franciſco qui avoit l'idée remplie de mon infidelité, crut que c'étoit le Comte qui ſe retiroit : un reſte de reſpect qu'il avoit encore pour ſon Maître, l'empêcha de le ſuivre : il s'approcha de mon lit, ayant toûjours les yeux ſur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi. Le deſeſpoir que je remarquai ſur ſon viſage, augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure : je le baiſai, je l'embraſſai, je lui fis cent demandes differentes, ſans qu'il me repondît que par des ſoupirs; il continuoit toûjours à ſoûpirer, donnant une autre explication à mes empreſſemens : je le conjurai de m'apprendre le ſujet de ſes inquiétudes, mais au lieu de répondre à mes innocentes careſſes, De grace ne m'inſultez pas d'avantage, me dit-il, & du moins laiſſez-moi mourir en repos ; ce ſera toute la vengeance que je prendrai de votre infidelité, & je croirai vous punir aſſez, en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous en étiez ſi indigne. Je vous avoue que ces paroles me percerent le cœur, & j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conſcience ne

ne me reprochoit rien. Je me mis en colere à mon tour, je lui reprochai ſon injuſtice, & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il ſe retira dans ſon cabinet; je le ſuivis, je le ſuppliai pour l'amour de lui-même, de ſe mettre l'eſprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faiſoit peine, l'aſſurant qu'il ſeroit ſatisfait de mes raiſons; il fut inexorable, & ne me répondit jamais une parole. Mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me ſervoient; elles me remirent dans mon lit, preſque malgré moi. Cependant il étoit jour: Dom Franciſco ſe jetta ſur un lit de repos, qui étoit dans ſon cabinet. Une de mes femmes le voyant pâle & défait, appella en diligence un Medecin du Palais, qui lui trouva une fiévre fort violente; il le fit ſaigner, & lui donna quelque autre remede; mais malgré tous ſes ſoins, il lui prit un tranſport au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un ſi grand deſeſpoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raiſons, qu'à peine étois-je aſſurée de ſa maladie lorſque j'appris ſa mort. Ce triſte ſouvenir arracha des larmes à la pauvre Inezille, qui l'empêcherent de continuer.

L'Eſtoille & Angelique la prierent de paſſer ces cruelles circonſtances, qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment elle s'étoit mariée au ſieur Ferdinando. Inezille s'étant un peu remiſe, reprit ainſi ſon Hiſtoire.

Je paſſerai donc, puiſque vous le voulez, mille circonſtances deſagréables, & tous les bruits ridicules que la Comteſſe eut ſoin de répandre ſur la mort de mon mari. Le Comte de Lemos me continua la penſion qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qu'il lui étoit dû. On ne fut pas long-tems ſans me propoſer des mariages, mais j'étois ſi rebutée des hommes, & ſurtout de ceux de ma Nation, que je fis réſolution de ne me remarier jamais. Le Comte fut rappellé en Eſpagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de ſix ans que j'étois veuve, lorſque le Comte Dognate y arriva en qualité de Vice-Roi. Ferdinando qui étoit François & non pas Venitien, comme vous l'avez crû, & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriere, étoit à la ſuite de ce Vice-Roi. Les Comédiennes s'étant regardées, en ſoûrirent. Ne ſoyez point ſurpriſes de ce changement de nom & de Païs, continua Inezille, Ferdinando n'a pas eû trop de tort d'en uſer ainſi: il faut impoſer aux Peuples, qui ont toûjours plus de foi pour ce qui leur

eſt

eſt inconnu & nouveau, que pour ce qui leur eſt ordinaire. Il étoit dans une ſi grande réputation à la Cour du Vice-Roi, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit des receptes infaillibles pour toutes ſortes de maux. J'avois déja fait des habitudes avec les Dames de la ſuite de la Comteſſe, & je puis dire qu'on trouvoit à dire, auſſi-tôt que je paſſois un jour ſans aller au Palais; lorſque je fus affligée d'un mal de dents, qui me cauſa des douleurs fort cruelles. Les Dames du Palais en étant averties, m'envoyerent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit ceſſer la douleur en moins d'un quart d'heure. Le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'eſtime pour lui; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un ſoin extrême de publier la vertu de ce ſecret: il m'en témoigna de la reconnoiſſance, & quelque averſion que j'euſſe pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma Nation. Enfin je le trouvai à mon gré, & je ne lui déplus point, & nous nous mariames avec l'agrément du Vice-Roi, qui étoit ravi d'attacher un ſi grand homme à ſon ſervice. Mais le Comte Dognate étant mort un an après, je ſuivis mon mari à Veniſe, où

il

il eut quelques petites affaires, qui nous obligerent à paſſer en France; & je ſerois ſatisfaite d'un voyage qui m'a donné occaſion de faire connoiſſance avec vous, ſi pour mon repos, le ſcelerat de la Rapiniere eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Eſtoille.

LE lendemain les Comédiens s'aſſemblerent pour déliberer ſur une Lettre que Monſieur de la Garouffiere Conſeiller de Bretagne avoit écrite au Deſtin, par laquelle il lui donnoit avis que la Nobleſſe de Bretagne s'aſſembleroit bien-tôt à Vitré, pour y tenir les Etats, & que ſi la Troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du Sénéchal qui étoit ſon Parent. Les ſentimens furent partagez, la Rancune & l'Olive vouloient abſolument qu'on y allât, le Deſtin étoit ſoumis aux volontez des Dames, & la Caverne qui avoit déja voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une *fois*, craignoit

craignoit ſi fort les mauvais chemins de ce Païs-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Leandre n'oſoit pas dire le ſien devant tout le monde; mais ayant appellé le Deſtin en particulier, il lui declara qu'il ſeroit obligé de quitter la Troupe, ſi elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ſes Parens. Le Deſtin trouva ſes raiſons bonnes, & l'aſſura qu'il empêcheroit bien qu'on n'y allât. La Rancune s'opiniâtra à ſon ſentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaiſir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin après pluſieurs conteſtations, ils ſe ſéparerent ſans rien décider, comme il arrive preſque toûjours dans de pareilles Aſſemblées. Cela donna occaſion au bruit qui fut répandu, que la Troupe alloit partir du Mans.

Les Comédiens repreſenterent en ce temps-là Berenice. L'Eſtoille qui repreſentoit cette Princeſſe s'en acquitta ſi dignement, que la Guiardiere en perdit le peu de raiſon qu'il avoit naturellement; ce n'eſt pas qu'il ne l'aimât déja beaucoup, mais on avoit reſolu dans ſa famille d'acheter du mariage de ſa femme, un Moulin qui étoit fort à ſa bienſeance, & cette raiſon avoit long-tems contre-balancé ſon amour. Cependant depuis la repre-

ſentation de Berenice, il n'eut plus la liberté de raiſon, & c'eſt ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux. Enfin, il ſe détermina à l'épouſer, & il alla chez ſa Maitreſſe pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une Comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un Gentil-homme de deux ou trois mil livres de rente qui voulût l'épouſer; mais ſa preſence le déconcerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit reſolu de lui faire, & ne ſachant par où debuter, il la pria d'ôter ſon gand, après l'avoir aſſurée que s'il voyoit ſa main, il lui apprendroit des choſes merveilleuſes. L'Eſtoille qui n'ajoûtoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui ſavoit que tous les Provinciaux ſont de grands patineurs, lui refuſa cette complaiſance; ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire en regardant avec attention tous les traits de ſon viſage, qu'elle ne joueroit pas long-temps la Comédie, & qu'elle ſe verroit bien-tôt dans un état qui ſurpaſſeroit ſes eſperances. Quelque mauvaiſe opinion qu'elle eût de ce Phyſionomiſte, ſoit qu'on aime à entendre ce qu'on deſire, ou qu'elle eût de ſecrets preſſentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaiſir des diſcours

qui

qui flatoient ſes eſperances. La Caverne étant entrée dans ce temps-là, la Guiardiere ſortit, & alla chercher le Deſtin pour l'informer de la réſolution où il étoit d'épouſer ſa Sœur; il l'appella en particulier, & après un long préambule, il lui dit, que nonobſtant l'inégalité de leurs conditions, il étoit ſi charmé de la beauté & de l'eſprit de ſa Sœur, qu'il étoit reſolu de l'épouſer. Le Deſtin ſurpris de ce diſcours, lui repondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à ſa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de ſa qualité fît une alliance ſi inégale. Le Noble ſe ſervit de toute ſon éloquence pour perſuader au Comédien qu'il agiſſoit de bonne foi : il fit ſemblant de ne le pas croire, & après l'avoir aſſuré qu'il étoit ſon Serviteur, il lui déclara qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde, que les Comédiens l'avoient ſuborné, & que ſes Parens pourroient même ſur ce prétexte, faire caſſer ſon mariage. La Guiardiere lui fit des ſermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il ſe mocquoit de ſes Parens, offrant même de lui apporter un extrait de ſon Baptiſtaire certifié de ſon Curé. Le Deſtin fut inexorable, & le quitta, l'aſſurant qu'il lui feroit trop d'honneur.

Un moment après, le Deſtin en rendit compte à l'Eſtoille, qui lui apprit auſſi la converſation qu'elle avoit euë avec la Guiardiere; ce qui leur donna occaſion de ſe dire mille choſes tendres, & de renouveller les aſſurances réciproques qu'ils s'étoient déja données, de vivre l'un pour l'autre, ſans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ſes amis du deſſein qu'il avoit d'épouſer Mademoiſelle de l'Eſtoille, le Public en fut bien-tôt informé, & tout le monde en témoigna de la joye, par l'amitié qu'on avoit pour la Comédienne. Toutes les perſonnes conſiderables du Mans lui en firent compliment, & blâmerent l'opiniâtreté du Deſtin, qui vouloit s'oppoſer à un mariage ſi avantageux à ſa Sœur. L'Eſtoille répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les perſonnes mariées; & qu'étant fort perſuadée de cela, elle ne hazar-

haſarderoit point ſon repos pour ſe donner un établiſſement fort au deſſus de ſa condition. La Guiardiere l'aſſuroit par des ſermens horribles, (que les Nobles de campagne ſavent mieux faire que le reſte des hommes) qu'il ne ſe ſouviendroit jamais, ni de ſa naiſſance, ni de ſa profeſſion, & qu'il l'aimeroit paſſionnément toute ſa vie. Il ſembloit que toute la Ville prît interêt à cette affaire. Les Dames même s'en mêlerent, & il y en eut d'aſſez officieuſes pour promettre à la Guiardiere d'y faire conſentir l'Eſtoille.

Enfin, ce mariage étoit ſi generalement ſouhaité au Mans par les perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qu'on croit encore aujourd'hui que ſi la Guiardiere eût ſu profiter de cette favorable diſpoſition, les Magiſtrats lui auroient donné main-forte pour épouſer ſa Maîtreſſe, malgré le Deſtin & malgré elle-même. La Comédienne & ſon Frere commencoient à être fort embarraſſez de l'infructueuſe & fatiguante affection des Manceaux, auſſi bien que des importunitez du Noble paſſionné : lorſque Ragotin qui étoit allé à ſa Métairie, (peut-être en attendant que les ſourcils & la barbe lui fuſſent revenus) ayant ouï parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort allarmé de cette nouvelle. Le petit homme ſentant re-

veiller ſon amour, par la crainte de voir ſa Maitreſſe entre les bras d'un autre, ſe rendit promtement chez l'Eſtoille où il trouva le Deſtin; & après leur avoir exageré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere, comme d'un Rival qu'il haïſſoit beaucoup & qu'il eſtimoit peu; il leur apprit enſuite qu'il étoit un emporté, & que ſes affaires étoient fort ruïnées. L'Eſtoille le remercia de ſes avis d'un air fort gracieux, & le Deſtin qui étoit bien aiſe de ſe ſervir de ce prétexte pour ſe délivrer des Manceaux qui l'exhortoient inceſſamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes eſperances, l'aſſurant que ſa Sœur faiſoit une grande difference de ſa perſonne à celle de la Guiardiere; mais que les grands biens & la qualité de ce Gentil-homme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit ſans doute à la qualité de Gentil-homme, ſi on faiſoit quelque jour une recherche exacte de toute la Nobleſſe; & pour faire voir au Deſtin qu'il diſoit vrai, il alla feuilleter les Regiſtres de tous les Notaires du Mans; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche pour être plus particulierement informé des affaires de ſon Rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre

feuilles

d'écritures, certifiées par pluſieurs Notaires du païs, par leſquelles il fit voir que la Guiardiere devoit conſiderablement, que les légitimes de ſes ſœurs n'étoient pas encore payées, & que l'Abbé de la Trape avoit de grandes prétentions ſur ſon bien, qu'il aſſuroit avoir été abuſivement aliené de ſon Abbaye. La Guiardiere étant informé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décreter contre lui; & comme il étoit fort offenſé de ſes outrageantes menaces, il mit tant de gens à ſes trouſſes pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'abſenter pour quelque tems; ce ne fut pas ſans menacer le Ciel & la Terre, car Ragotin lui paroiſſoit déja une trop petite victime pour appaiſer ſa fureur. Ragotin étant demeuré Maître du champ de Bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Eſtoille & de ſon frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque deſſein ſur ſa petite perſonne; il ſe rendit fort aſſidu chez l'Eſtoille, & après lui avoir offert pluſieurs fois inutilement de lui donner à ſouper, elle lui permit, à la priere du Deſtin, de faire porter deux plats dans ſa chambre. Inezille & Angelique en furent priés. Après le ſou-

per, le petit homme qui ſavoit qu'elles étoient fort curieuſes d'entendre le récit de quelque jolie Nouvelle, les aſſura qu'un Marchand de Saint Malo, qui en revenant de Rouen, avoit couché une nuit dans ſa Métairie, lui avoit appris une hiſtoriette, qu'elles auroient du plaiſir à écouter. Les Comédiennes & Inezille l'aſſurerent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit ſouhaiter. Il cracha, il touſſa à diverſes repriſes, & les ayant inſtamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

NOUVELLE.

LEs habitans de Saint Malo ont toûjours eu un génie particulier pour le Commerce; ils s'y attachent avec application, & réuſſiſſent d'ordinaire avec beaucoup de ſuccès. Les hommes y vivent daus une grande union, les femmes y ſont civiles, & ont de l'eſprit, & on peut dire à leur louange, qu'il n'y a point de Port de Mer

Mer en Europe, où les Etrangers ſoient mieux reçûs qu'à Saint Malo. Un Marchand de cette Ville ayant voulu entrer dans les grandes affaires, ſe fit Banquier, & laiſſa la conduite de ſon magaſin à ſa femme. Un de ſes Correſpondans lui fit Banqueroute, & comme un malheur n'arrive jamais ſeul, un Navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, & dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté & confiſqué à Cadix par les Eſpagnols, je ne ſai ſur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre Marchand : mais il acheva de perdre l'eſperance de ſe rétablir, lorſqu'ayant examiné les affaires de ſon Magaſin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que ſa femme qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépenſe, & n'avoit pas la force de ſe défendre de faire crédit. Ses Créanciers avertis du deſordre de ſes affaires, voulurent être payez. Le Marchand qui étoit galant homme, & d'une famille fort honorable, ſe piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter; enfin il ſe trouva en peu de tems ſans biens & ſans crédit. Sa femme ne pouvant plus ſoutenir la grande dépenſe qu'elle avoit accoûtumé de faire, en fut ſi vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, &

lui laiſſa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le Marchand qui avoit de l'eſprit, ne s'abandonna point à un deſeſpoir inutile, & réſolut de s'en aller aux Indes, où il eſpera qu'il pourroit aiſément paſſer pour Eſpagnol, parce qu'il avoit été élevé en Eſpagne, & qu'il en parloit la Langue, comme ceux qui étoient nés dans le païs. Ayant pris cette reſolution, il pria un de ſes Freres qui étoit un des plus riches Marchands de Saint Malo, d'avoir ſoin de l'éducation de ſon fils, qui avoit environ ſept ou huit ans. Le Frere s'en chargea avec plaiſir, & lui promit de le traiter comme ſes propres enfans. Fauſtin (c'eſt le nom du fils) fut élevé avec une de ſes Couſines qui étoit fille unique, & à peu près de ſon âge; ſon Oncle lui trouvant de l'eſprit & de la docilité, en eut beaucoup de ſoin; il lui recommanda ſeulement d'avoir un peu de complaiſance pour ſa Couſine. Fauſtin ne ſe fit aucune violence en lui obéiſſant, il y étoit déja diſpoſé par ſa propre inclination, & Agathe (c'eſt le nom de la Couſine) étoit d'un ſi bon naturel & d'une humeur ſi douce, qu'elle ſe faiſoit aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; & ſoit qu'elle ſe laiſſât gagner par les complaiſances de ſon petit Couſin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais

mais lorſque Fauſtin étoit avec elle ; & ſes Parens qui l'aimoient tendrement, prenoient ſoin qu'il y fût toûjours. Auſſitôt qu'on la contrarioit en quelque petite choſe, toute ſa reſſource étoit de s'en plaindre à ſon Couſin, & lui ſeul pouvoit lui faire entendre raiſon : leur amitié augmenta avec leur âge.

Auſſi-tôt que Fauſtin commenca à entendre un peu les affaires, ſon Oncle l'employa à des Commiſſions qui l'obligoient à ſortir quelquefois de la Ville, & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes, ſi elle paſſoit un jour entier ſans le voir : ſon retour lui donnoit de la joye & de l'émotion ; ils ſe rendoient un compte reciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vû depuis leur ſéparation, & ne ſe privoient d'aucun de ces plaiſirs innocens, que le ſang & l'amitié autoriſent. Cependant ils s'aimoient déja avec paſſion, quoiqu'ils ne connuſſent point l'amour, attribuant à l'amitié les ſecrets mouvemens qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Fauſtin qui entendoit parler dans la Ville des grands biens de ſon Oncle, & des projets que le public faiſoit déja de marier ſa Couſine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe qui vouloit ſavoir toutes ſes penſées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le ſujet de ſa mélancolie.

Fauſtin qui ne lui refuſoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cauſe de ſes inquiétudes, puiſqu'il prévoyoit bien que ſa bonne fortune, & les grands biens de ſon Oncle, alloient lui procurer bien-tôt un époux d'un rang au deſſus de ſa condition, qui ſans doute lui feroit oublier le malheureux Fauſtin. Agathe qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que ſon Couſin, & qui n'avoit pas prévû qu'ils pourroient être ſéparez quelque jour, ne put ſoutenir cette converſation ſans verſer des larmes ; elle lui fit des reproches de l'avoir crûë capable d'une pareille dureté, & ils ſe donnerent des aſſurances réciproques d'une amitié inviolable, ſans s'appercevoir qu'ils ſe promettoient que leur paſſion dureroit toute leur vie.

Un Gentilhomme de Bretagne qui avoit un fils Conſeiller au Parlement de Rennes, ébloui des richeſſes du Pere d'Agathe, avoit déja jetté les yeux ſur elle pour la marier à ſon fils. Le Conſeiller fit par ordre de ſon Pere un voyage à Saint Malo, & ayant vû Agathe, il demeura auſſi ſatisfait de ſa beauté, que ſes Parens l'étoient déja de ſes grands biens, & preſſa ſon Pere de finir bien-tôt ce mariage. Le Gentilhomme en parla au Pere d'Agathe, qui ſe trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité.

Le

Le Conſeiller en étant averti par ſon Pere, en conçut de nouvelles eſperances, & ne douta point que ſon affaire ne réuſſît. Fauſtin allarmé des bruits qui couroient déja de ce mariage, en informa ſa Couſine, & c'eſt dans cette occaſion, que leur amour qui s'étoit toûjours déguiſé ſous le nom d'amitié, ſe déclara; ils ſe dirent tout ce qu'une paſſion violente & ſincere peut inſpirer de plus tendre, & Agathe qui n'étoit point touchée comme ſon Pere, des dignités & des biens du Conſeiller, aſſura ſon Couſin, qu'elle ne conſentiroit jamais à ce mariage, faiſant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute ſa vie. Son Pere qui étoit fort ſatisfait de Fauſtin, lui faiſoit part de toutes les affaires; il l'appella un jour en particulier, & après un long préambule où il lui exagera les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation, & les autres obligations qu'il lui avoit, il lui dit, qu'il vouloit lui donner une marque ſenſible de ſa confiance & de ſon eſtime, en lui apprenant une choſe, qui ſans doute le réjouiroit beaucoup, puiſqu'il s'agiſſoit du bonheur de ſa Couſine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande conſideration dans la Province; qu'il avoit même engagé déja ſa parole, & qu'il eſperoit d'en paſſer le Contrat le lende-

main. Fauſtin cachant les ſecrets mouvemens de ſon cœur, repreſenta à ſon Oncle, qu'il devoit du moins en parler à Agathe : car enfin, quoiqu'elle fût fort ſoûmiſe aux volontez de ſes Parens, il ſe rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des perſonnes qu'on veut unir, qui ne laiſſent pas de les rendre malheureuſes toute leur vie. Le Marchand approuva l'avis de ſon Neveu, & ſe détermina d'en parler le même jour à ſa Fille ; il lui dit, que l'ayant toûjours aimée avec tendreſſe, il avoit ſouhaité de lui procurer un établiſſement conſiderable, & qu'il avoit été aſſez heureux pour trouver un homme d'un grand merite, & d'une condition fort au-deſſus de la ſienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le ſupplioit de ne la marier pas ſitôt, & de la laiſſer encore quelque tems auprès de lui & auprès de ſa mere, parce qu'elle ſentoit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe reſoudre à quitter des Parens, à qui elle avoit de ſi grandes obligations, pour ſuivre un mari, qui la conduiroit dans une autre Ville, & qui peut-être ne lui laiſſeroit pas la liberté de les voir auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle perſuada ſon Pere, qui

attri-

attribuant cette repugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à ſa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verſerent des larmes de joye. Agathe ſe ſut bon gré de ſa reſiſtance; elle en rendit compte à ſon Couſin, qui la remercia en des termes qui marquoient & ſon amour & ſa reconnoiſſance ; elle y répondit avec beaucoup de tendreſſe, & ils ſe promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le Conſeiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il ſouhaitoit avec paſſion ; il ſe plaignit à ſon Pere de ce retardement, & lui ayant repreſenté le tort que cela lui feroit dans le monde lorſqu'on ſauroit qu'un Marchand avoit fait difficulté de lui donner ſa fille, ſon Pere perſuadé de ſes raiſons, alla voir les Parens d'Agathe, & les preſſa avec tant d'inſtance, qu'enfin ils lui promirent de conclure ce mariage le lendemain. Le Marchand, qui craignoit d'être encore attendri par les diſcours & par les larmes de ſa fille, s'aviſa d'appeller ſon Neveu. Fauſtin, lui dit-il, je ſuis réſolu de ne differer pas davantage à marier Agathe, je viens même d'en donner ma parole au Pere de celui que je lui ai deſtiné pour époux, & il ne

s'a-

s'agit plus que de l'obliger à m'obéïr de bonne grace : je ne veux pas *lui* en parler moi-même, de peur de me mettre en colere, ſi elle reſiſtoit à mes volontés : vous avez de l'eſprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire; je l'ai examinée avec beaucoup de ſoin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre Couſine. Il faut que vous *lui* en parliez, & que vous *lui* faſſiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire. Je ſuis aſſûré que ſi vous vous ſervez de toute votre adreſſe, vous n'aurez point de peine à lui perſuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaiſir d'écouter votre converſation. Il ne donna pas le tems à Fauſtin de répondre, ni de déliberer, car il fit appeller ſa fille, & ſe cacha derriere une tapiſſerie, d'où il pouvoit voir leurs actions, & entendre leurs diſcours. Jamais homme ne s'eſt trouvé plus embaraſſé que le malheureux Fauſtin le fut en cette occaſion. Cependant il fallut ſe reſoudre à ſatisfaire ſon Oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de ſon amour, & qu'il ne l'éloignât de ſa Couſine pour toute ſa vie. Voici à peu près les diſcours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ſes véritables ſentimens.

Vous

Vous ſavez, ma chere Couſine, la " ſoûmiſſion aveugle que les enfans bien " nés doivent avoir aux volontés de leurs " Peres ; le vôtre vous a toûjours aimé " avec tant de tendreſſe, qu'il ſemble que " vous lui ayez des obligations particu- " lieres, & vous ſeriez moins pardonna- " ble qu'une autre, ſi vous vous oppoſiez " aux choſes qu'il deſire de vous. Ce- " pendant il ſe plaint que vous faites " quelque difficulté de recevoir de ſa " main un mari qu'il a crû digne de " vous par ſa qualité, par ſon merite, & " par ſes biens. Vous êtes d'un ſexe qui " ne vous permet pas d'examiner le choix " de vos Parens, ſans bleſſer votre pudeur. " Mon Oncle deſire ce Mariage avec " empreſſement, il en a déja donné ſa " parole, & vous ne ſauriez plus le dédi- " re ſans lui faire un affront ſenſible :" ainſi je vous en conjure, ma chere " Couſine, ne lui donnez pas ce chagrin, " & laiſſez-vous conduire à un Pere qui " ne cherche que votre ſatisfaction,,

Jamais il n'y eut de ſurprite pareille à celle d'Agathe, lorſqu'elle entendit tenir ce langage à ſon Couſin ; il lui paſſa dans ce moment mille choſes par la tête, & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puiſqu'il lui conſeilloit de ſe donner à un autre, cette penſée la toucha ſi vivement, qu'elle l'interrompit, & l'aſſûra d'un ton tranquille qu'elle affec-

affectoit avec beaucoup de peine pour ſe venger de lui, que puiſqu'il le lui conſeilloit, elle obéïroit â ſon Pere, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre. Son dépit & ſa colere qui commençoient à la trahir, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle ſe retira dans ſa chambre, où elle s'abandonna ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon deſeſpoir. Son Pere ſortit du lieu où il étoit caché, & embraſſa Fauſtin avec des témoignages d'une grande reconnoiſſance; il porta cette agréable nouvelle au Conſeiller, & le preſenta dès le lendemain à ſa fille, qui le reçut aſſez froidement, & ne le regarda preſque point; mais le Conſeiller attribuant la retenuë de ſa Maîtreſſe à ſa pudeur, n'en fut point ſurpris; ſa modeſtie augmenta ſon amour, & ſa grande beauté l'impatience de le ſatisfaire. Il obtint par ſon credit une diſpenſe des Bans, & le jour des Noces fut fixé pour le Dimanche ſuivant.

Pendant que leurs Parens & leurs Amis ſe préparoient à de grandes réjouiſſances, le malheureux Fauſtin étoit ſi accablé de voir que toutes choſes ſe diſpoſoient au bonheur de ſon Rival, qu'il ne ſavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher. Il voulut inutilement ſe juſtifier auprès de ſa Couſine, en lui apprenant que ſon Pere l'avoit forcé à lui tenir le

diſ-

diſcours qu'elle avoit entendu. Mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raiſon à lui dire, après lui avoir conſeillé ſi poſitivement de ſe donner à un autre, refuſa de l'écouter, & évita ſa rencontre, étant reſoluë de ſe venger de ſon ingratitude, quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute ſa vie. Comme ils mangeoient enſemble, elle ne laiſſoit pas de jetter quelquefois les yeux ſur lui, mais elle les détournoit auſſi-tôt, parce qu'elle rencontroit toûjours ceux de ſon Amant; ce qui lui fit juger qu'il ſe repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit: elle cachoit néanmoins ſes inquiétudes avec beaucoup de ſoin, & Fauſtin étoit au deſeſpoir de la trouver ſi tranquille; ils ſouffroient tous deux beaucoup. Cependant elle devoit être mariée le lendemain. Fauſtin voyant que c'étoit un mal ſans remede, entra dans la chambre de ſa Couſine, & lui apprit la tromperie que ſon Oncle l'avoit contraint de lui faire, lorſqu'il lui avoit donné des conſeils ſi contraires à ſon amour, & aux véritables ſentimens de ſon cœur; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, & elle ſe juſtifia à ſon tour; ils s'attendrirent tous deux: mais ils étoient ſi étourdis, lorſqu'il leur revenoit dans l'eſprit qu'ils ſeroient ſéparés le lendemain,

main, & qu'il ne leur ſeroit plus permis à l'avenir de s'aimer ſans crime, qu'ils n'avoient pas la force de ſe rien dire; ces triſtes reflexions les affligeoient au delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que pluſieurs Dames de la Ville l'attendoient dans la chambre de ſa Mere, pour lui faire compliment ſur ſon mariage, ils ſe ſéparerent ſans rien reſoudre. Le jour ſi redoutable aux deux Amans, & ſi ſouhaité du Conſeiller étant venu, Fauſtin n'ayant pas le courage de voir, ſans mourir, le pompeux appareil des Noces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un Enterrement, ſortit de la maiſon de ſa Couſine, & ſe retira chez un de ſes amis, qui étoit le ſeul à qui il avoit confié le ſecret de ſon amour. Marcel (c'eſt le nom de l'ami) voulut inutilement le conſoler. Fauſtin lui déclara qu'il étoit réſolu de s'en aller à la Rochelle, dans le deſſein de s'y embarquer, & de chercher quelque païs fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du ſien. Marcel lui dit de bonnes raiſons pour le détourner de cette derniere reſolution; il approuva néanmoins ſon voyage de la Rochelle, eſperant que le temps & l'abſence guériroient ſa paſſion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choſes dont il avoit beſoin, il partit après l'avoir prié

de

de rendre ce même jour une Lettre de ſa part à ſa Couſine. Marcel s'en acquitta fort fidelement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Fauſtin, pour chercher enſemble quelque expedient, afin de differer au moins d'un ſeul jour ce cruel mariage. Elle ſe retira en particulier pour lire ſon Billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE

DE FAUSTIN A AGATHE.

MOn deſeſpoir ne m'a laiſſé du jugement que pour me faire connoître que ma préſence pourroit vous embarraſſer ; & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien à ménager, la paſſion que j'ai pour vous eſt ſi reſpectueuſe, que j'aime mieux aller mourir loin de vous, que de vous fatiguer de mes malheurs : car enfin puiſque je vous perds, je n'aurai aucune peine à mourir, & il me ſeroit impoſſible de vivre ſans vous aimer ; ainſi il ſeroit inutile de vous oppoſer à ma perte, puiſque je prévois que je ne pourrois jamais me reſoudre à vous voir entre les bras d'un autre ſans m'emporter à quelque choſe de funeſte, & je veux éviter tout ce qui pourroit vous donner du chagrin. Quoi! il ne me ſeroit plus permis de vous parler de mon amour ſans bleſſer

votre

votre vertu ! Cette ſeule penſée me deſeſpere Mais je me tourmente inutilement, lorſque je me fais une image affreuſe des maux que je ne reſſentirai jamais : car je ſens bien que je ne ſurvivrai pas longtems à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette Lettre ſans verſer un torrent de larmes ; elle ſe repreſenta le deſeſpoir où elle ſeroit, lorſqu'elle ne verroit plus ſon cher Couſin, & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer ſon mari, après avoir donné ſon cœur à ſon Couſin qu'elle trouvoit ſi digne de ſes affections, elle fut combattue de mille penſées differentes ; tantôt elle vouloit tout quitter pour ſuivre Fauſtin ; un moment après ſa pudeur, & la crainte de s'attirer la colere de ſon Pere, lui faiſoient de ſapprouver ce qu'elle venoit de réſoudre ; mais lorſqu'elle conſideroit qu'elle alloit épouſer un autre homme que ſon Amant, & renoncer à même tems à l'eſperance de le poſſeder jamais, ſon amour prenoit le deſſus de tous ſes mouvemens, & toutes les autres raiſons lui paroiſſoient foibles, & de peu de conſequence ; & quoiqu'elle ſe fît une idée effroyable des perſecutions qu'elle devoit attendre de ſon Pere, appuyé du crédit du Conſeiller, elle trouvoit bien plus de conſolation à penſer qu'elle

mour-

mourroit avec ſon Couſin s'il étoit neceſſaire, qu'à ſe réſoudre à vivre ſans lui. Après cette derniere reflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienſeance, ni rien de tout ce qui s'oppoſoit à ſon deſſein, & s'abandonnant à ſon amour, elle ſe dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtuë ce jour-là, & ayant pris toutes les pierreries que ſon Pere lui avoit donné pour ſe parer, elle ſortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, eſperant d'y trouver encore ſon Couſin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui declara qu'elle vouloit abſolument le ſuivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle ſeroit infailliblement arrêtée en chemin par ſes Parens, elle conſentit qu'il la menât chez une de ſes Tantes, où il l'aſſura qu'elle pourroit demeurer en ſureté, & que perſonne n'auroit connoiſſance de ſa retraite; il lui promit même de faire revenir ſecrettement ſon Couſin, & d'écrire inceſſamment à Rome, afin d'obtenir une diſpenſe pour le Mariage.

Cependant tout étoit en confuſion chez le Pere d'Agathe; la Compagnie étoit nombreuſe, & chacun ſe tourmentoit à trouver la Mariée (ou du moins celle qui devoit l'être): ſon Pere en étoit dans une colere qu'il ſeroit difficile

cile d'exprimer, & ſon prétendu mari faiſoit une fort deſagreable figure, au milieu de tant de perſonnes qu'il avoit priées à ſes Noces. Toute la nuit ſe paſſa à prendre des ſoins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenuë; mais lorſqu'on s'apperçut le lendemain que ſon Couſin ne paroiſſoit pas, perſonne ne douta qu'ils ne fuſſent enſemble. Le Pere d'Agathe ne reſpiroit que vengeance; tous les ſupplices les plus cruels lui ſembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'inſolence de ſon Neveu. Le Conſeiller étoit ſi offenſé de cette injure, qu'il ſe joignit au Marchand pour tirer raiſon de cet enlevement qu'il appelloit déja rapt, & écrivit en pluſieurs endroits contre ce prétendu Raviſſeur. Fauſtin qui continuoit ſon voyage, accablé de douleurs, fut arrêté à Nantes, & ſe trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris ſon crime. On lui demanda des nouvelles de ſa Couſine, & le nom du Conſeiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faiſoit, il ne répondit que par des ſoupirs; il lui échapa même des larmes, ce qui fit juger qu'il ſe repentoit de ſon crime. On voulut ſavoir de lui, ce qu'étoit devenuë Agathe; mais il fut impoſſible de lui arracher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faiſoit cette inſulte par ordre du Conſeiller,

ler, pour le punir de ce qu'il aimoit ſa Couſine. Agathe étant informée par Marcel, des perſécutions qu'on faiſoit à ſon Couſin pour l'amour d'elle, en fut ſenſiblement affligée. Cet ami fidele lui conſeilla d'entrer dans un Couvent, & de faire déclarer à ſon Pere qu'elle vouloit être Religieuſe, & que ſon Couſin n'avoit aucune part à la réſolution qu'elle en avoit priſe. Agathe ayant ſuivi l'avis de Marcel, ſurprit tout le monde; ſon Pere & le Conſeiller y furent trompez les premiers, & n'oublierent rien pour la faire changer de réſolution. Fauſtin fut mis en liberté par les ſoins de ſon Ami, qui lui fit ſavoir ce qui ſe paſſoit à Saint Malo, ſans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte réſolution de ſa Couſine, de peur que les Lettres ne fuſſent ſurpriſes. Ces nouvelles l'étonnerent, & il eut quelque conſolation de penſer qu'Agathe lui avoit toûjours été fidelle, quoiqu'étant Religieuſe, elle ne fût pas moins perduë pour lui; mais faiſant réflexion qu'il étoit la cauſe qu'elle renonçoit au monde, & prévoyant bien qu'elle ſeroit malheureuſe toute ſa vie, puiſque ſon deſeſpoir l'obligeoit à prendre ce parti, ſa reconnoiſſance lui reprocha les malheurs où ſa Couſine ſeroit expoſée pour l'amour de lui, & il aima encore mieux

la voir entre les bras de ſon Rival, que dans un Couvent par deſeſpoir. Toutes ces réflexions le firent réſoudre à retourner à Saint Malo, pour contribuer de tout ſon pouvoir à la retirer de ce Couvent; il étoit prêt à partir, lorſque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à ſa Maîtreſſe, & après lui avoir montré la diſpenſe qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un Château à deux *lieues* de là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouſer. Fauſtin ſentit dans cette occaſion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent cauſer à un homme fort amoureux, il embraſſa ſon fidele ami avec des témoignages d'une reconnoiſſance parfaite. Son impatience & le plaiſir qu'il ſe faiſoit par avance de penſer qu'il alloit revoir ſa chere Maîtreſſe, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raiſonnemens avec ſon ami: ils partirent ſur l'heure, & arriverent peu de tems après dans le Château où Agathe les attendoit. Jamais entrevûe n'a été ſi tendre que celle de nos deux Amans. Un bon Prêtre que Marcel avoit gagné les épouſa le même jour ſans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertez

bertez du Mariage, mais ces douceurs furent bien-tôt mêlées de mille chagrins. Le Pere d'Agathe ayant été informé de leur Mariage, les pourſuivit avec des rigeurs qu'on auroit peine à croire. Le Conſeiller l'appuya de ſon crédit, & le pauvre Fauſtin fut mis en priſon une ſeconde fois; l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup d'animoſité; le Conſeiller employa tous ſes amis, & le Marchand n'y épargna aucune dépenſe. Agathe cependant ſollicitoit ſes Juges avec beaucoup d'aſſiduité. Elle vendit ſes pierreries pour fournir aux fraix du Procès; tous ſes ſoins n'empêcherent pas qu'après une longue pourſuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour ſon mari. Les Juges touchez de ſes larmes, differoient toûjours à prononcer un Arrêt ſévére, qui étoit pourtant fondé ſur les Loix du Royaume. Agathe voyant que la Juſtice lui étoit contraire, ſe flatta que la Nature lui ſeroit peut-être plus favorable, & quelque riſque qu'il y eût pour elle à ſe préſenter devant ſon Pere, elle ſe détermina dans cette extremité à l'aller chercher dans l'Hôtellerie où il étoit, & à ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander la grace de ſon mari; elle arriva à la porte de ſa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'u-

ne mine vénerable qui étoit dans une chambre voiſine de celle de ſon Pere, elle s'approcha de lui, & après lui avoir appris ſes malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de ſon Pere incontinent après qu'elle y ſeroit entrée, afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du moins pour détourner les funeſtes effets de ſa colere. Cet inconnu la conſola autant qu'il put, & lui promit de ſe tenir à la porte de la chambre, & d'y entrer lorsqu'il ſeroit tems. Agathe ſe confiant à ce ſecours, ſe jetta aux pieds de ſon Pere, qui la repouſſa d'abord aſſez rudement; alors l'inconnu entra, & reconnoiſſant ſon propre frere dans la perſonne de ce Pere impitoyable, il ne lui donna pas le tems de ſuivre les mouvemens de ſa fureur; car il ſe fit connoître à lui pour le Pere de Fauſtin, ce qui le troubla tellement, qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles que la Fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans ſon Païs, ce qui ne fit qu'augmenter la confuſion du Pere d'Agathe. Enfin il demanda pardon à ſon frere, il embraſſa ſa fille, & jamais on n'a paſſé en ſi peu de tems, d'un grand emportement à une joye extrême. Agathe accourut à la priſon pour porter ces agréables nouvel-

les

les à ſon mari, dans le tems que les deux freres alloient demander ſa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déja fait craindre un honteux ſupplice.

CHAPITRE XX.

Où il eſt parlé de Verville & de Saldagne.

RAgotin ayant achevé de lire ſa Nouvelle, ſe retira, & le Deſtin ſe préParoit à le ſuivre, lorsqu'une ſervante l'avertit qu'on le demandoit à la porte; il ſortit auſſi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même Valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les Valets de Saldagne, lorſqu'ils conduiſoient l'Etoile à une Terre de leur Maître. Il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un Gentilhomme du Perche, nommé la Guiardiere, avoit demandé la protection & le ſecours de Saldagne, pour enlever l'Etoile qu'il vouloit épouſer, & que Saldagne lui avoit promis de le ſervir; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même ſoir, lorsqu'elle reviendroit de jouer la Comédie; que Verville ne laiſſeroit

pas d'y apporter tous les obſtacles qu'il pourroit pour les en détourner : mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que de ſon côté, il prît quelque meſure pour empêcher leur mauvais deſſein. Le Valet s'en retourna après lui avoir appris pluſieurs autres circonſtances, & le Deſtin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une ſeconde fois dans la chambre de l'Etoille, qui s'apperçut aiſément de ſon inquiétude, & le pria avec inſtance de *lui en* apprendre le ſujet. Le Comédien étoit trop en colere pour pourvoir ſe déguiſer, il lui fit part, en préſence d'Inezille, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la réſolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher juſques dans ſa maiſon, & même de *périr* ou de la délivrer de ce cruel Perſécuteur. L'Etoille effrayée de ce diſcours, le conjura de trouver quelque autre expedient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un temps où elle avoit tant de beſoin de lui. Le Comédien animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de ſa Maîtreſſe, étoit fort embaraſſé, prévoyant bien qu'il lui ſeroit difficile de la défendre contre un ſi puiſſant ennemi; lorſqu'Inezille qui avoit une preſence d'eſprit admirable, s'aviſa de leur dire que s'ils vouloient ſuivre

ſes conſeils, ils tromperoient ces raviſſeurs avec adreſſe: il faut, dit-elle en s'adreſſant à l'Etoille, que ma ſervante More qui eſt à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires. La Guiardiere qui vous les a vûs porter ſouvent, la voyant maſquée, y ſera trompé; Angelique qui la ſuivra au retour de la Comédie, lui fera juger que c'eſt vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma ſervante ne me refuſera pas de faire le perſonnage que je voudrai, & même de ſe laiſſer enlever ſans dire mot. L'Etoille approuva fort la propoſition d'Inezille. Le Deſtin n'en fut pas tout à fait ſi content, il leur promit néanmoins de ne s'y oppoſer pas. Inezille ſortit pour y diſpoſer la ſervante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut; elle étoit aſſez laide pour s'expoſer à toutes ſortes de riſques, ſans rien hazarder. Après la Comédie, l'Etoille ne quitta point ſes habits de Theâtre & fit habiller la More, de ceux qu'elle portoit d'ordinaire: Angelique accompagna ſans maſque la ſervante maſquée.

Le Lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la Dame de Guinée: rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre. Mais Ragotin qui ne perdoit point d'occaſion de rendre ſervice aux Dames,

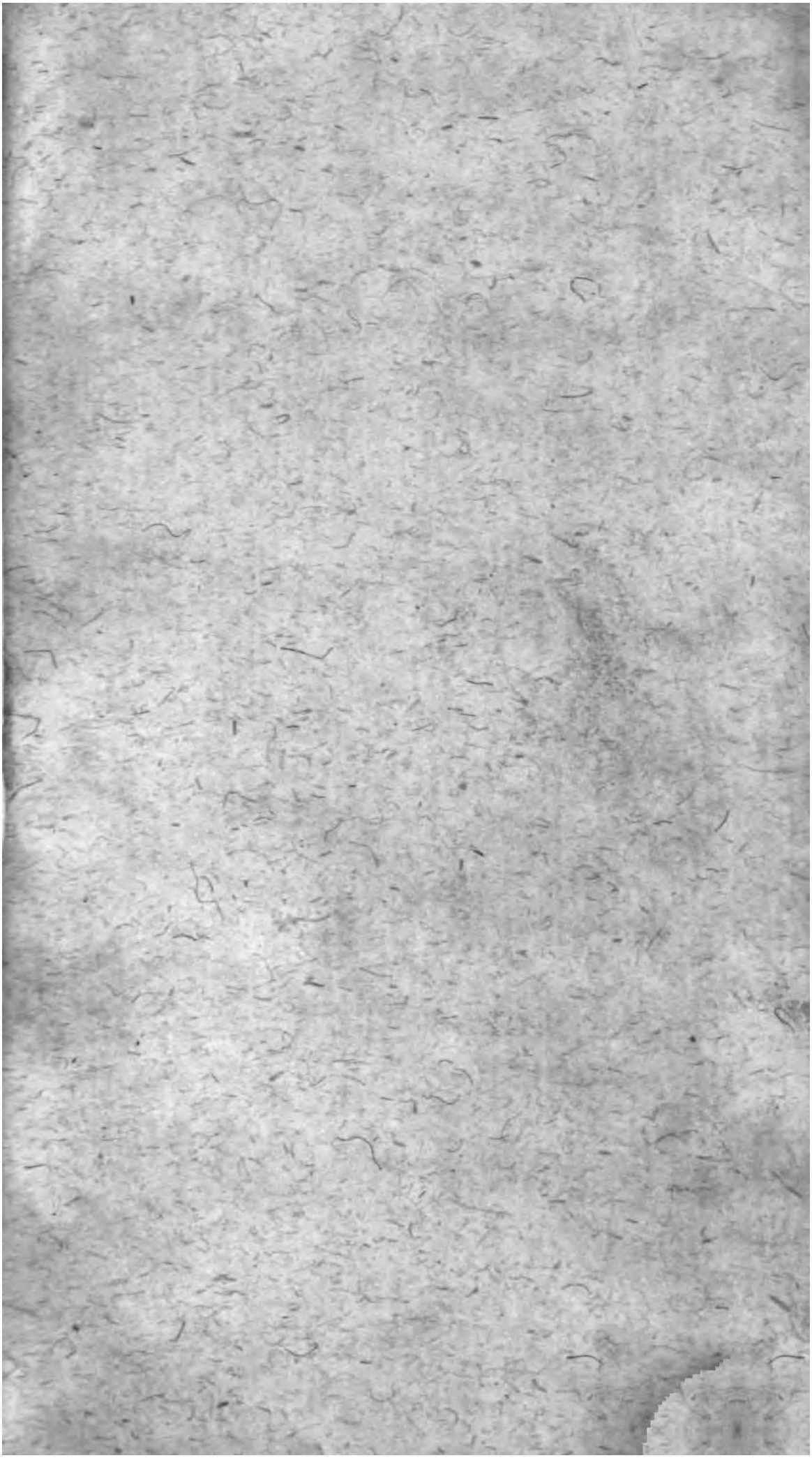
ayant rencontré par hazard la fauſſe l'Etoille, & la veritable Angelique, leur donna la main malgré qu'elles en euſſent, & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en penetrer la cauſe: Angelique lui en donna quelque mauvaiſe raiſon pour s'en défaire; mais Ragotin voyant que l'Etoille ne ſe démaſquoit point ni ne diſoit rien, quoiqu'ils fuſſent arrivez dans ſa chambre où Inezille les attendoit, ce ſilence augmenta la curioſité du petit homme. Le Deſtin qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inezille, & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'executer le beau projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere. Inezille ne put s'empêcher de le dire à Angelique, ſans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde ſe parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du ſecret. Inezille qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'aſſura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoille. Ragotin qui ſe faiſoit honneur de s'intereſſer beaucoup aux affaires de la Comédienne, conjura l'Eſpagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort compoſé, & avec un viſage fort triſte, que cette pauvre fille avoit demandé à

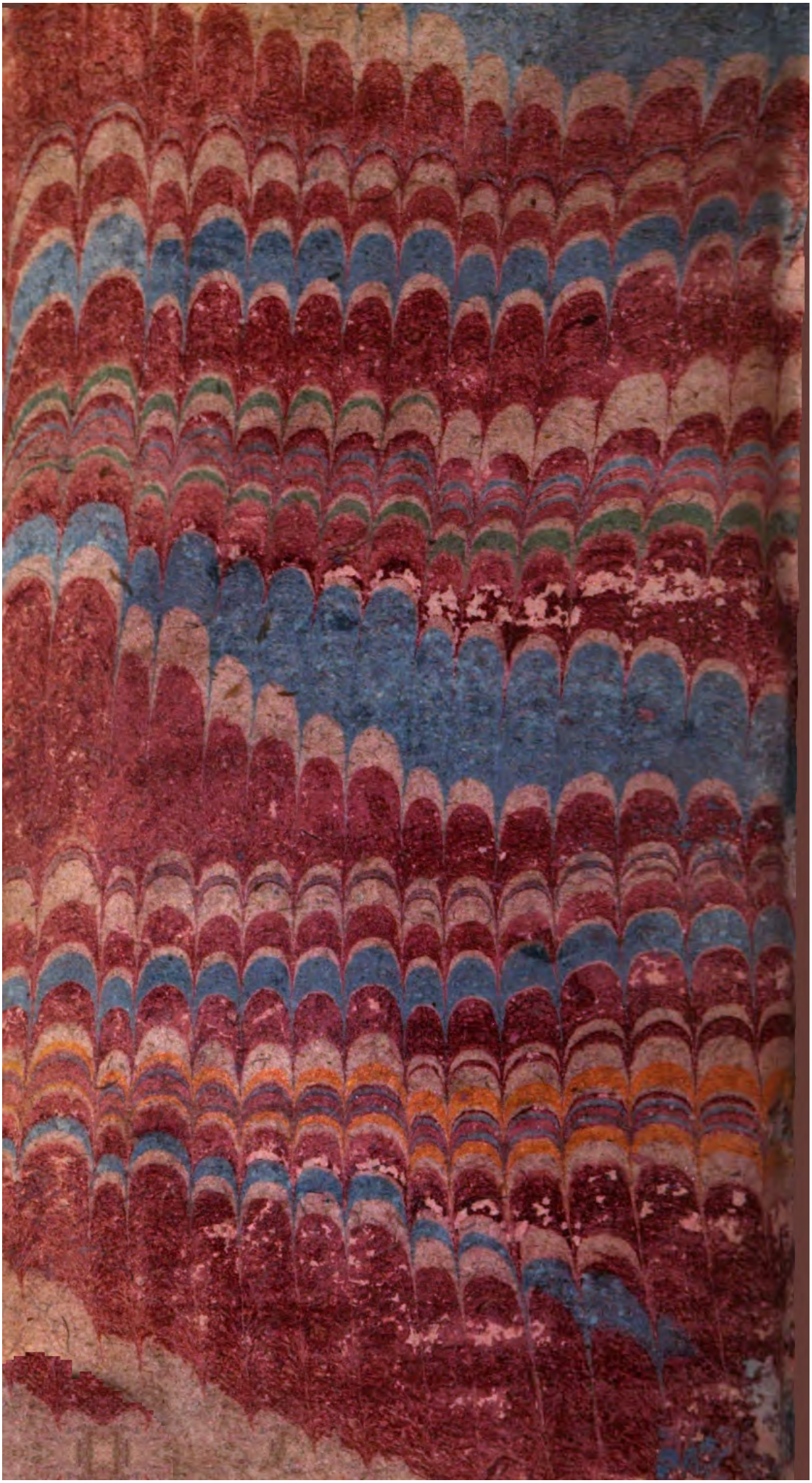
Fer-

Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que ſon coquin de Valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit preparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le viſage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoille pour la conſoler, il la ſupplia de lui laiſſer voir ſon viſage; la More ne répondit jamais une parole: mais Inezille fit ſemblant de la prier de lui donner cette ſatisfaction, & lui ayant preſque arraché ſon maſque avec une violence affectée, il lui laiſſa voir la moitié de ſon viſage, dont le credule Ragotin demeura ſi ſurpris, qu'on m'a aſſuré que cela ſeul l'avoit entierement gueri de ſa paſſion.

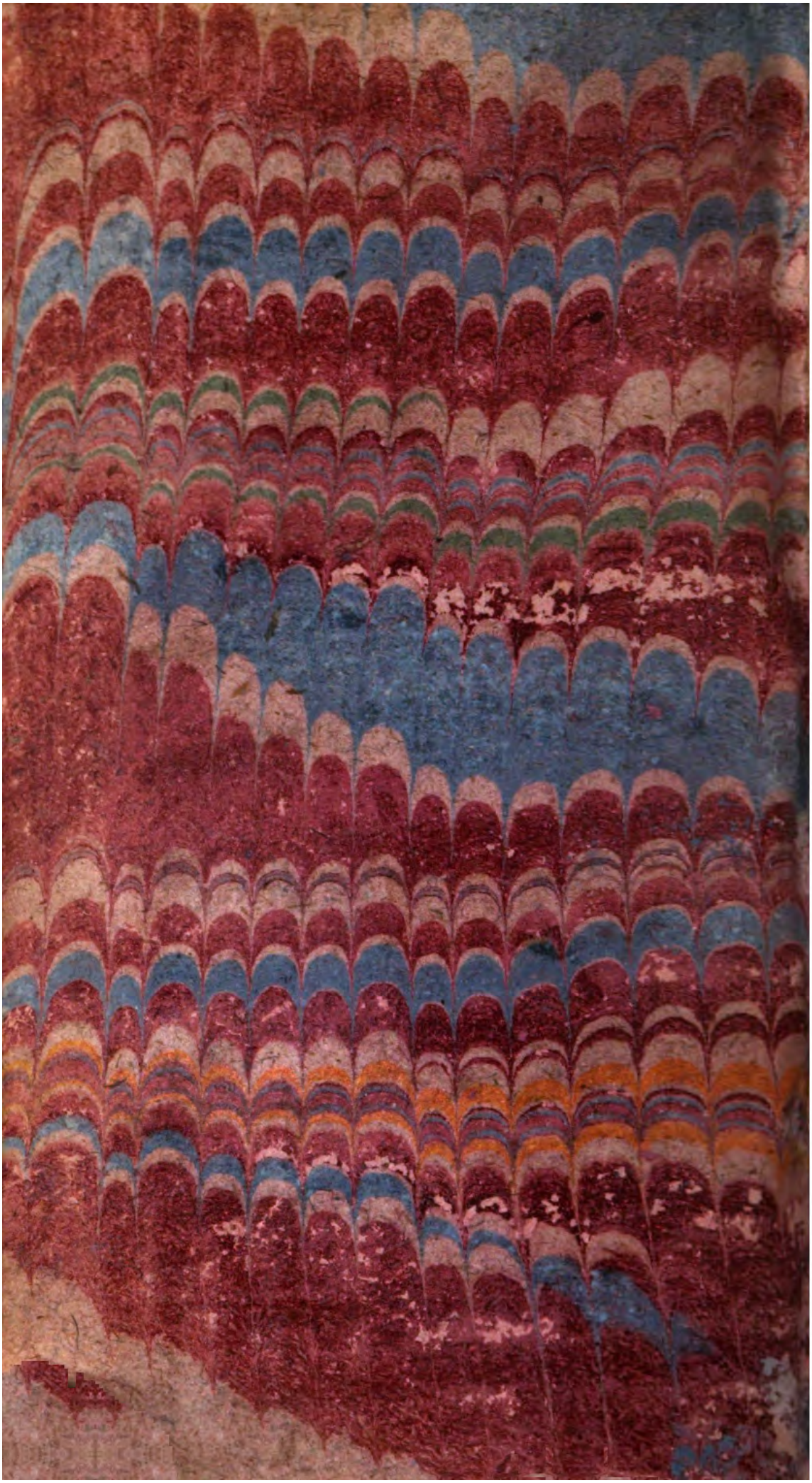
FIN.

2845





UNS 158 c. 31



UNS 158 c. 31